HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

53
1893

LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

W. f. fec.

LE BACHELIER
DE SALAMANQUE,
OU
LES MEMOIRES
DE D. CHERUBIN
DE LA RONDA.

Tirés d'un Manuscrit Espagnol.

Par Mr. LE SAGE.

TOME TROISIE'ME.

A AMSTERDAM,
Chez J. WETSTEIN & G. SMITH.
MDCCXXXIX.

PQ
1997
B3
t. 3

LIBRARY
JUN 12 1967
UNIVERSITY OF TORONTO

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans ce Volume.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAP. I. *Comment Don Cherubin de la Ronda, quinze mois après son mariage, devint tout-à-coup le plus malheureux des Epoux.* Pag. 1

CHAP. II. *Don Cherubin part de Cadix, & arrive à la Vera-Cruz, où il loue des mules pour aller par terre à Mexique. Du curieux entretien*

tretien qu'il eut la prémière journée sur la route avec son Muletier. 21

CHAP. III. *De la rencontre que Don Cherubin fit d'un Religieux de l'Ordre de Saint François en entrant dans Xalapa. Suite de cette rencontre.* 40

CHAP. IV. *De l'arrivée de Don Cherubin à Mexique, & dans quel endroit il alla loger.* 53

CHAP. V. *Don Cherubin va voir le Palais du Viceroi. Il y trouve Don Juan de Salzedo, qui le reconnoît. Du bon accueil que lui fit ce Sécrétaire, & de la prémière conversation qu'ils eurent ensemble.* 62

CHAP. VI. *De la visite qu'il fit l'après-dîner à Salzedo, & quel en fut le fruit.* 73

CHAP. VII. *Il devient Gouverneur de Don Alexis de Gelves, fils unique du Viceroi.* 87

CHAP. VIII. *Il va se promener avec son Disciple au Champ appellé* la Alo-

Aloméda, *qui eſt la principale promenade de Mexique. Des remarques qu'il fit dans ce champ, & de l'extrême étonnement qu'elles lui causerent.* 95

CHAP. IX. *Comment l'eſprit vient à Don Alexis.* 101

CHAP. X. *Don Cherubin va voir jouer une Comédie. Ce que c'étoit que cette pièce, & quelle impreſſion elle fit ſur lui.* 112

CHAP. XI. *Du plus grand embarras où Don Cherubin ſe ſoit jamais trouvé; & de quelle manière il en ſortit.* 120

CHAP. XII. *Hiſtoire de Don André d'Alvarade & de Dona Cinthia de la Carriera.* 132

CHAP. XIII. *Don Cherubin va par curioſité, entendre prêcher un Père de l'Ordre de Saint Dominique. Quel homme c'étoit que ce Religieux.* 156

TABLE

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAP. I. *LE Licentié Carambola commence à raconter l'hiſtoire de ſon voyage aux Indes Occidentales.* 165

CHAP. II. *Des mouvemens que le Père Cyrille ſe donna pour faire réuſſir la faction de l'Evêque; & quel en fut le ſuccès.* 205

CHAP. III. *Comment après l'avanture de l'élection, le Père Cyrille devint Curé de Petapa; & des agrémens qu'il trouva dans ſa Cure* 211

CHAP. IV. *Il ſe fait aimer & eſtimer des Indiens & des Indiennes. Il leur prêche en Proconchi, & par la beauté de ſes Sermons, il obtient une place à l'Académie de Petapa.* 229

CHAP. V. *Des Dames Indiennes de Petapa. De la grande & ſainte entre-*

trepriſe que forma le Père Cyrille, & quel en fut l'événement. 238

CHAP. VI. *Suite de cette glorieuſe expédition. Du danger où ſe trouva le Père Cyrille, & du ſage parti qu'il prit pour s'en tirer.* 251

CHAP. VII. *Ce que firent ces deux amis après s'être réciproquement conté leurs avantures.* 258

CHAP. VIII. *Don Cherubin va voir les Pénitens du déſert, & reconnoît parmi eux Don Gabriel de Monchique, le raviſſeur de Dona Paula. De la converſation qu'eurent enſemble ces deux Cavaliers ennemis, & comment ils ſe ſéparèrent.* 268

LIVRE SIXIE'ME.

CHAP. I. *Don Cherubin à son retour du déſert va rendre compte de ſon voyage à Don Juan de Salzedo. De la joie qu'eut ce Sécrétaire de le voir en état d'être ſon gendre. Du nouvel emploi qu'il lui fit obtenir, & du bon avis qu'il lui donna.* 281

CHAP. II. *Don Cherubin partage les fonctions de Salzedo, & s'en acquitte parfaitement bien. Il épouſe Dona Blanca. Hiſtoire de trois frères Indiens.* 290

CHAP. III. *Par quel hazard Toſton fit tout-à-coup fortune, & de la louable réſolution qu'il prit bientôt après.* 313

CHAP. IV. *De la confidence que Don Juan de Salzedo fit à ſon gendre d'un projet formé par le Vice-roi. Ce que c'étoit que ce projet, & comment il fut exécuté.* 322

CHAP.

CHAP. V. *Des triſtes & fâcheuſes ſuites qu'eut l'enlèvement de l'Archevêque de Mexique.* 336

CHAP. VI. *D. Cherubin étant arrivé à Madrid, va voir le Duc d'Olivarès, & lui fait un détail du ſoulèvement de Mexique. Comment ce prémier Miniſtre fut affecté de ce rapport, & des réſolutions qui furent priſes en conſéquence dans le Conſeil de Sa Majeſté Catholique.* 347

CHAP. VII. *De quelle manière le Comte de Gelves fut reçu à la Cour, & du parti que prirent Don Salzedo & Don Cherubin.* 358

CHAP. VIII. *Don Cherubin rencontre Toſton à la Cour. De l'entretien qu'il eut avec lui, & du ſervice qu'il lui rendit.* 365

CHAP. IX. *Par quel hazard Toſton rencontra ſa femme à laquelle il ne penſoit plus; & du nouveau changement que cette rencontre produiſit dans ſes affaires.* 381

CHAP. X. *Continuation du Chapitre précédent.* 401

CHAP. XI. *Des choſes qui ſe paſſèrent après le mariage de Don Alexis de Gelves. Du voyage de Toſton à Alcaraz, & de ſon retour à Madrid.* 432

CHAP. XII. *De la ſecrette & curieuſe converſation que Don Cherubin eut un jour avec le Comte de Gelves.* 442

CHAP. XIII. *De l'arrivée de Don Manuel à Madrid; de la joie que ce Cavalier & Don Cherubin eurent de ſe revoir, & des arrangemens qu'ils prirent enſemble pour ne ſe plus quitter.* 448

CHAP. XIV. *Par quel événement le projet de Don Manuel & de Don Cherubin ne fut point exécuté.* 454

CHAP. XV. *Don Juan de Salzedo part de Madrid avec ſa fille & Don Cherubin. De leur arrivée à Alcaraz, & de la réception qu'on leur fit. Fin de l'hiſtoire du Bachelier de Salamanque.* 461

Fin de la Table des Chapitres.

LE

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, OU LES MEMOIRES DE D. CHERUBIN DE LA RONDA.

LIVRE QUATRIE'ME.

CHAPITRE I.

Comment D. Cherubin de la Ronda, quinze mois après ſon mariage, devint tout à coup le plus malheureux des Epoux.

NOus vivions donc de cette ſorte avec nos Epouſes, mes Beaufreres & moi. Don Gregorio & D. Manuel me

donnoient chaque jour quelque nouvelle marque d'amitié, comme de mon côté j'avois pour eux les déférences les plus attentives. Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que nos Dames n'étoient pas moins unies entr'elles, que nous l'étions entre nous. Quoique nous ne fiſſions, pour ainſi dire, qu'un ménage de trois, elles s'accordoient merveilleuſement bien enſemble. Elles ne ſe contrediſoient preſque jamais, & lorſque cela leur arrivoit, c'étoit ſans aigreur. Leurs diſputes finiſſoient toujours par des ris.

Pour comble de bonheur, le Ciel nous fit bien-tôt connoître qu'il béniſſoit nos mariages. Iſmenie au bout de dix mois accoucha d'un garçon, Dona Paula d'une fille, & Dona Franciſca

ciſca ma ſœur, en mit au monde deux à la fois, comme pour réparer par ce double part une longue ſtérilité, ou, ſi vous voulez, pour faire voir à Clevillente que lui ſeul avoit le privilége de la rendre féconde.

Notre ſocieté ravie de ces heureux accouchemens, les célébra par des fêtes qui furent pour toute la Ville autant de jours de réjouïſſances. Enfin, nous n'avions plus de vœux à faire. Dans quelque endroit que nous fuſſions, la joie régnoit toujours parmi nous; & quoique nos plaiſirs euſſent dans notre ſeule famille une ſource inépuiſable, nous avions encore un grand nombre d'amis qui venoient les augmenter en les partageant. Etions-nous au Château de Clevillente, les

Hidalgos des environs nous y tenoient bonne compagnie; & quand nous faiſions notre ſéjour à Alcaraz, la maiſon de Don Manuel devenoit le rendez-vous de la jeune Nobleſſe de la Ville, ainſi que des illuſtres Etrangers qui s'y trouvoient.

Entre pluſieurs Cavaliers dont le commerce nous étoit agréable, il y en avoit un qui ſe faiſoit appeller Don Gabriel de Monchique. Il ſe diſoit du Royaume des Algarves, & ſe donnoit pour un parent du Comte de Villa-nova. En voyageant en Eſpagne par curioſité, il s'étoit arrêté à Alcaraz, & nous avions fait connoiſſance avec lui. Outre qu'il avoit une ſuite de Seigneurs, il étoit fait de façon, & il avoit des manie-

res

res ſi nobles, qu'on ne pouvoit le ſoupçonner d'être un homme du commun. On l'auroit plûtôt pris pour un jeune Prince qui parcouroit *incognito* les Provinces de la Monarchie Eſpagnole, que pour un ſimple Gentilhomme. Je n'ai jamais vû de Cavalier qui eût un meilleur air ni une figure plus gracieuſe. D'ailleurs, ſon eſprit répondoit à ſa bonne mine. Il nous charma mes Beaux-freres & moi dès la premiere vûë, & nous n'épargnames rien pour devenir de ſes amis Nous nous fimes un plaiſir de le préſenter à nos Dames, qui, peut-être en elles-mêmes, nous taxerent d'imprudence de leur faire voir un objet ſi dangereux. Pour nous autres Maris, au lieu d'en craindre les conſéquences, nous

en uſames avec lui comme de vrais François, en l'admettant bonnement dans notre ſocieté à nos riſques, périls & fortunes.

Il nous fit bien-tôt connoître que nous avions introduit le loup dans la bergerie; & malheureuſement pour moi, ma femme fut la brebis qu'il eût envie de dévorer. Je m'apperçus bien qu'elle ne lui déplaiſoit pas; mais cette remarque ne m'allarma point. Je n'en fis que rire. Je félicitois même quelquefois en badinant D. Paula d'avoir fait la conquête d'un ſi joli homme: & elle me répondoit ſur le même ton, qu'elle étoit bien-aiſe d'avoir un ſacrifice ſi flatteur à me faire. Je dirai plus: je me faiſois, pour ainſi dire, un jeu de l'amour de Monchique. Bien loin d'en avoir

avoir quelque inquiétude, je m'applaudiſſois en ſecrèt de voir un Amant ſi aimable ſoupirer inutilement. J'en ſentois ma vanité flattée. En un mot, je croyois la ſœur de Don Manuel trop ſage pour être capable de s'écarter de ſon devoir ; mais je comptois trop ſur ſa fageſſe. Le galant qui avoit formé le deſſein de la ſéduire, n'y réuſſit que trop bien par le miniſtére d'une vieille Soubrette, qui avoit un grand pouvoir ſur l'eſprit de ma femme, & dont il trouva moyen de corrompre la fidélité.

Ce qu'il y eût de plus ſingulier dans cette ſéduction, c'eſt qu'elle fut ménagée ſi ſecretement, que je n'en eus pas le moindre ſoupçon. Ma femme étoit même déja loin d'Alcaraz

quand j'appris qu'elle avoit diſparu avec Antonia ſa ſuivante, auſſi-bien que Don Gabriel, & que vraiſemblablement ce Cavalier les avoit enlevées.

Je n'ajoûtai aucune foi au premier rapport qu'on me fit de ce raviſſement. Je n'y trouvois pas de vraiſemblance. Non, non, diſois-je, il n'eſt pas poſſible que mon Epouſe, dont la vertu juſqu'ici ne s'eſt point démentie, commence par ſe porter à cette extrêmité. Ce ſeroit un coup d'eſſai bien extraordinaire. Je ſerois moins ſurpris de cette avanture, ſi les femmes de mes Beaux-freres en étoient les héroïnes. Cela leur conviendroit mieux en effet qu'à Dona Paula, dont la conduite a toujours été irréprochable. Cependant c'eſt elle,

le, qui, malgré l'excellente éducation qu'elle a reçue, vient de ſe couvrir d'infamie. Comment cela s'eſt-il pû faire? Il faut que Don Gabriel ait employé la force pour l'enlever. Mais par quelle adreſſe a-t-il pû l'arracher du ſein de ſa famille, & des bras d'un Epoux? Par quel enchantement a-t-il pû commettre ce crime ſans en laiſſer la moindre trace? Cet évenement me confond.

Clevillente & Pedrilla ne ſachant que penſer de ce rapt, n'en étoient pas moins étonnés que moi. Nous n'en demeurames pas aux réflexions que nous fimes là-deſſus. Nous nous donnâmes tous trois de grands mouvemens pour découvrir la route que le Raviſſeur pouvoit avoir priſe avec ſa

proye. Nous fimes, tant du côté de Murcie, que du côté de Valence, les plus exactes perquiſitions, qui furent toutes infructueuſes. Nous jugeames que Monchique avoit gagné la Côte de Carthagene, & qu'il s'étoit embarqué là ſur un Bâtiment préparé par ſon ordre pour le tranſporter en Portugal avec ſon Helene. Je m'arrêtai à cette conjecture, & prenant la réſolution de ſuivre ce nouveau Pâris, je me diſpoſai à l'aller chercher dans le Royaume des Algarves, où je me flattois de le trouver.

Don Manuel ne ſe croyant pas moins intéreſſé que moi à tirer raiſon du procédé de Don Gabriel, vouloit abſolument m'accompagner, quelque choſe que je puſſe lui dire pour le dé-

détourner de ſon deſſein, ne demandant pas mieux que de me prouver qu'un frere tel que lui, n'étoit pas moins ſenſible qu'un Epoux à l'affront fait à la famille. Je n'eus pas peu de peine à obtenir de lui qu'il me laiſſât le ſoin de notre commune vengeance. Il ſe rendit pourtant aux opiniâtres inſtances que je lui en fis, & qui furent appuyées des pleurs de ſon Epouſe. Je me diſpoſai donc à courir après Monchique : mais avant mon départ, je priai Don Manuel de ſe charger de l'éducation de ma fille ſa niéce, & de l'adminiſtration de mes revenus. Puis m'étant bien muni d'or & de pierreries, comme un homme qui preſſentoit qu'il alloit s'éloigner d'Alcaraz pour long-tems, je pris congé

de mes Beaux-freres, & de leurs femmes, que je ne quittai point ſans exciter leurs larmes, ni ſans en répandre auſſi abondamment. Les Dames ſur-tout s'attendrirent fort dans nos adieux, ſoit qu'elles fuſſent véritablement affligées de mon départ, ſoit qu'elles fuſſent encore bonnes Comédiennes.

Je me rendis au Port de Vera, où je m'embarquai avec un Valet, dont je connoiſſois le courage & la fidélité, ſur un vaiſſeau freté pour *Lagos*, ville qui fait la pointe du Royaume des Algarves ſur le bord de la Mer. Je n'y fus pas ſi-tôt arrivé, que je m'informai de Don Gabriel de Monchique: & comme on me dit qu'on ne le connoiſſoit point à *Lagos*, j'allai de ville en ville en demandant

mander des nouvelles. Je parcourus *Tavira*, *Faro*, *Sagres*, en un mot, tout le Royaume des Algarves, ſans recueillir d'autre fruit de mes recherches, que le chagrin de les avoir faites inutilement. J'étois au deſeſpoir de ne pas rencontrer mon Ennemi. Je ne reſpirois que vengeance.

Quelle rodomontade, pourront s'écrier en cet endroit les Lecteurs qui ſe rappelleront l'affaire de Don Ambroiſe de Lorca, & la peine que j'eus à me réſoudre à un combat de deux contre deux! Cependant il eſt certain que j'aurois voulu déterrer Don Gabriel pour me couper la gorge avec lui. Il falloit que je fuſſe effectivement devenu brave depuis ce tems-là, ou que mon honneur of-

fenſé m'inſpirât un eſprit de vengeance qui ſuppléoit à la valeur.

Quoi qu'il en ſoit, Toſton mon valet, commençant à ſe laſſer de tant de courſes vaines, me dit un jour : Monſieur, nous nous fatiguons tous deux infructueuſement. Ceſſons de courir en Portugal après un homme qui peut avoir pris le chemin de Flandres, ou la route d'Italie. D'ailleurs, ſavez-vous ſi la Dame enlevée mérite que vous expoſiez pour elle votre vie? Pour moi, ſi vous me permettez de dire ce que je penſe, je doute qu'elle voyage à regret avec ſon Don Gabriel, ou pour parler plus juſte avec un Avanturier; car je me trompe fort ſi ce galant n'eſt pas un nouveau Guſman d'Al-

d'Alfarache, ou quelque choſe d'approchant. Si cela étoit ainſi, ajoûta-t-il, ne feriez-vous pas beaucoup mieux d'abandonner une infidelle Epouſe à ſon mauvais deſtin, que de vouloir vivre encore avec elle? Aſſurément, lui répondis-je. Ne t'imagine pas que je penſe autrement que toi. Si je ſavois que ſon enlévement fût volontaire, le mépris que je concevrois pour elle, m'empêcheroit de la chercher plus long-tems. Que dis-je? au lieu d'en continuer la recherche, je la regarderois comme une infâme, dont je croirois ne pouvoir aſſez m'éloigner. Mais je ne puis la croire ſi coupable.

Quelle prévention, reprit mon confident! Eſt-il poſſible, Monſieur, que vous vous imaginiez,

giniez, avec le bon esprit que vous avez, qu'une femme vertueuse ne puisse pas cesser de l'être, quand elle est vivement poursuivie par un joli homme? Quelle erreur! Je juge moins favorablement que vous de Dona Paula; & j'ai particuliérement raison de douter de sa vertu. Il faut que je vous l'avoue. J'ai vû Don Gabriel un jour & la vieille Antonia, qui s'entretenoient d'un air mystérieux en particulier. Je suis sûr que vous étiez intéressé dans leur conversation, ou plûtôt qu'ils concertoient ensemble l'exécution du projet qu'ils méditoient; & qu'enfin, Madame étoit d'accord avec eux.

Ce zèlé Serviteur me dit encore tant d'autres choses, & revint si souvent à la charge, qu'il

vint

vint à bout de me perſuader que j'avois été trompé par une Epouſe hipocrite. Je n'en doutai plus, & paſſant auſſi-tôt d'une extrêmité à l'autre: Toſton, m'écriai-je, tu me déſſiles les yeux! Oui, j'ai été la dupe d'une fauſſe vertu! Certaines circonſtances que tu m'as dites ne me le font que trop connoître! O Ciel! quel aveuglement a été le mien! Dona Paula eſt une perfide dont je ne veux plus me ſouvenir que pour la déteſter? Je ſuis ravi, me dit Toſton, de vous voir dans ces ſentimens. Le Ciel en ſoit loué! Allons, mon cher Maître, ne courons plus après une perſonne qui s'eſt rendue digne de votre haine, Retournons à Alcaraz, où les Seigneurs Don Manuel & Don Gregorio vos Beaux-

Beaux-freres, &, qui plus eſt, vos amis vous aideront à la bannir de votre mémoire.

Ah! Toſton, lui répondis-je, qu'oſes-tu me propoſer? Tu devrois plûtôt me conſeiller de paſſer les Colomnes d'Hercule, & d'aller au fond de l'Afrique cacher ma honte & mon nom. Je ſens une répugnance invincible à revoir le ſéjour d'Alcaraz, après le coup mortel que mon honneur y a reçu. J'aime mieux m'en écarter pour jamais, ou du moins pour quelques années. Hé bien, reprit-il, puiſque vous vous faites une ſi grande peine d'aller retrouver vos amis, prenons donc un autre parti. Faiſons le voyage des Indes-Occidentales. Après toutes les merveilles que j'ai ouï raconter du Mexi-

Mexique, je ſerois bien-aiſe que vous vouluſſiez voir ce païs charmant, qui mérite qu'on lui donne la préférence ſur tous les climats du monde; un païs où régne, à ce qu'on dit, un éternel printems; où l'on ne voit preſque point de malades; où les entrailles de la terre ſont d'argent, & où dans mille endroits les riviéres roulent leurs eaux ſur un ſable d'or. C'eſt-là, mon cher Patron, c'eſt-là que vous devez aller. Tu m'en inſpires l'envie, lui répartis-je, mon enfant. Je le veux bien, partons pour la nouvelle Eſpagne. C'en eſt fait, je me détermine à faire ce voyage. Peut-être me fera-t-il oublier plus facilement l'indigne ſœur de Don Manuel.

Je

Je n'eus pas plûtôt formé cette réſolution, qui véritablement étoit préférable à celle de m'obſtiner à chercher une femme qui me fuyoit, que je me rendis à Cadix, où je n'attendis pas huit jours l'occaſion de m'embarquer pour le Mexique. Je trouvai un navire marchand qui ſe préparoit à mettre à la voile pour la Vera-Cruz, & je me hâtai de profiter de cette commodité.

CHA-

CHAPITRE II.

Don Cherubin part de Cadix, & arrive à la Vera-Cruz, où il loue des mules pour aller par terre à Mexique. Du curieux entretien qu'il eut la premiere journée ſur la route avec ſon Muletier.

POur épargner au Lecteur un Journal ennuyeux de mon paſſage aux Indes, je me contenterai de dire qu'après avoir couru quelque péril ſur la mer, j'arrivai heureuſement à S. Jean de Ulhua, autrement appellé la Vera-Cruz. Comme on va ſur des mules de cette ville à Mexique, je priai le Maî-

Maître de l'hôtelerie où j'étois logé de me donner un Muletier de ſa main. Il m'en fit venir un, & me le préſentant : Seigneur Gentilhomme, me dit-il, vous voyez le meilleur Muletier de ce païs-ci ſans contredit. Il vous fournira de très-bonnes mules, & aura un ſoin tout particulier de vos hardes. Outre cela, c'eſt un garçon d'eſprit & de belle humeur, qui vous réjouïra par ſes chanſons, & par le récit de cent petites hiſtoires dont il a la mémoire farcie. N'eſt-il pas vrai, maître Tobie, ajoûta-t-il, en lui adreſſant la parole?

Oui, Seigneur Guttierez, lui répondit le Muletier. J'ai, graces à Dieu, dans mon ſac une ſi copieuſe quantité de ces denrées-là, que Monſieur n'en man-

manquera pas d'ici à Mexique, bien que nous ayons quatre-vingt bonnes lieues à faire. Il y a deux mois, pourſuivit-il, que je menois un gros Moine de la Merci. Je lui contai ſur la route des hiſtoriettes qui le firent tant rire, qu'il en penſa crever.

Je jugeai par cette réponſe que maître Tobie étoit un babillard, & je n'en fus pas fâché. Il pourra, diſois-je, m'étourdir ſouvent les oreilles de ſes chanſons, & de ſes récits; mais quelquefois en récompenſe il me divertira. Je ſuis même perſuadé qu'il m'apprendra des choſes que je ſerai bien aiſe de ſavoir. Pour Toſton, il en eut d'autant plus de joie, qu'il eſpera qu'un homme de ce caractére l'aideroit à me tirer d'une

d'une noire mélancolie, dans laquelle je tombois de tems en tems malgré moi, l'image de Dona Paula au pouvoir de Monchique, me revenant ſans ceſſe dans l'eſprit.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Maître Tobie, ſuivant l'accord fait entre-nous, entra dans la cour de l'hôtelerie avec quatre mules, dont il y en avoit une pour moi, une autre pour lui, la troiſiéme pour mon Valet, & la derniere étoit deſtinée à porter un coffre & une valiſe, qui contenoient tous mes effets. Nous nous mîmes en chemin, & nous eumes à peine fait un quart de lieue, que voilà Maître Tobie qui fait entendre une groſſe voix qui auroit pû faire honneur à un Chantre de Cathédrale,

drale. Il entonna des couplets compoſés du tems de Charle-Quint ſur la conquête du Mexique. J'aimois trop la gloire de ma nation pour écouter ſans plaiſir les exploits héroïques du vaillant Cortez & de ſes compagnons : mais outre que j'avois entendu raconter mille fois l'hiſtoire incroyable de cette conquéte, les vers que chantoit Maître Tobie n'en rendoient pas le récit fort agréable à l'oreille. La poëſie n'étoit pas meſurée à la dignité du ſujet.

Après avoir eſſuyé une vingtaine de couplets ſur le même air, j'interrompis le Chanteur qui m'ennuyoit, quoique ſes couplets fuſſent aſſez ridicules pour devoir me réjouir. Je m'aviſai pour mes péchés de

lui adreſſer ainſi la parole : Maître Tobie, vous chantez à merveilles ; mais en voilà aſſez pour cette fois, mon ami. Le Seigneur Guttierez mon Hôte, m'a dit, comme vous ſavez, que vous aviez la mémoire ornée d'une infinité d'hiſtoires divertiſſantes, voulez-vous bien nous en conter quelqu'une? Très-volontiers, répondit-il, & plûtôt dix qu'une, pour vous faire voir que Guttierez vous a dit la vérité. Je veux même, ajoûta-t-il en ſouriant d'un air malin, puiſqu'il vous a fait fête des hiſtoires que je ſai, commencer par la ſienne qui vous paroîtra peut-être aſſez plaiſante. En même tems il m'en fit le récit à peu près dans ces termes :

Le Seigneur Guttierez, natif

tif de Zamora, étant allé faire un voyage en Portugal, y épouſa la fille d'un Bourgeois de Santarem, jeune & jolie. Un mois après ſon mariage, il s'embarqua dans le Port de Lisbonne avec elle pour la Vera-Cruz, dans le deſſein de s'y établir. Se flattant d'y faire fortune, il loua la maiſon qu'il occupe aujourd'hui, & ſe mit à tenir hôtelerie. Il s'apperçut bien-tôt qu'il avoit fait une très-bonne affaire d'être venu à la Vera-Cruz. Sa Taverne étoit toujours remplie de monde que la gentilleſſe de ſa femme y attiroit. On ne parloit dans la ville que de la belle Portuguaiſe; (car elle fut ainſi nommée), & l'on peut dire qu'elle faiſoit autant de conquêtes qu'il alloit de jeunes

gens dans ſa maiſon. Guttierez naturellement jaloux, ne put voir ſans effroi ce concours de galans ; & pour ſouſtraire ſa femme aux yeux des hommes, il la renferma dans une chambre, où il lui faiſoit porter à manger par un Eſclave Négre qui poſſédoit ſa confiance. Vous jugez bien qu'un époux qui traitoit ainſi ſa femme, ſans avoir ſujet de ſe plaindre d'elle, & ſeulement par jalouſie, ne manqua pas de ſe rendre odieux à tous ceux qui ſavoient ſa tyrannie ; c'eſt-à-dire, à toute la ville, puiſqu'il n'y avoit perſonne qui l'ignorât. Chacun s'intéreſſant pour la belle Portuguaiſe, faiſoit des vœux au Ciel pour qu'elle fût promptement délivrée de ſon Tyran : & ces vœux furent ex-

exaucés. Le Négre, à qui ſeul il étoit permis d'entrer dans la chambre de cette Dame, l'entendant tous les jours gémir & ſe plaindre, fut touché de ſes lamentations. De ſorte qu'une belle nuit il la tira d'eſclavage, & diſparut avec elle de la Vera-Cruz : on ne les a pas vûs depuis l'un & l'autre, ni même apris de leurs nouvelles.

Le Muletier s'étant arrêté dans cet endroit, ſe mit à faire des éclats de rire aux dépens de Guttierez. Pour moi, dans la diſpoſition d'eſprit où j'étois, je ne fus pas tenté d'en faire autant ; l'hiſtoire d'une femme enlevée n'étant guére propre alors à me divertir. Toſton devinant bien pourquoi je ne riois pas, remarquant même que j'aurois voulu au-

diable Tobie & ſon hiſtoire, dit à ce Muletier pour changer de diſcours: Ce que vous venez de nous raconter eſt aſſez plaiſant; mais voulez-vous bien que nous parlions un peu de Mexique, vous qui connoiſſez parfaitement cette grande Ville, vous êtes en état de nous en dire des particularités intéreſſantes? Qu'y trouvez-vous de plus beau à voir? Cinq choſes, répondit Tobie: les femmes, les habits, les chevaux, les ruës, & les caroſſes de la Nobleſſe, leſquels ſurpaſſent en magnificence, & en beauté ceux de toutes les Cours de l'Europe ſans exception. Il eſt vrai que pour les orner, on n'épargne ni l'or, ni l'argent. On y employe même les pierres précieuſes avec les plus belles

belles ſoyes de la Chine. Les chevaux portent des brides enrichies de perles fines; ils ont des fers d'argent, & l'on diroit à leur allure fiére, qu'ils ſentent l'avantage qu'ils ont d'être les plus parfaits animaux de leur eſpéce.

Venons aux ruës, pourſuivit-il, elles ſont preſque toutes d'une largeur prodigieuſe : ce qui eſt néceſſaire à une ville où quinze mille caroſſes roulent tous les jours. Mais il faut admirer en même tems leur propreté ; car il n'y a pas de ville au reſte du monde où les ruës ſoyent ſi nettes, & ce ſeroit dommage qu'elles ne le fuſſent pas, à cauſe des boutiques qui offrent aux yeux des paſſans un air d'opulence qu'on ne voit point ailleurs. Celles

entr'autres de la ruë des Orphévres ſont remplies de richeſſes immenſes, & d'ouvrages merveilleux.

J'attends Maître Tobie aux femmes, interrompit Toſton. Votre impatience eſt juſte, reprit le Muletier. Ce que j'ai à vous dire des femmes mérite aſſurément d'être entendu. Les Dames Eſpagnoles de Mexique ſont belles en général, & elles s'habillent d'une maniere qui reléve encore leur beauté. Elles ont une ſi prodigieuſe quantité de pierreries, qu'elles paroiſſent plus brillantes que les étoiles. Quel luxe! quelle magnificence! Il faut les aller voir ſur la fin du jour au Champ de la *Alomeda*, qui eſt la promenade des Gentilshommes & des principaux Bourgeois. C'eſt-là

que

que vous pourrez juger de la dépense excessive qu'elles font en habits. Mais elles ont beau être aimables naturellement, & richement vêtues, elles ne font tout au plus que partager les regards des hommes avec les filles Indiennes de leur suite, qu'elles font marcher aux portieres de leurs carosses. Ces Négresses sont si jolies & si mignones, que souvent on les préfere à leurs Maîtresses.

Fi donc, Maître Tobie, s'écria mon Valet en faisant la grimace, ne badinons point. Ces faces bazanées peuvent-elles être regardées avec quelque plaisir? Avec quelque plaisir, lui répartit le Muletier fort sérieusement! ah! que vous parlez bien en homme qui vient d'Espagne, & qui n'a

jamais vû ces brunettes! Allez, allez, quand vous les aurez bien conſiderées, vous ne les trouverez pas ſi dégoûtantes. Les Gentilshommes, ajoûta-t-il, & les Officiers de la Chancelerie, leur rendent plus de juſtice. Le Viceroi lui-même leur fait fête, & Son Excellence prend tant de goût à leur converſation, que les railleurs diſent que le noir eſt devenu ſa couleur favorite.

Je ne pus me défendre de rire à ces paroles de Maître Tobie; & pour l'engager à me dire tout ce qu'il ſavoit du Comte de Gelves, qui étoit alors Viceroi de la Nouvelle Eſpagne, je lui fis pluſieurs queſtions ſur ce Seigneur, auſquelles il répondit d'une façon qui me fit connoître que les vi-

ces

ces & les vertus des hommes en place n'échapent point au Public. Le Comte de Gelves, nous dit le Muletier, aime un peu trop l'argent, & ces Négreſſes dont je viens de parler. Quoiqu'il ait tous les ans cent mille ducats à prendre dans l'épargne du Roi, & qu'il tire un million pour le moins, tant des préſens qu'il reçoit du Païs, que du commerce qu'il fait en Eſpagne & aux Philippines, tout cet argent ne peut raſſaſier ſon appétit pour les richeſſes. A cela près, c'eſt un Viceroi parfait. Il ſait mieux que ſes prédéceſſeurs faire reſpecter les Loix & l'autorité Royale. Il eſt ſi ſévére qu'on l'appelle par excellence, *le Boucher des Brigands.*

Il mérite bien en effet ce

ſurnom, continua Tobie, par le ſoin qu'il a pris & qu'il prend encore tous les jours, de nettoyer de voleurs les grands chemins; car depuis qu'il eſt Viceroi, il a plus fait exécuter de malfaicteurs & d'aſſaſſins, qu'on n'en a vû punir depuis que les Etats du Grand Montezume ont changé de maître. Mais il faut tout dire: ſi le Gouvernement de Mexique fait tant d'honneur au Comte de Gelves, je crois, entre nous, qu'il en eſt un peu redevable au Seigneur Don Juan de Salzedo, ſon premier Secretaire, qui eſt un homme de mérite, & ſur lequel il a raiſon de ſe repoſer des plus pénibles ſoins de la Viceroyauté.

J'interrompis Tobie pour lui demander ſi ce Don Juan de Sal-

Salzedo dont il parloit, n'avoit pas été employé dans les Bureaux du Duc d'Uzede. Oui vraiment, me répondit-il, & il y seroit encore si depuis la mort de notre bon Roi Philippe III. le Duc d'Uzede n'eût point été exilé; mais immédiatement après la disgrace de ce Ministre, Don Juan a quitté la Cour pour venir trouver à Mexique le Comte de Gelves, qui est de ses anciens amis, & dont il est plûtôt le Collegue que le Secretaire.

Je fus ravi d'apprendre par cette nouvelle que je serois à Mexique en païs de connoissance; car Don Juan de Salzedo étoit ce même Secretaire qui m'avoit fait choisir pour aller porter à Naples des dépêches importantes au Duc

d'Oſſone, & qui avoit la mauvaiſe habitude de citer à tout propos des paſſages d'Auteurs Latins. Je dis au Muletier que je connoiſſois ce Don Juan de Salzedo, & même que je pouvois me vanter d'avoir autrefois été de ſes amis. Ah! Seigneur Gentilhomme, s'écria là-deſſus Maître Tobie avec beaucoup de vivacité, que vous êtes heureux d'avoir un ami de cette importance! J'ignore ce qui vous amene à Mexique; mais dans quelque deſſein que vous y puiſſiez venir, ſoyez ſûr que vous réuſſirez, puiſque vous connoiſſez un homme qui diſpoſe de tous les emplois que le Viceroi peut donner, & qui, pour ainſi dire, eſt la cheville ouvriére du Gouvernement.

Lorſque le Muletier Tobie eut

eut parlé de cette ſorte du Comte de Gelves & de ſon Secretaire, il ſe remit ſur les agrémens de Mexique. Quand vous aurez vû, nous dit-il, cette ville & ſes environs, vous conviendrez que s'il y a quelque païs ſur la terre qui ſoit comparable au Paradis terreſtre, c'eſt celui-là. L'Andalouſie & la Lombardie, ſi vantées par les Voyageurs, n'en approchent point: & ſur cela Maître Tobie nous en fit une deſcription aſſez intéreſſante, mais ſi longue, qu'elle n'étoit pas encore finie quand nous arrivâmes à Xalapa, premiére bourgade qu'on trouve ſur le chemin, & dans laquelle il y a une hôtelerie ordinairement bien pourvûe de toutes ſortes de proviſions.

CHA-

CHAPITRE III.

De la rencontre que Don Cherubin fit d'un Religieux de l'Ordre de Saint François en entrant dans Xalapa. Suite de cette rencontre.

COmme nous descendions à la porte de cette hôtelerie, il passa près de nous un Religieux de l'ordre de S. François, que nous regardâmes mon valet & moi avec toute l'attention qu'il nous parut mériter. Il étoit monté sur un bon cheval, & accompagné de deux esclaves Mores qui marchoient à ses étriers. Il portoit une robe de laine brune retroussée, & attachée à sa cein-

ceinture de ſoye blanche cordonnée, laiſſant voir des calçons de toile de Hollande brodés par le haut, des bas de ſoye bleue avec des ſouliers de maroquin à talons rouges. Il avoit ſur ſon froc un chapeau de Caſtor de Canada, dont la coëffe étoit de ſatin incarnat. Une ſi grande propreté dans un Religieux mendiant me parut un peu ſcandaleuſe; mais ayant apris que dans ce païslà les yeux y étoient tout accoutumés, je me préparai à voir bien d'autres choſes qui me ſurprendroient.

On me dit que ce Cordelier étoit le Gardien du Couvent de Xalapa, qui probablement alloit faire quelque viſite à l'extrêmité de la bourgade. Je le ſaluai d'un air reſpectueux, &

il

il me rendit le ſalut avec beaucoup de civilité. Je ne l'eus pas ſitôt perdu de vûe, que je ne penſai plus à lui; & j'étois fort éloigné de deviner que nous ſouperions enſemble ce ſoir-là, quand trois heures après il entra dans l'hôtelerie un petit Moine qui demanda le Muletier Tobie. Ils ſe parlérent un moment en particulier, après quoi ils vinrent me trouver. Seigneur, me dit le Muletier en me preſentant le Moine, voilà un petit Frere qui vient ici pour s'acquitter d'une commiſſion que ſon Supérieur lui a donnée. Oui, Seigneur Cavalier, me dit le Moine, notre révérendiſſime Pere Gardien vous prie de vouloir bien lui faire l'honneur de venir ſouper avec ſa Ré-

Révérence. Je répondis poliment au petit Frere, que la propoſition m'étoit trop agréable pour ne la pas accepter avec plaiſir; qu'il pouvoit aſſûrer ſon Révérendiſſime Supérieur, que je m'allois diſpoſer à me rendre à ſon monaſtère: ce que je fis effectivement, laiſſant Toſton & le Muletier à l'hôtelerie.

Je trouvai à la porte du Couvent le pere Gardien qui m'attendoit pour me conduire lui-même à ſon appartement. Seigneur Cavalier, me dit-il en me ſaluant d'un air aiſé, pardonnez à un de vos compatriotes d'avoir pris la liberté de vous inviter à ſouper; mais j'ai coutume d'en uſer de la ſorte avec tous les Cavaliers Eſpagnols qui paſſent par cette

te bourgade pour aller à Mexique. Je me fais un extrême plaiſir de les recevoir, & d'apprendre d'eux des nouvelles de ma patrie ; car je ſuis natif de Bilbao, capitale de la Biſcaye, ce que mon accent vous fait aſſez connoître. Je deſcends des anciens Comtes de Durango qui ſe ſont tant ſignalés dans les guerres de Ferdinand contre les Mores, & dans celles de Charle-Quint dans les Païs-bas.

Je jugeai par ce début que le Moine, malgré les vœux qu'il avoit faits, conſervoit toujours le caractère Biſcayen. Auſſi lui répondis-je, pour flatter ſa vanité, qu'à ſon air noble & majeſtueux, je m'étois d'abord bien douté qu'il devoit être un homme de condition ;

tion : que cela ſautoit aux yeux & qu'enfin je me trouvois bien honoré de l'invitation qu'il m'avoit faite.

Là-deſſus ce Religieux qui paroiſſoit un homme de quarante & quelques années, m'introduiſit dans une grande ſalle décorée de tableaux qui repréſentoient divers Saints de ſon Ordre. De-là m'ayant fait traverſer une vaſte Cour remplie de palmiers & d'orangers, il me mena dans un corps de logis iſolé où il logeoit. Pour me montrer toutes les piéces de ſon appartement, il me fit paſſer par pluſieurs chambres tapiſſées de tapiſſeries de cotton & parées de buffets garnis de vaſes de porcelaine. Ce bon Pere m'ouvrit enſuite un cabinet où il couchoit ſur une ſimple

ple mante de laine étendue ſur une natte.

Comment donc, mon Révérend Pere, m'écriai-je, eſt-ce là-deſſus que repoſe votre Révérence? Je vous croyois un lit plus mollet. Que vous êtes bon, me répondit-il avec un ſouris! Ne me trouvez-vous pas bien à plaindre? Apprenez que je dors ſur cette natte d'un ſommeil plus profond que celui des Inquiſiteurs qui couchent ſur du duvet. Admirez la force de l'habitude. Je n'ai plus, pourſuivit-il, que ma Bibliothéque à vous faire voir. En même tems il me fit entrer dans une chambre toute nuë, & dans laquelle j'apperçus une vingtaine de vieux bouquins par terre, entaſſés les uns ſur les autres, mal réliés, couverts

de

de poudre & de toile d'araignées, & ſur leſquels il y avoit une guittare, quelques papiers de muſique avec quantité de boëtes de conſerves. A cette vûe, qui me parut avoir quelque choſe de ridicule, je n'eus pas peu de peine à garder mon ſérieux. Je réſiſtai pourtant à la tentation de rire, & je fis bien; car le Révérend Pere y alloit de la meilleure foi du monde.

Lorsqu'il fut tems de ſe mettre à table, nous paſſâmes dans une ſalle, où il y avoit trois jeunes Religieux qui devoient ſouper avec nous, & qu'il me préſenta en faiſant leur éloge. Il me vanta leurs talens: l'un, à ce qu'il me dit, avoit la voix belle; l'autre faiſoit bien des vers, & le troiſiéme ſavoit jouer

jouer de toutes ſortes d'inſtrumens. C'étoient ſes courtiſans & ſes convives ordinaires quand il régaloit des étrangers. Ces jeunes Moines, ce que j'aurois tort d'oublier, étoient vêtus dans le goût de leur Supérieur. Ils laiſſoient appercevoir ſous leurs larges manches des pourpoints piqués de ſatin blanc; & les poignets de leurs chemiſes de toile de Hollande étoient garnis de dentelles. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'à l'exemple de leur Gardien, ils ſe diſoient tous Gentils-hommes, ſoit qu'ils le fuſſent véritablement, ſoit que ne ſe connoiſſant pas les uns les autres, chacun crût pouvoir impunément s'agréger à la Nobleſſe. Au reſte, ils avoient de l'eſprit, & leurs manieres

nières étoient plus militaires que monacales.

Je fus étonné de l'abondance des mets qui nous furent ſervis. Il y en auroit eu aſſez pour raſſaſier un Chapitre général. Toutes ſortes de groſſe viande, de volaille & de gibier compoſerent le premier ſervice, & le ſecond ne me ſurprit pas moins par la diverſité des fruits & des confitures, tant ſéches que liquides, dont la table fut couverte. Je me ſouviens entre autres choſes, que trouvant quelques conſerves d'un goût exquis, je dis au Gardien: Voilà des conſerves admirables! Que vous êtes heureux, mon Pere, d'avoir de ſi habiles Confiſeurs dans votre convent! Ces conſerves, me répondit-il, n'ont point

été faites dans notre maiſon. C'eſt l'ouvrage de quelques bonnes Religieuſes dont le Monaſtère eſt dans notre voiſinage, & qui ſe donnent la peine de les faire pour nous.

Pendant le ſouper tous ces Moines ne ceſſerent de me faire des queſtions ſur la Cour d'Eſpagne. Les uns me demandoient de quel caractère étoit le Roi; les autres, ſi le nouveau Miniſtre le Comte Duc d'Olivarès remplaçoit dignement les Ducs de Lermes & d'Uzede; & le Gardien ſurtout tranchant de l'homme d'importance, s'informoit ſucceſſivement de tous les Grands, ſe diſant de leurs Maiſons. Il ſe vanta d'être couſin du Duc d'Oſſone, neveu des Ducs de Frias & d'Albuquerque, allié

des

des Marquis de Pegnafiel, & d'Avila-Fuente. En un mot il fit ſa généalogie, dans laquelle il comprit modeſtement les plus grands noms de la Monarchie d'Eſpagne.

Après le repas quelques-uns propoſerent de jouer à la Prime, & cette propoſition fut généralement acceptée. On apporta des cartes. Le premier qui les prit pour les mêler, s'en acquita de bonne grace, & d'un air qui marquoit bien qu'il étoit dans l'habitude d'en manier. Nous voilà donc engagés au jeu. D'abord la fortune ſembla ne vouloir favoriſer perſonne. Tantôt elle flattoit le Gardien, & tantôt ſes compagnons; mais enfin elle ſe déclara contre deux Moines qui, perdant leur ſang froid

avec leur argent, apoſtropherent cette Divinité dans des termes peu meſurés pour des Religieux, & plus convenables à un tripot qu'à un Monaſtère.

Le petit corps de logis du Révérend Père Gardien rétentiſſoit encore de leurs apoſtrophes, quand j'entendis ſonner minuit. Alors m'adreſſant à ce Supérieur, je le priai de me permettre de me retirer, lui repréſentant que j'avois une grande journée à faire, & que je devois avant l'aurore me remettre en chemin. Il eut la politeſſe de ne vouloir pas m'arrêter plus long-tems. Je pris congé de ſa noble Révérence, après l'avoir remerciée de ſa gracieuſe reception, & je regagnai mon hôtellerie au grand

grand regret des autres Moines, qui m'auroient volontiers retenu toute la nuit dans l'espérance de ratrapper quelques pistoles que je leur emportois malgré leur savoir-faire.

CHAPITRE IV.

De l'arrivée de Don Cherubin à Mexique, & dans quel endroit il alla loger.

DE's que je fus de retour à l'hôtellerie, je me couchai pour prendre quelque repos; mais à peine le sommeil se fut-il emparé de mes sens, que la bruyante voix de Tobie me réveilla. Il étoit déja sur pied, & chantoit à pleine tête:

en apprêtant ſes mûles. Je me levai auſſi tôt, & comme j'achevois de m'habiller, on m'apporta mon Chocolat ; après quoi je remontai ſur ma mule pour continuer mon voyage.

Le Muletier ennemi du ſilence, le rompit bientôt. Il chanta ce jour là des romances ſur les guerres de Grenade. Enſuite il nous débita quelques hiſtoriettes, les mêmes peut-être qui avoient tant fait rire ſon gros Père de la Merci ; mais elles ne firent pas ſur nous un ſi bon effet. Au contraire elles nous ennuyerent à un point que nous trouvâmes le chemin plus long qu'il n'étoit. Auſſi j'en ferai grace au Lecteur, de même que de celles qu'il nous fit eſſuyer les jours

jours ſuivans. Hâtons-nous d'arriver à Mexique.

En entrant dans cette célébre Ville, je demandai à Tobie à quel endroit il ſe propoſoit de nous conduire. Dans le quartier de la Nobleſſe, me répondit-il ; dans une hôtellerie où logent ordinairement les Gentils-hommes qui viennent d'Eſpagne, chez un Eſpagnol natif de Carmona près de Séville, & qui ſe nomme Maître Jerôme Juan Morales. Se voyant ſans bien dans ſa patrie, il la quitta pour venir à Mexique où il tient hôtellerie avec une jeune Indienne qu'il a épouſée, & qui fait tomber des pluyes d'or dans ſa maiſon. Garre le More, s'écria Toſton en faiſant un éclat de rire! Oh, il n'y a point ici de More

à craindre, lui répartit le Muletier; Moralès loin de reſſembler à votre hôte de la Vera-Cruz, n'eſt nullement jaloux, quoiqu'il ait pour femme une Indienne des plus appétiſſantes. Vous avouerez, quand vous l'aurez vûe, qu'il y a des faces bazanées qu'on peut enviſager ſans horreur.

Sur ce pied-là, dis-je au Muletier, ſon cabaret ne doit pas être mal achalandé. Il ne l'eſt pas non plus, répondit Tobie. Il y va tous les jours d'honnêtes gens, moins pour boire que pour la voir. Elle les reçoit d'un air ſi affable, qu'ils en ſont enchantés; & les converſations qu'ils ont avec elle ne manquent guéres d'être ſuivies de préſens; ce qui plaît fort à Moralès, qui eſt

ravi de poſſeder une jolie femme & de voir qu'on la cajole.

Ce diſcours me frappa, & me fit ſoûhaiter d'être à l'hôtellerie pour le vérifier par mes propres yeux, ne pouvant me mettre dans l'eſprit qu'une Indienne fût capable de charmer des Européens. Maître Tobie ſecondant l'impatience que je marquois d'arriver chez Moralès, nous fit doubler le pas. Il nous mena dans la ruë de l'Aigle, où il ne demeure que des Gentils-hommes & des Officiers de la Chancellerie. Nous deſcendimes à la porte d'une maiſon qui avoit pour enſeigne un ſerpent avec ces paroles: *Al Baſiliſco, buena cama.* Au Baſilic bon gîte: Parbleu, dis-je en moi-même, cette enſeigne me paroît aſſez plaiſante.

Il ſemble qu'elle ait été faite pour avertir les étrangers qu'il y a du danger pour eux à loger dans cette hôtellerie ; mais je trouvois le péril trop agréable pour en être effrayé. Malgré tout ce que Tobie m'avoit dit de l'hôteſſe, au lieu de craindre ce Baſilic, je m'expoſai ſans héſiter à ſes regards

Je les ſoutins d'abord impunément. Je dirai plus, ſon tein bazané me déplût. Néanmoins je m'y accoûtumai bien-tôt. Que dis-je ? Elle me faſcina les yeux inſenſiblement par des manières aiſées, & toutes gracieuſes ; de ſorte qu'après un quart d'heure de converſation, je ſentis que les cœurs n'étoient pas moins en danger avec de pareilles Indiennes qu'avec les beautés de Madrid les plus re-

doutables. Elle reſſembloit un peu à la Gitanilla dont j'ai parlé dans le premier volume de ces Mémoires; je dis un peu, car l'Indienne étoit encore plus piquante.

Il eſt vrai que lorſqu'elle s'offrit à ma vûe, elle étoit ajuſtée d'une façon qui donnoit un grand relief à ſes charmes. Elle portoit une juppe de toile de la Chine, chamarrée d'argent, avec un ruban couleur de feu, dont les bouts ornés d'une frange d'or, deſcendoient juſqu'en bas devant & derrière. Elle avoit par deſſus une chemiſette de la même toile à manches larges, brodée de ſoie rouge, mêlée d'argent & lacée avec des lacets d'or. Ajoutez à cela une ceinture de ſoie bleue, & enrichie de pierres

précieuſes, un colier & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles de diamans fins.

Il eſt conſtant qu'il étoit difficile de la voir dans cet état ſans émotion ou plûtôt ſans l'aimer. Je penſai m'y laiſſer prendre moi-même. Du moins eſt-il certain que le premier jour je ne fus occupé que de ſes appas qui s'obſtinerent toute la nuit à ſe préſenter à mon eſprit; mais ma raiſon plus opiniâtre encore que ſon image, m'empêcha de céder à mes tendres mouvemens: Hé bien, mon ami, dis-je à Toſton le lendemain, que penſes-tu de nôtre Hôteſſe? T'a-t-elle un peu réconcilié avec les Indiennes? Parfaitement, me répondit-il. Tobie avoit bien raiſon de

de dire que je jugerois de ces Moricaudes tout autrement que je ne faiſois. Hier au ſoir je fatiguai les muſcles de mes yeux à force de les tendre en contemplant la femme de Moralès. Quelle éveillée! Je ne pouvois me raſſaſier de ſa vûe, & l'on peut dire qu'elle a changé mon goût du blanc au noir.

CHAPITRE V.

D. Cherubin va voir le Palais du Viceroi. Il y trouve D. Juan de Salzedo, qui le reconnoît. Du bon accueil que lui fit ce Secretaire, & de la premiére converſation qu'ils eurent enſemble.

JE me ſentois une ſi vive impatience de voir la Ville, & principalement le Palais du Viceroi, que pour avoir cette ſatisfaction, je ſortis dans la matinée avec mon Valet. Moralès voulut abſolument m'accompagner pour répondre, diſoit-il, aux queſtions que je pourrois avoir envie de lui faire

re par curioſité. Je me laiſſai conduire par un ſi bon guide. Il me fit traverſer le marché, qui eſt la place la plus conſiderable de Mexique, & dont tout un côté eſt bâti en arcades, ſous leſquelles on voit des boutiques pleines de toutes ſortes de marchandiſes.

Comme je regardois de toutes parts, j'apperçus une grande maiſon. Je demandai à qui elle appartenoit : c'eſt le Palais du Viceroi, me dit mon Hôte. Vous le voyez tel que Cortez le fit bâtir ſur les ruines de celui de Montezume. Eſt-il poſſible, m'écriai-je avec étonnement, que ce ſoit-là ce Palais dont j'ai tant de fois entendu vanter la magnificence? Il y a des Hôtels auſſi beaux dans toutes les grandes Villes d'Eſpagne.

pagne. Je m'étois attendu à un bâtiment plus ſuperbe. Vous vous trompez, reprit Moralès, ce n'eſt point ce Palais dont les Voyageurs ſont de ſi belles deſcriptions; c'eſt de celui qui a été réduit en cendre. On aſſure qu'il pouvoit paſſer pour une nouvelle merveille du monde.

Quelle exagération, m'écriai-je encore! Je veux bien croire que les murs, comme diſent ces Meſſieurs, étoient faits d'une maçonnerie mêlée de jaſpe, & d'une certaine autre pierre noire, ſur laquelle il paroiſſoit des veines rouges, & auſſi brillantes que des rubis. Je croi bien encore que les toits pouvoient être parquetés de cèdres & de cyprès; mais je ne puis ajouter foi aux choſes extraor-

traordinaires qu'ils rapportent de l'Empereur Montezume pour égayer apparemment leurs Lecteurs. Ils disent, par exemple, qu'il avoit dans son Serrail plus de deux mille femmes, dont il y en avoit toujours pour le moins deux cens enceintes en même tems: miséricorde, s'écria Toston en éclatant de rire, il en avoit donc encore plus que Salomon. Il n'y a rien-là dedans qui doive vous étonner, dit alors Moralès, puisque Montezume pouvoit en avoir plus de trois mille, étant en droit d'enlever les filles des principaux Indiens quand elles lui plaisoient.

En nous entretenant ainsi, nous nous approchames du Palais. Il y avoit à la porte quelques Soldats qui laissoient pas-

ser

ſer librement tout le monde. Nous entrames dans une cour ſpacieuſe, & quarrée pour aller gagner un large eſcalier qui conduiſoit à l'appartement du Viceroi. Nous ſuivimes pluſieurs Cavaliers qui alloient au lever de ce Seigneur. Nous traverſames avec eux trois ou quatre chambres ornées de riches ameublemens, & nous parvinmes juſqu'à celle où le Comte ſe faiſoit habiller par ſes Valets de chambre. Nous nous rangeames tous trois dans un coin d'où nous pouvions facilement obſerver tout.

Je m'attachai d'abord à conſiderer le Maître, qui me parut un homme de cinquante ans. Il poſſedoit au ſuprême degré la gravité Eſpagnole. Il avoit des cheveux plats, des ſour-

ſourcils noirs & fort épais, l'air farouche, & terrible. Néanmoins je fis une remarque aſſez ſinguliére, pendant qu'il s'entretenoit avec des Gentils-hommes qui lui faiſoient leur cour: il ſourioit de tems en tems, & toutes les fois que cela lui arrivoit, il devenoit tout à coup ſi different de lui-même, qu'il ſembloit avoir deux viſages. Enfin, lorſqu'il étoit ſérieux, il faiſoit peur, & dès qu'il prenoit un air riant, il paroiſſoit tout agréable.

L'entretien qu'il avoit avec ces Gentils-hommes, fut interrompu par l'arrivée de ſon Sécretaire dans lequel je reconnus Don Juan de Salzedo mon ancien ami. Il tenoit à la main un gros paquet de papiers; vieille politique des Miniſtres d'Eſ-

d'Eſpagne, qui, pour paroître accablés d'affaires, ſe montrent toujours hériſſés de paperaſſes. Le Viceroi ne l'eut pas ſi-tôt apperçu, qu'il alla au devant de lui. Ils ſe retirerent tous deux près d'une fenêtre, & ſe parlerent près d'un quart d'heure en particulier. Pendant ce tems-là je fis une obſervation qui s'accordoit avec ce que m'avoit dit Tobie, & qui marquoit bien l'aſcendant que Salzedo avoit ſur l'eſprit du Comte. Je ne ſai de quoi il s'agiſſoit entre eux; mais il me ſembla que Son Excellence écoutoit ſon Sécretaire avec complaiſance, & qu'elle applaudiſſoit à ſes diſcours.

Je réſolus de ne pas ſortir du Palais ſans avoir ſalué Don Juan.

Juan. Dans ce deſſein j'allai l'attendre ſur ſon paſſage dans l'antichambre, fort curieux de voir l'accueil qu'il me feroit. Je doutois qu'il reçût affectueuſement un homme qui n'avoit pas voulu à Madrid profiter de ſes bontés. Je doutois même qu'il daignât me reconnoître. Cependant ſes yeux ne m'eurent pas démêlé dans la foule, qu'il s'approcha de moi, & m'adreſſant la parole d'un air riant: Je ne crois pas me tromper, me dit-il, vous êtes Don Cherubin de la Ronda. Je lui répondis que j'étois charmé qu'il ſe ſouvînt encore de moi. Je ne vous ai point banni de ma mémoire, me répliqua-t'il, *tantum abeſt!* De votre côté, pourſuivit-il, vous ne devez pas avoir oublié que je vous aimois

aimois en Eſpagne. Je me rappelle ce tems avec plaiſir, & je ſens renaître, en vous revoyant, toute l'amitié que j'avois pour vous.

Touché, pénétré de l'affection qu'il me témoignoit, je voulus me répandre en diſcours reconnoiſſans; mais il me coupa la parole, & me tirant à part: Don Cherubin, continua-t'il d'une voix baſſe, laiſſons-là les complimens: vous ſavez bien que je ſuis homme réel, quoique j'aye été toute ma vie à la Cour. Parlez-moi confidemment. Que venez-vous faire à Mexique? Je crois le deviner: *Auri ſacra fames.* N'eſt-ce pas? avouëz le moi hardiment. Je ſuis en état de vous réconcilier avec la fortune, ſi vous êtes brouillé avec elle.

elle. J'ouvris encore la bouche pour remercier le Sécretaire de ſa généroſité, & il me la ferma une ſeconde fois en me diſant : Je ne puis m'arrêter avec vous plus long-tems. J'ai des affaires preſſantes qui m'occuperont le reſte de la matinée. Venez me revoir tantôt, nous nous entretiendrons à loiſir. *Vale.*

En crachant ce mot Latin, qu'il accompagna d'une vive accolade, il me quitta pour aller travailler, me laiſſant tranſporté de joie de la reception qu'il venoit de me faire. Toutes les perſonnes qui en avoient été témoins regardant Salzedo comme un Viceroi en ſecond envierent mon bonheur, & jugerent que je devois être un Eſpagnol de diſtinction, puiſque

que le Seigneur Don Juan m'avoit fait l'honneur de m'embraſſer. Mon Hôte m'en fit compliment, & en eut plus de conſidération pour moi.

A l'égard de Toſton, il en étoit dans un raviſſement inexprimable : Monſieur, me dit-il en nous en retournant à l'hôtellerie, n'êtes-vous pas bien aiſe préſentement d'être venu aux Indes? Que ne devez-vous pas vous promettre de l'amitié du Seigneur Don Juan? Vous pouvez vous flatter que par ſon crédit... Hé! quelles eſpérances, interrompis-je, mon ami, veux-tu que je conçoive? Tu ſais que je ſuis aſſez riche pour devoir me contenter de ce que j'ai. Non non, me répliqua-t'il, abondance de biens ne nuit pas. D'ail-

D'ailleurs, ſongez que vous avez une fille. Vous ne ſauriez amaſſer trop de richeſſes pour en faire une grande héritière.

CHAPITRE VI.

De la viſite qu'il fit l'après-dîner à Salzedo, & quel en fut le fruit.

JE ne manquai pas de me rendre au Palais du Viceroi l'après-midi. On m'y enſeigna le logement du Seigneur de Salzedo, & j'allai me préſenter à la porte. J'y trouvai un Valet de chambre, à qui je n'eus pas plûtôt appris mon nom, qu'il me dit d'un air reſpec-

tueux : Seigneur, mon Maître vous attend dans un cabinet où je vais vous conduire. En même tems il me fit traverſer cinq à ſix chambres pour le moins toutes plus ſuperbes les unes que les autres; car l'appartement du Sécrétaire étoit auſſi richement meublé que celui du Viceroi, & peut-être même davantage. On y voyoit une infinité de tableaux des meilleurs Peintres d'Italie avec les plus beaux ouvrages de plumes de Mechoacan & de poils de lapins.

Enfin mon guide m'ouvrit la porte d'un cabinet où Don Juan étoit ſeul & aſſis ſur un ſopha de ſoye de la Chine. D'abord qu'il me vit, il ſe leva pour venir m'embraſſer en me diſant : Mon cher Don Cherubin,

bin, je vous attendois avec impatience pour ſavoir de vous pourquoi vous êtes venu dans ce pays-ci, & pour vous aſſurer de nouveau que ſi vous êtes mal dans vos affaires, vous ne le ſerez pas long-tems. En un mot, je me charge de vous faire à Mexique un ſort agréable. Je ſuis, lui répondis-je, auſſi ſenſible que je dois l'être à vos bontés ; mais ce ſeroit en abuſer, ſi je vous diſois que l'envie de m'enrichir m'amene à Mexique. Non, Seigneur, quoique je n'aie qu'une fortune médiocre, j'en ſuis ſatisfait, & le ſeul deſir de voir la nouvelle Eſpagne m'en a fait entreprendre le voyage.

Vos ſentimens ſont un peu trop philoſophiques, répliqua D. Juan. N'avoir que le bien

dont on a préciſément beſoin pour vivre, ce n'eſt pas être à ſon aiſe; & la néceſſité de ne faire qu'une certaine dépenſe, eſt triſte pour un homme du monde, pour peu qu'il ſoit généreux. Croyez-moi, conſervez ce que vous avez déja, & ne dédaignez pas les nouvelles faveurs que la fortune s'apprête à répandre ſur vous par mon miniſtère. Il m'eſt venu une idée, ajouta-t-il, qui vous ſera très-utile. Je veux vous placer... Ne me propoſez pas, interrompis-je aſſez bruſquement une place dans vos bureaux.

Ma vivacité fit rire Salzedo: Non, non, reprit-il, je ſais bien que vous n'aimez point les poſtes de Commis. Je vous en deſtine un autre qui vous con-

conviendra mieux. C'eſt celui de Gouverneur du jeune Don Alexis, fils unique du Viceroi. Laiſſez moi vous ménager cela. Dès aujourdhui je parlerai à Son Excellence, & j'oſerois vous répondre du ſuccès de cette affaire.

Comme je m'étois accoutumé à l'indépendance, & que je me trouvois alors en état de me paſſer du miſérable emploi de Gouverneur d'enfant, je ne fus point ébloui du projet de Salzedo J'allois même lui dire avec franchiſe quelle étoit ma penſée là-deſſus; mais ce qu'il ajouta me fit garder le ſilence, & me parut mériter quelque attention : Ne vous imaginez pas, me dit-il, que je vous propoſe un mauvais parti. Je ſai, comme vous,

qu'à Madrid & dans les autres Villes d'Eſpagne, ce n'eſt pas un trop bon métier que celui de Gouverneur, & que ces Meſſieurs gagnent à peine de quoi s'entretenir, ſur tout quand ils ont la folie de vouloir porter de riches habits. A Dieu ne plaiſe que je ſois tenté de vous procurer ici un pareil établiſſement ! Ce ne ſeroit pas vous rendre un grand ſervice. Mais daignez m'écouter juſqu'au bout. Je prétends en vous faiſant confier la conduite de Don Alexis, que vous ſoyez ſur un autre pied chez le Viceroi. Je veux qu'on vous y regarde comme un *Mentor*, & qu'on vous traite avec diſtinction. En un mot, vous y ſerez conſideré, aimé, reſpecté, & vous aurez des appoin-

pointemens conſidérables, ſans compter les profits qui vous reviendront tous les ans par mes ſoins.

Le Sécrétaire Salzedo m'en dit tant, qu'il me perſuada: Je ne puis, lui dis-je, tenir contre de ſi flateuſes promeſſes; & ce qui me plaît encore plus que tout le reſte, c'eſt de vous voir prendre tant d'intérêt à ma fortune. Il n'eſt plus queſtion que de ſavoir ſi j'aurai le bonheur de plaire à Son Excellence. C'eſt de quoi je ne ſuis nullement en peine, interrompit Don Juan. Le portrait que je lui ferai de vous, ne manquera pas de le prévenir en votre faveur, & votre figure ne gâtera rien. Revenez, ajouta-t-il, revenez ici demain, & je vous préſenterai à Monſei-

ſeigneur après ſon diné.

Telle fut la ſeconde converſation que j'eus avec mon ami Salzedo, qui me dit le jour ſuivant quand je l'abordai : votre affaire eſt faite. Vous êtes Gouverneur de Don Alexis. Le Comte de Gelves vous donne un logement au Palais avec douze cents piſtoles tous les ans pour vos honoraires. Outre cela, quand vous voudrez aller en viſite ou à la promenade il y aura toujours deux Laquais & un caroſſe à vos ordres.

En verité, Seigneur Don Juan, m'écriai-je à ces paroles, je ſuis confus des marques d'amitié que vous me donnez. Oh, ce n'eſt pas tout encore, reprit-il; je ne ſerois pas content de moi, ſi je bornois là l'en-

l'envie que j'ai de vous obliger. Je compte de joindre chaque année à vos appointemens deux mille écus pour le moins qui vous reviendront du commerce que nous faisons Son Excellence & moi, tant en Espagne qu'aux Philippines, & dans lequel je vous intéresserai. Ah! c'en est trop, lui dis-je! Qu'ai-je fais pour mériter tant de bontés, & comment pourrai-je les réconnoître? En m'aimant autant que je vous aime, répondit-il, c'est tout ce que j'exige de votre réconnoissance. Mais, poursuivit-il en changeant de discours, allons voir Monseigneur, il est dans son cabinet où il doit avoir fait la sieste. Saisissons ce moment.

Il me conduisit aussi-tôt jus-

qu'à la porte, & lorſque nous y fûmes, il me dit: attendez-là un inſtant. A ces mots, il entra ſeul dans le cabinet, où il demeura près d'un quart d'heure; enſuite étant révenu à moi, il me prit par la main & m'introduiſit. Le Viceroi me parcourut des yeux depuis la tête juſqu'aux pieds, & le coup d'œil me fut favorable: Je croi, me dit Son Excellence d'un air de bonté, que Salzedo ne m'a point ſurfait. Vous avez une phyſionomie qui confirme l'éloge qu'il m'a fait de vous. Je vous confie Don Alexis. Je ſuis perſuadé qu'il ne ſauroit être en de meilleures mains. A l'égard de vos intérêts, ajoûta-t-il, Don Juan doit vous avoir dit mes intentions, & ſur quel pied je pré-

prétendois que vous fussiez chez moi. Je répondis à ce Seigneur que je mettrois mon attention toute entière à me rendre digne de l'emploi dont il vouloit bien m'honorer.

Là-dessus, je sortis avec mon Mécène, qui me mena chez Don Alexis, que nous trouvâmes occupé dans son appartement à composer un thême sous les yeux de son Précepteur, qui étoit un vieux Prêtre Galicien, qui avoit, comme on dit, rôti le balai. Mon jeune Seigneur, dit Salzedo à Don Alexis, voici le Gouverneur dont Son Excellence a fait choix pour vous conduire dans le monde, & vous former à la vertu: Je puis vous assûrer que vous serez content de lui, & j'espere aussi qu'il le

ſera de vous. Don Alexis pour toute réponſe ouvrit de grands yeux pour me conſidérer. Je lui adreſſai la parole pour le faire parler, & pour ſonder ſon eſprit, qui me parut bien enfoncé dans la matière. Tandis que je l'entretenois, ſon Précepteur, qui étoit un homme hériſſé de Latin, citoit des paſſages de Virgile & d'Horace, & Don Juan qui ne demandoit pas mieux que d'en faire autant, ſe répandoit auſſi en citations Latines. Après qu'ils s'en furent donnés tous deux au cœur joie, Salzedo me dit: Seigneur Don Cherubin, retournez à votre hôtellerie pour vous préparer à venir ici demain vous inſtaller dans votre poſte. Vous y trouverez un appartement convenable

nable à la place que vous y devez remplir.

Je fis aussi-tôt la révérence à la compagnie, & regagnai le Basilic où mon valet m'attendoit avec la dernière impatience pour apprendre le succès de ma visite : Toston, lui dis-je, il faut aller demeurer au Palais du Viceroi. Je suis Gouverneur de Don Alexis. Je n'eus pas si-tôt prononcé ces paroles, que s'abandonnant à une joïe immodérée, il se mit à faire des sauts & des bonds devant moi, comme un fou. Quand il fut las de sauter, il s'arrêta pour prendre haleine, & me dit : nous voilà donc, Dieu merci, en train, vous, de grossir votre fortune, & moi de commencer la mienne; car je compte que l'un n'ira

pas ſans l'autre. Tu as raiſon, lui répondis-je, mon ami ; ſi j'acquiers dans ce païs-ci des richeſſes, je t'aſſure que je t'en ferai part. Cette promeſſe remit Toſton en humeur de ſauter.

Pendant qu'il faiſoit de nouvelles gambades, Moralès qui ſurvint, demanda pourquoi il ſe réjouiſſoit tant. Je lui en dis le ſujet, & lui fis un détail circonſtancié des avantages attachés à mon emploi. Mon hôte en fut ébloui, & me regardant déja comme un haut & puiſſant Seigneur, il me pria de lui accorder ma protection. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que je la lui donnai d'un air ſérieux, en lui faiſant de ſincères proteſtations de lui rendre ſervice ſi j'en trouvois l'oc-

ca-

caſion. Le jour ſuivant, après avoir chargé Toſton du ſoin de faire porter mes hardes à ma nouvelle demeure, je dis adieu à ma belle hôteſſe, qui me parut un peu mortifiée de notre ſéparation, quoiqu'elle n'eût pas grand ſujet de l'être, ne perdant en moi qu'un homme qui refuſoit de ſacrifier à ſes appas.

CHAPITRE VII.

Il devient Gouverneur de Don Alexis de Gelves, fils unique du Viceroi.

JE retournai au Palais, où j'allai d'abord chercher Salzedo, qui pour m'inſtaller dans mon

mon poſte me conduiſit lui-même à mon appartement, lequel conſiſtoit en trois petites pièces de plein-pied, meublées fort proprement, avec une garde-robbe où il y avoit un lit pour mon valet : vous ne ſerez pas mal logé, comme vous voyez, me dit Don Juan, & vous mangerez en particulier avec le Docteur Gaſpard de Aldagna, Précepteur de Don Alexis, ſi cela vous eſt plus agréable que d'être ſervi tout ſeul dans votre appartement. Ce Docteur eſt un fort honnête Eccléſiaſtique, d'un très bon caractère, qui ne manque pas d'eſprit, & qui parle latin à ravir. Je répondis que je ſerois bien aiſe de dîner & de ſouper avec un pareil collegue, & cela fut ainſi réglé.

La

La première démarche que je crus devoir faire pour commencer à m'acquitter de mon devoir, fut d'aller ſaluer la Vicereine. Salzedo me mena chez elle. Je m'attendois à un accueil plein de fierté, m'imaginant que la Comteſſe étoit une ſemme orgueilleuſe, & enivrée de ſa grandeur. Point du tout. La bonne Dame au contraire me reçut d'autant plus gracieuſement, que Don Juan lui avoit déja fait un magnifique éloge de mon mérite. Elle me fit pluſieurs queſtions, pour juger par mes réponſes ſi on ne lui avoit pas trop venté mon eſprit; mais heureuſement pour moi elle fut ſi contente de mon entretien, qu'elle dit en ma préſence à Salzedo: Je vous ſai bon gré, Don Juan,

Juan, d'avoir fait un pareil choix. Ce Gentilhomme me paroît propre à élever un jeune Seigneur. Voilà le ſujet qu'il faut pour façonner mon fils, qui, je l'avoue, a peu de diſpoſition à devenir un Cavalier parfait. Cela viendra, Madame, dit alors Don Juan; Don Alexis a un eſprit tardif qui ſe développera peu à peu, à l'aide d'un bon Gouverneur.

Après avoir eu cette converſation avec la Vicereine, je me rendis auprès de mon élève avec lequel j'en eus une autre qui m'affligea. Je vis que j'avois affaire à un diſciple qui me préparoit bien de l'occupation, à un ſujet des plus péſans, à un automate. J'en témoignai mon chagrin au Docteur Gaſpard, qui n'en devoit pas

pas avoir moins que moi, à ce qu'il me ſembloit; cependant il me parut avoir pris ſon parti là-deſſus: je conviens, me dit-il, qu'il eſt déſagréable pour vous & pour moi d'avoir un écolier imbécile; car Don Alexis en eſt un véritablement. Il eſt déja dans ſa quinzième année, & il n'eſt pas capable encore de faire tout ſeul la plus ſimple verſion, quoique depuis dix-huit mois que je ſuis ſon Précepteur je ſue ſang & eau pour lui enſeigner la Langue Latine. Quelquefois las de ſemer ſur le ſable, j'ai perdu patience, & demandé mon congé à Monſieur le Comte, mais il n'a jamais voulu me l'accorder: Seigneur Docteur, m'a-t-il toujours dit, de grace n'abandonnez pas mon fils.

Je

Je ſais bien que ce n'eſt pas votre faute, ſi juſqu'à préſent il n'a point profité de vos leçons. N'importe, continuez, à force d'entendre répéter les mêmes choſes, il pourra bien en retenir quelqu'une, & cela ſuffira pour lui; car je ne prétends point en faire un ſavant. Pour obéir à Son Excellence, pourſuivit le Docteur, je demeure donc, & vais toujours mon train. Je donne à mon petit Seigneur des thêmes & des verſions qu'il fait comme il plait à Dieu. Pendant ce tems-là, je fais bonne chère dans ce Palais. Mes honoraires, qui ſont aſſez conſidérables, me ſont exactement payés, & j'attraperai peut-être à la fin quelque bon Bénéfice; car quand on eſt au ſervice des Grands, on n'eſt

pas

pas toujours mal récompenſé. Imitez-moi, Seigneur Don Chérubin, continua-t-il ; hé pourquoi prendre les choſes ſi fort à cœur ? Conduiſez dans le monde Don Alexis, reprenez-le lorſqu'il fera des actions répréhenſibles, ou qu'il dira quelque ſottiſe, & mocquez-vous du reſte. Si notre élève n'eſt qu'une bête naturellement, nous n'y ſaurions que faire. Voyez ſes autres Maîtres : ſont-ils plus avancés que nous ? Non vraiment. L'un ne peut lui apprendre la muſique, ni l'autre les principes de la danſe, quoiqu'il y ait quinze mois qu'ils lui montrent. Penſez-vous que cela les chagrine ? Nullement. Ils donnent à tout hazard leurs le-

leçons au ſot, & en ſont une vache à lait.

C'eſt ainſi que le Galicien m'exhortoit à me conſoler des mauvaiſes diſpoſitions de Don Alexis, & je trouvois en effet qu'il avoit raiſon. Je commençai donc à exercer mon miniſtère à telle fin que de raiſon. Je m'attachai avant toutes choſes à gagner l'amitié de mon petit homme par des manières douces & inſinuantes, & j'y réuſſis en peu de jours. Il eſt vrai que je ne lui tins que des diſcours plus propres à le divertir, qu'à l'inſtruire, de peur de lui déplaire en dogmatiſant.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Il va ſe promener avec ſon Diſciple au Champ appellé la Aloméda, *qui eſt la principale promenade de Mexique. Des remarques qu'il fit dans ce champ, & de l'extrême étonnement qu'elles lui cauſerent.*

JE paſſai trois jours à m'arranger ſans ſortir du Palais ; mais le quatrième, ſur les cinq heures du ſoir je montai dans un caroſſe magnifique avec Don Alexis, & nous roulames vers le champ de *la Aloméda*, me faiſant un grand plaiſir de le voir après ce que le Muletier Tobie m'en avoit dit.

Ce

Ce champ eſt d'une vaſte étendue. Il contient une grande quantité d'allées bordées d'arbres, & l'on peut s'y promener ſans être incommodé du ſoleil. Le *Zocodover* de Tolede, & le *Pardo* même de Madrid n'approchent point de cette promenade, qui préſente aux yeux un ſpectacle enchanteur. On y voit arriver juſqu'à deux mille caroſſes pleins de Gentils-hommes, de Bourgeois & de Dames de toutes conditions. Les Gentils-hommes, ceux principalement qui ſe diſent deſcendus des Capitaines de Cortez, ont, pour la plûpart des équipages ſuperbes, & ſont ſuivis d'eſclaves Mores, couverts de riches livrées, en bas de ſoye, & portant des roſes de pierreries à leurs ſouliers.

liers. Outre cela, ces eſclaves ont tous l'épée au côté, deſorte que leurs orgueilleux Maîtres peuvent ſe vanter d'avoir des Gardes comme les Rois.

Les Dames ne ſe promenent pas d'un air moins faſtueux que les hommes. Elles font marcher aux portières de leurs caroſſes leur ſuite, qui eſt compoſée de ces gentilles Négreſſes dont j'ai déja fait mention, & qui ſont ajuſtées de manière qu'elles dérobent ſouvent à leurs Maîtreſſes les régards des hommes. Celles-ci pourtant ne négligent rien pour paroître charmantes. Tout ce qu'elles peuvent emprunter de l'art ne manque point à leur parure, & les pierres précieuſes y ſont employées dans le goût le plus coquet de l'Amérique.

De quelque côté que je tournaſſe la vûe, je n'appercevois que des perles & des diamans. Ce qui faiſoit pour des femmes un effet ſi avantageux, qu'elles me ſembloient toutes plus belles les unes que les autres. Où ſuis-je donc ici, diſois-je en moi-même ? A voir tant d'objets raviſſans, peu s'en faut que je ne me croïe dans le paradis de Mahomet.

J'étois en effet ébloui des beautés brillantes qui s'offroient à ma vûe de toutes parts. Mais aucune de ces Dames ne faiſoit ſur moi plus d'impreſſion que les autres ; car au moment que j'en remarquois une qui me frappoit, il en paſſoit une nouvelle qui s'attiroit mon attention. De manière que je vis impunément bien

bien des visages que j'aurois trouvés fort redoutables chacun en particulier.

Le plaisir que je prenois à regarder à droite & à gauche, fut troublé par un événement qui n'est que trop ordinaire dans cette promenade, où les amans jaloux ne pouvant souffrir que leurs rivaux parlent à leurs maîtresses, ni même qu'ils s'approchent d'elles de trop près, vont fondre sur eux le poignard ou l'épée à la main. Je découvris à deux ou trois cens pas de moi à la portière d'un carosse deux cavaliers qui se battoient avec tant de fureur, que j'en vis bien-tôt tomber un sur le carreau. Dans le moment vingt épées furent tirées, les unes pour venger le vaincu, & les autres pour dé-

fendre le vainqueur. Les amis de ce dernier furent les plus forts. Ils le délivrerent des mains de ſes ennemis, & l'emmenerent à la premiére Egliſe où ils le mirent en ſûreté, l'immunité des Egliſes étant inviolable en ce païs-là. Quelque crime qu'un homme puiſſe avoir commis, s'il eſt aſſez heureux pour ſe ſauver dans un de ces aſiles ſacrés, il échappe à la rigueur des loix, ſans que le Viceroi lui-même ait le pouvoir de l'en arracher, pour le livrer à la Juſtice.

Après avoir été témoin de cette triſte avanture, je continuai de me promener, & de lorgner les Dames, juſqu'à ce que la nuit vînt ſouſtraire leurs charmes à mes régards. Alors je retournai avec mon éleve

au

au Palais, fort occupé de ce que j'avois vû, & ne pouvant assez admirer la magnificence des habitans de Mexique. Quand je les mettois en parallele avec ceux de Madrid, ces derniers ne gagnoient point à la comparaison.

CHAPITRE IX.

Comment l'esprit vient à Don Alexis.

SI j'avois un disciple stupide, en récompense il étoit docile & obéissant. S'il ne faisoit pas bien ce que je souhaitois qu'il fît, il tâchoit du moins de le bien faire; sa bonne volonté suppléa peu à peu aux

diſpoſitions qui lui manquoient. Au bout de neuf à dix mois, ce qui m'étonna moi-même, il parut tout autre au Comte ſon père, qui m'en fit des complimens auſſi bien que la Comteſſe : *macte animo*, me dit un matin mon ami le Sécrétaire. On eſt très content de vous *Perge*, & ne vous mettez pas en peine du reſte. Cela me regarde.

Flatté d'un commencement heureux, je m'attachai plus que je n'avois fait encore à mon élève ; & ſes autres Maîtres me ſecondant chacun de ſon côté, nous en fimes en moins de deux ans un Cavalier qui en valoit bien un autre. Il ſavoit ſe préſenter de bonne grace, & ſoutenir la converſation ſur le ton de la bonne com-

compagnie Mexicaine. C'étoit une vraïe métamorphoſe. Elle me fit beaucoup d'honneur, auſſi-bien qu'au Docteur Gaſpard, lequel à force de rebattre les mêmes choſes à Don Alexis, étoit enfin parvenu à lui mettre un peu de latin dans la tête.

Nous étions tout fiers l'un & l'autre de l'heureux ſuccès de nos peines. Cependant quelque ſujet que nous euſſions tous deux de nous applaudir d'avoir débourré notre diſciple, je ne ſai ſi Toſton n'y eut pas encore plus de part que nous. Il y contribua du moins autant; ce que ce valet m'apprit un jour que je me vantois en ſa préſence d'avoir fait de mon élève un fort joli garçon: Monſieur, me dit-il en ſouriant

riant d'un air malin, vous méritez ſans doute des louanges, & j'aurois tort de vous en réfuſer; mais qu'il me ſoit permis, s'il vous plaît, de vous dire que vous ne devez pas ſeul, Monſieur le Docteur Gaſpard & vous, vous donner les violons, puiſque j'ai travaillé au même ouvrage, ou plûtôt apprenez que c'eſt moi qui ai dégourdi notre jeune Seigneur; ou bien, ſi vous voulez, c'eſt un miracle de l'amour.

Parles-moi, lui dis-je, plus clairement. Expliques-toi. C'eſt, reprit-il, ce que je vais faire en peu de mots. Il y a parmi les femmes de la Vicereine une Criolle de dix-ſept ans, qui a de l'eſprit & de la beauté. C'eſt cette petite perſonne

ſonne qui eſt le principal auteur du changement dont vous vous attribuez la gloire.

Que dis-tu, Toſton, m'écriai je ? Tu m'annonces une nouvelle qui me cauſe un extrême étonnement. Eh! comment Don Alexis eſt-il devenu amoureux de cette Criolle ? Lui a-t-il fait connoître ſes ſentimens ? Où en eſt-il enfin avec elle? A la queue du Roman, répartit mon valet. Je ne puis revenir de ma ſurpriſe, lui répliquai je avec précipitation ; racontes-moi, je te prie de quelle façon cette intrigue s'eſt nouée. C'eſt ce que je vais vous détailler fidélement, me dit-il ; faites-moi l'honneur de m'écouter.

Vous ſavez, continua-t-il, que je fais aſſiduement ma cour

à Don Alexis, & que nous vivons enſemble aſſez familièrement. Je ne ſuis pas moins ſon valet de chambre que le vôtre, & je poſſéde de ſa confiance. Blandine, la plus aimable des Suivantes de la Vice reine, l'a charmé. Il m'a fait confidence de ſon amour, & m'a prié d'employer mon adreſſe pour lui procurer de ſécrets entretiens avec ſa Nymphe; ce que je fais la nuit ſi heureuſement, que perſonne n'en a le moindre ſoupçon. Voilà ce que j'avois à vous apprendre. Jugez à préſent, ajoûta-t-il, ſi ce ſont ces converſations nocturnes, ou vos leçons qui ont donné de l'eſprit à notre jeune Seigneur.

Ainſi parla l'officieux & ſécret agent de Don Alexis. Après.

près quoi, je lui dis en branlant la tête: Monſieur Toſton, ſi vous attendez que je vous loue d'avoir contribué de cette ſorte au changement de mon élève, vous êtes dans l'erreur. A Dieu ne plaiſe que j'approuve le coupable moyen dont vous vous êtes ſervi pour lui faire perdre ſon imbécillité. Il auroit mieux vallu qu'il l'eût toujours conſervée. D'ailleurs, êtes-vous bien aſſuré que vous ne vous repentirez point d'avoir été ſi obligeant? Vous connoiſſez la ſévérité du Viceroi. Il vous ſaura peut-être mauvais gré de rendre de pareils ſervices à ſon fils, ſi par malheur pour vous cela vient à ſa connoiſſance; & la Comteſſe auſſi pourra ne pas trouver bon que vous débauchiez

ſes filles. Enfin, mon ami, vous jouez à vous faire enfermer dans un cachot, & à me faire mettre à la porte, moi, pour m'apprendre à choiſir des valets moins vicieux que vous. Voyez à quoi vous nous expoſez tous deux.

Toſton me laiſſa parler tant qu'il me plut ſans m'interrompre, mais au lieu de paroître émû de ce que je lui préſentois, il prêtoit une oreille diſtraite à mes diſcours; & lorſque j'eus tout dit, il me répondit dans ces termes en ſouriant: Rien n'eſt plus judicieux que ce que vous venez de me remontrer. Vous étes un homme plein de prudence. Mais vous ne ſavez pas tout. Madame la Comteſſe n'ignore point ce qui ſe paſſe. Je vous dirai

dirai même que c'eſt par ſon ordre que je conduis cette intrigue.

Qu'entens-je, m'écriai-je à ces paroles ! Ne me trompes-tu pas ? Dois je ajoûter foi à ton rapport ? N'en doutez point, Monſieur, répartit il. C'eſt un fait conſtant. S'il m'échappe quelquefois des menſonges, du moins ce n'eſt pas avec vous. La Vicereine, pourſuivit-il, m'ayant un jour envoyé chercher, me dit en particulier : Mon ami, je veux emprunter ton miniſtère ; mais ſois diſcret. Don Alexis n'a plus l'air de ſtupidité qu'il avoit auparavant. Son eſprit ſe ſubtiliſe de jour en jour. Il ne lui faut plus pour l'achever, qu'un peu de commerce avec les femmes. Il m'eſt venu une idée :

fais-lui faire ſécrétement connoiſſance avec Blandine, qui eſt la plus jolie & la plus ſpirituelle de mes filles. Elle ne manquera pas de lui inſpirer de l'amour, & cet amour produira deux bons effets : il perfectionnera le Cavalier, & l'empêchera de s'attacher comme ſon père aux Négreſſes ; goût déteſtable, dont je voudrois préſerver mon fils, & que je ne puis pardonner aux Eſpagnols. Au reſte, ajoûta la Comteſſe, en faiſant la réſervée, ſi je te charge de cette commiſſion, qui te paroît peut-être un peu délicate, c'eſt que je ſuis perſuadée que Blandine n'a rien à riſquer. Elle a de la ſageſſe, & mon fils eſt trop timide pour être capable d'allarmer ſa vertu.

Je

Je ne voulus pas, continua Toſton, dire à Madame la Comteſſe que je l'avois prévenue, & que déja par mon entremiſe, les deux parties intéreſſées vivoient dans la plus douce union. Pour lui en faire honneur, je lui promis d'exécuter ſon projet, comme s'il ne l'eût pas encore été. Voilà ce que vous ignoriez, ajoûta-t-il; vous ne devez plus trembler ni pour vous, ni pour moi. Cela ne me raſſure point, lui dis-je; ſi le Viceroi vient à ſavoir que tu ménage à ſon fils des tête à tête avec Blandine, un triſte ſalaire pourra bien être le prix de tes ſervices; & la Vicereine, quoique ta complice, te laiſſera dans la naſſe, au lieu de t'en tirer. Fais là-deſſus tes réfléxions.

L'avis.

L'avis parut de conſéquence à ce Monſieur l'intriguant, qui pour en profiter, réſolut de meſurer ſi bien ſes démarches, qu'il pût impunément continuer de ſervir la paſſion de Don Alexis; ce qu'il fit en effet avec tant d'adreſſe & de bonheur, que pendant deux années entières perſonne au Palais n'en eut connoiſſance.

CHAPITRE X.

Don Cherubin va voir jouer une Comédie. Ce que c'étoit que cette pièce, & quelle impreſſion elle fit ſur lui.

D'Un autre côté, le Comte de Gelves ravi de voir que

que ſon fils ſe poliſſoit à vûe d'œil, & s'imaginant que c'étoit mon ouvrage, ne ſavoit quel compte m'en tenir. Il ne ſe contentoit pas, tout avare qu'il étoit, de me faire exactement payer mes honoraires, il m'accabloit de préſens. Ajoûtez à cela que Salzedo étoit fort ponctuel à tenir les promeſſes qu'il m'avoit faites, de ſorte que je commençai à rouler ſur l'or. Pour peu que j'euſſe eu de penchant à l'avarice, je ſerois infailliblement devenu avare dans un poſte ſi lucratif; mais ce n'étoit pas là mon vice, & bien loin de théſauriſer, je dépenſois mon argent comme je le gagnois.

Je faiſois ſouvent des parties de plaiſir, & donnois des fêtes aux Dames avec qui j'avois fais con-

connoiſſance. J'allois chez-elles paſſer l'après dinée à jouer ; ce qui ſe fait librement à Mexique, où le jeu eſt la principale occupation des femmes. Je les menois auſſi quelquefois au théatre des Comédiens entretenus par le Viceroi, ou pour mieux dire par le public; car Son Excellence leur donnoit une penſion ſi modique, qu'ils n'en auroient pû ſubſiſter. Leur troupe, compoſée de ſujets Mexicains, étoit aſſez bonne. Il y avoit parmi eux cinq à ſix Acteurs excellens; ce qui fait l'éloge d'une troupe comique, qui le plus ſouvent n'en a pas trois qui méritent des applaudiſſemens.

Un jour que ces Comédiens joüoient pour la troiſième fois une Comédie nouvelle qui avoit

avoit été fort bien reçûe, je l'allai voir avec Don Juan, & deux Dames de ſes amies. Elle étoit d'un Auteur eſtimé. On la vantoit dans la ville, & elle avoit pour titre: *La Nobia ſonſacada* *. Je m'y laiſſai entraîner par complaiſance, ou plûtôt malgré moi, me ſentant peu curieux d'entendre une pièce qui me promettoit moins de plaiſir que de chagrin. Le rapport que le titre avoit avec mon avanture m'effrayoit, & je ne doutois pas qu'il n'y eût dans cette Comédie de quoi faire rire à mes dépens.

Néanmoins, quoique frappé d'une crainte ſi juſte, je me mélai parmi les ſpectateurs, réſolu, puisqu'ils ne ſavoient pas mon hiſtoire, de faire bonne contenance, & d'applaudir même

même le premier aux traits railleurs que j'entendrois lancer contre les maris malheureux; mais je ne fus point à la peine de me trahir juſques-là, puisqu'il n'y avoit pas le mot pour rire dans la pièce, bien que ce fût une Comédie. L'Auteur n'étoit pas de ceux qui prennent pour modéles les Plaute & les Terence; au contraire, ennemi juré des ris & du plaiſant, il n'admettoit que les ſoupirs & les pleurs dans ſes pièces, qu'il farciſſoit de ſentences & de tirades de morale rimée, qui plaiſoient infiniment à Meſſieurs les Americuains.

Mais ſi mes oreilles ne furent frappées d'aucune raillerie que je puſſe m'appliquer, je n'en fus pas pour cela quitte à meil-

meilleur marché. Comme il s'agiſſoit dans cette Comédie de l'enlèvement d'une femme, celui de Dona Paula que je commençois à oublier, vint tout à coup ſe retracer vivement à mon ſouvenir, & me cauſa un trouble inconcevable. J'eus beau me contraindre, & faire tous mes efforts pour me rendre maître des ſécrets mouvemens qui m'agitoient, il me fut impoſſible de les cacher à Salzedo, qui remarquant de l'altération ſur mon viſage, me dit en ſouriant: Oh, ho! il me paroît que la pièce vous intéreſſe. On ne peut pas davantage, lui répondis-je en rougiſſant: Que l'Auteur poſſéde bien l'art de remuer les paſſions! mais il faut avouer auſſi que voilà d'admirables Acteurs!

Je

Je ſuis charmé principalement de celui qui joue le rolle du Marié. Il repréſente ſi parfaitement un tendre époux, à qui l'on a enlevé ſa femme, qu'il me communique ſa douleur! Je me mets à ſa place. Je m'imagine avoir perdu une épouſe chérie. Je ſouffre autant que lui.

Ma réponſe fit rire le Sécrétaire, & les deux Dames de notre compagnie. Ils ſe mocquerent tous trois de l'excès de ma ſenſibilité. Je les laiſſai s'égayer à mes dépens tant qu'ils voulurent, aimant beaucoup mieux eſſuyer leurs plaiſanteries, que de leur apprendre ce que j'étois bien-aiſe qu'ils ignoraſſent. M'étant remis du deſordre où avoient été mes eſprits, je dis à Salzedo lorſque

la

la pièce fut finie : Je ſuis ſatisfais du dénouëment de cette Comédie. Le Marié, au lieu de s'abandonner ſottement au deſeſpoir, comme j'ai cru d'abord qu'il alloit faire, prend ſagement le parti de ſe conſoler. Il fait bien, répondit Don Juan, puiſque la Mariée paroît être d'accord avec ſon raviſſeur. Si j'avois le malheur de me trouver dans le cas je ne ſerois pas, je vous aſſure, aſſez ſot pour me laiſſer mourir de chagrin d'avoir perdu une femme qui m auroit trahi.

Comme je n'étois pas là-deſſus d'un autre ſentiment que Salzedo, l'impreſſion que la *Nobia ſonſacada* venoit de faire ſur mon eſprit, en fut bientôt effacée ; ou plûtôt, je profitai de cette pièce en épouſant

les

les ſentimens du Marié, & en prenant de nouveau la réſolution d'oublier Dona Paula.

CHAPITRE XI.

Du plus grand embarras où Don Cherubin ſe ſoit jamais trouvé; & de quelle manière il en ſortit.

DAns ce tems-là Salzedo, qui étoit veuf depuis quelques années, retira Blanche ſa fille, du convent où il l'avoit miſe en arrivant à Mexique. Comme elle avoit déja quatorze ans, & qu'il ſongeoit à la marier, il vouloit auparavant qu'elle prît un peu l'air du monde. C'étoit une petite per-

perſonne éveillée, fort jolie, & dans laquelle on remarquoit aſſez d'eſprit pour juger qu'elle en auroit beaucoup avec le tems.

Pour contribuer de ma part à la former, ou plûtôt pour faire ma cour à ſon père, qui me prioit de la voir, & de l'entretenir le plus ſouvent qu'il me ſeroit poſſible, je ne laiſſois guères paſſer de jour ſans avoir avec elle quelque converſation, dans laquelle je lui donnois des leçons de morale que j'égaïois par des diſcours aſſez réjouiſſans pour ne les pas rendre ennuïeuſes.

Cela alloit le mieux du monde; mais il ſurvint un incident qui gâta tout. Le Précepteur ne put ſe défendre d'aimer ſon Ecolière. Si-tôt que je démêlai

mes ſentimens, je me les reprochai. Que prétends tu faire, me dis-je à moi-même ? pour reconnoître les bontés de Don Juan, veux tu ſéduire ſa fille ? Je ne me contentai pas de me reprocher une paſſion ſi déplacée, je réſolus de la combattre; ce que je fis d'abord infructueuſement, parce qu'en continuant de voir Blanche, ſa vûe l'emportoit toujours ſur mes réflexions. Si bien que je fus obligé d'emploïer le reméde efficace dont Ovide nous conſeille de nous ſervir en pareille occaſion, c'eſt-à-dire, l'abſence.

Je ceſſai donc de rendre à cette jeune Dame de ſi fréquentes viſites, & encore quand je l'allois voir, je n'avois plus avec elle qu'un moment d'entretien.

tretien. Piquée du changement qu'elle appercevoit dans ma conduite, elle me dit un jour: Vous vous ennuyez avec moi, je le vois bien; vous me regardez comme une petite fille qui n'eſt pas digne de vous amuſer. Je ne ſavois que lui répondre, ne pouvant me réſoudre à lui dire pourquoi je la fuyois, de peur de me rendre plus coupable en me juſtifiant.

Enfin Blanche remarquant que je ſemblois de jour en jour prendre plus de ſoin de l'éviter, s'en plaignit à ſon père, qui ne manqua pas de m'en faire des reproches. Quoi donc, me dit-il en ſouriant, Blanche ſe plaint de ſon Maître! Vous vous laſſez, dit-elle, de lui donner des leçons? Se peut-il qu'à meſure qu'elle devient

plus grande, vous trouviez ſa compagnie moins agréable? cela m'étonne. Cela ſeroit en effet fort étonnant, lui répondis-je ſur le même ton; mais ne puis-je pas au contraire vouloir diſcontinuer mes leçons, parce que ſa compagnie commence à devenir trop dangereuſe? Plût au Ciel, repliqua Don Juan, que ce fût cette raiſon qui vous fît abandonner votre Ecolière! Hé! quelle autre raiſon, lui répartis-je, pourroit me faire éviter les charmes de Dona Blanca? Oui, Seigneur, ſi je les fuis, c'eſt qu'il m'eſt impoſſible de les voir impunément. Après cet aveu que vous venez de m'arracher, je crois que vous me louerez du ſoin que je prends de combattre dans ſa naiſſance

un

un amour qui pourroit en augmentant me faire perdre votre amitié.

Salzedo ſourit à ce diſcours, qui me paroiſſoit pourtant fort propre à lui faire prendre ſon ſérieux. Don Cherubin, me dit-il, c'eſt trop vous défier de vôtre vertu. Ayez plus de confiance en elle. Continuez vos leçons. Revoyez ma fille tous les jours. Je vous crois incapable d'abuſer de la liberté que je vous donne de l'entretenir. Je ſuis ſans inquiétude là-deſſus. Je ne veux pas vous en dire davantage.

Cette rétinence me plongea dans une profonde rêverie. Quelle peut être la penſée de Salzedo, diſois-je quand il m'eut quitté? Auroit-il envie de me faire épouſer Blanche?

C'eſt, ce me ſemble, ce que ſignifient les derniers mots qui viennent de lui échapper. Son amitié pour moi iroit elle juſqu'à vouloir m'en donner un ſemblable témoignage ? Quelle folie à moi d'avoir cette penſée ! Ce Sécrétaire eſt trop riche pour n'avoir pas des vûes plus élevées : & ſa fille unique n'eſt pas faite pour un homme tel que moi. Mais quelle que puiſſe être ſon intention en exigeant que je revoïe Blanche, il faut le contenter.

Je me déterminai donc à lui obéir, me promettant bien de me tenir en garde contre les appas de ſa fille, ce qui étoit plus facile à dire qu'à exécuter; car chaque jour elle devenoit plus redoutable. Comme elle

ſavoit juſqu'à quel point j'étois chéri de ſon père, elle me recevoit d'une façon ſi familière & ſi obligeante, que je n'avois pas moins à craindre des marques d'amitié qu'elle me donnoit, que du pouvoir de ſes yeux. J'étois dans une ſituation tout-à-fait embarraſſante.

Pour ſurcroît d'embarras, Don Juan me dit un jour: Il eſt tems que je vous communique un deſſein que j'ai conçû. Connoiſſez toute l'affection que j'ai pour vous. Ma fille eſt préſentement *matura viro*; & c'eſt vous que j'ai choiſi pour mon gendre.

Je ne pus entendre prononcer ces paroles ſans en être déconcerté. Salzedo expliqua mal mon trouble. Il crut que la joie en étoit la cauſe; & dans

cette erreur il me dit : Oui, mon cher Don Cherubin, je me fais un plaiſir extrême de lier votre ſort à celui de ma fille pour vous attacher encore plus étroitement à moi. Il accompagna même ces mots d'une embraſſade qui me perça le cœur. Dans le chagrin que je reſſentis dans le moment de ne pouvoir être ſon beau-fils, je laiſſai triſtement échapper un ſoupir, qu'il n'expliqua pas mieux qu'il avoit fait mon trouble. Il s'imagina que Blanche n'étoit pas de mon goût, & qu'enfin j'avois de la répugnance à l'épouſer. Il en fut vivement piqué, & jettant ſur moi des yeux où le dépit étoit peint, il m'adreſſa ces paroles d'un ton ironique : Monſieur le Bachelier, je ſuis fâché que ma

ma fille n'ait pû trouver le chemin de vôtre cœur. Vous n'aimez que des beautés bizayeules; il faut être pour vous plaire une Dona Louiſe de Padilla.

A ce trait railleur, j'enviſageai Don Juan d'un air ſi mortifié, que ce Sécrétaire jugeant qu'il ſe paſſoit alors en moi quelque choſe d'extraordinaire, ſe mit à me conſiderer avec attention. Ah! Seigneur, lui dis-je, penſez-vous que je ne connoiſſe pas le prix de l'honneur que vous me voulez faire? Rendez-moi plus de juſtice. La poſſeſſion de Dona Blanca auroit mille charmes pour moi; mais, hélas! elle m'eſt interdite. Je ſuis marié. Vous, s'écria Salzedo d'un air ſurpris, vous marié! Pourquoi ne me

l'avez-vous pas dit? Si je vous en ai fait un myſtère, lui répondis-je, c'eſt qu'en vous parlant de mon mariage, j'aurois été obligé de vous apprendre le malheur qui l'a ſuivi de près, & que je voudrois pouvoir enſevelir dans un éternel ſilence. Ne me le celez plus ce malheur, reprit-il, peut-être vous aiderai-je à le réparer. Il faut donc vous révéler ce ſecret, lui repartis-je, pardonnez moi de ne vous l'avoir pas dit plûtôt. En même tems, je lui fis la confidence entière, & je remarquai en la lui faiſant qu'il partageoit mes peines.

Don Cherubin, me dit-il lorſque j'eus achevé mon récit, je ſuis vivement touché de ce que vous venez de me raconter. Je ne m'étonne plus à preſent

ſent ſi vous me parûtes troublé à la Comédie de la *Nobia ſonſacada*. Cette pièce ſans doute vous faiſoit reſſouvenir de vôtre infortune. Mais que vôtre raiſon écarte toujours de vôtre eſprit ces triſtes images. A l'égard de ma fille, pourſuivit-il, n'en parlons plus. En ceſſant de la voir, vous ceſſerez bien-tôt de l'aimer. J'aurois fort ſouhaité d'être votre beau-père, & je l'aurois indubitablement été, ſi la fortune n'y eût pas mis un obſtacle inſurmontable. Contentons-nous donc d'être unis des nœuds de la plus tendre amitié.

CHAPITRE XII.

Hiſtoire de Don André d'Alvarade, & de Dona Cinthia de la Carriera.

POur oublier plus facilement la fille de Salzedo, je m'attachai plus que jamais à faire ma cour aux Dames de Mexique les plus aimables. Je voyois auſſi de jeunes Gentilshommes avec qui je faiſois tous les jours des parties de plaiſir. Je formai entr'autres une étroite liaiſon avec Don André d'Alvarade, arrière-petit-fils de ce fameux Alvarade dont il eſt fait une mention ſi honorable dans l'Hiſtoire de la con-

conquête de Mexique. Nous devinmes intimes amis.

Un jour l'étant allé voir, je le trouvai dans ſa chambre étendu ſur un ſopha de ſoye de la Chine, & plongé dans une rêverie ſi profonde, que j'entrai ſans qu'il s'en apperçût. Je demeurai quelques momens devant lui. Il étoit tellement occupé de ſes penſées, qu'il ne voyoit pas, & s'imaginant être ſeul, il prononça ces paroles à haute voix: Oui, je crois que cette créature-là me fera devenir fou. En parlant de cette ſorte, il ſortit de ſa rêverie & ſe mit à rire en me voyant. Ah! cher ami, me dit-il, vous voilà? vous me trouvez abſorbé dans mes réflexions; & puiſque vous m'avez entendu, je ne vous ferai point

un myſtère de l'état où je ſuis. J'aime ou plûtôt j'adore une Dame qui me déſeſpère.

Hé, qui eſt cette cruelle, lui dis-je, cette ingrate dont vous vous plaignez? C'eſt, répondit-il, Don Cinthia de la Carrera, fille de Don Joachim de la Carrera, Conſeiller de la Chancellerie. Vous ne l'avez jamais vûe, & c'eſt une nouvelle connoiſſance que j'ai faite pour mon malheur. C'eſt une Dame d'une beauté raviſſante; mais l'eſpérance de lui plaire m'eſt interdite. Elle eſt recherchée par Don Bernard de Oroſco, & par Don Julien de Martara, qui ſont deux jeunes Seigneurs d'un grand mérite.

Je vous entends, interrompis-je, mon ami; ces concurrens vous font de la peine; leur

leur récherche vous épouvante. Fort peu, répliqua-t-il; tout redoutables qu'ils ſont, je les crains moins que l'étrange caractère de Cinthia. Elle eſt ſi altière & ſi dédaigneuſe, qu'elle ne croit pas qu'il y ait ſur la terre un homme qui ſoit digne de ſon attention. Elle devient comme une furie dès qu'on lui parle d'amour. Don Joachim ſon père, qui voudroit bien la marier, mais qui ne veut pas la contraindre, la trouve ſi oppoſée à ſon intention qu'il n'oſe plus la preſſer de prendre un époux. Croiriez-vous bien que dans l'appartement de cette inhumaine tout annonce qu'elle eſt ennemie de l'amour. On n'y voit que des tableaux qui répréſentent des femmes dont ce Dieu

n'a

n'a pû triompher. Ici c'eſt Daphné qui fuit les embraſſemens d'Apollon, & là c'eſt Aréthuſe qui aime mieux être changée en fontaine, que de ſe rendre à l'amour d'Alphée. En un mot, toutes les peintures qui s'y préſentent aux yeux, marquent qu'elle dédaigne les hommes.

Vous me faites-là le portrait d'une Dame bien extraordinaire, lui dis-je, aſſez ſurpris d'apprendre qu'il y en eût une pareille à Mexique, où les femmes naturellement ſont moins cruelles qu'en aucun lieu du monde. Elle a donc apparemment fort mal reçu l'aveu de vôtre paſſion? Je ne la lui ai point encore déclarée, me répondit-il, & je ne ſai, entre-nous, ce que je dois faire. Si

je

je romps le ſilence, on me fermera la bouche par des diſcours pleins de mépris, & de fierté, & ſi je m'obſtine à me taire, mon ſort demeurera toujours incertain.

Vous voyez mon embarras, pourſuivit Don André; ſi vous étiez à ma place, quel parti prendriez-vous? Un extrême, lui répondis-je. Au lieu d'encenſer l'idole & de nourrir ſon orgueil par des flatteries & des ſoins empreſſés, j'oppoſerois à ſa fierté une feinte indifférence, j'emploïerois dédain pour dédain, j'enchérirois ſur l'averſion qu'elle témoigne pour les tendres engagemens. C'eſt ainſi que j'en uſerois avec une perſonne ſi ſingulière. Que dites-vous de ma façon de penſer? Vous la trouvez peut-être ex-

extravagante. Point du tout, s'écria Don André. Je l'approuve fort; & pour marque de cela, je me détermine à jouer ce perſonnage auprès de Cinthia. Il me ſemble que je ne m'en acquitterai point mal, quoique je brûle pour elle de la plus vive ardeur. Nous verrons ce que produira cet artifice. J'irai la voir aujourd'hui, & je vous rendrai compte demain de ce qui ſe ſera paſſé entre-nous.

Nous nous ſéparâmes là-deſſus, & le jour ſuivant Alvarade vint me trouver du grand matin chez moi. Je n'étois pas moins impatient de ſavoir ce qu'il avoit fait, que lui de me le raconter: Don Cherubin, me dit-il d'un air gai, je ſerai bien trompé ſi notre ſtratagê-

me

me ne réuſſit pas. Hier lorſque j'entrai chez Cinthia, je rencontrai Laure ſa Suivante, que j'ai déja ſçû mettre dans mes intérêts. Je lui ai fait confidence de nôtre projet. Je lui ai dit quel rôle je prétendois jouer auprès de ſa Maîtreſſe, & rien ne lui a paru plus ingénieuſement imaginé. Laure, continua-t-il, ne s'eſt point contentée d'applaudir à mon deſſein, elle m'a promis de le ſeconder, & je fais grand fond ſur cette promeſſe; car c'eſt une fille qui a de l'eſprit & qui peut me ſervir. Mais, dis-je à Don André, ne vîtes-vous pas hier Cinthia? ne lui parlâtes-vous point? Pardonnez-moi, répondit-il; j'entrai dans ſon appartement où elle étoit avec quelques Dames de ſes amies &

Don

Don Bernard de Oroſco. Je me mêlai à la converſation, qui rouloit ſur le mariage. Don Bernard en vantoit les agrémens, & faiſoit conſiſter le bonheur de la vie dans l'union de deux tendres époux. La fille de Don Joachim ſoutenoit au contraire qu'il n'y avoit point de condition plus malheureuſe que celle de deux perſonnes attachées au joug de l'hymen: Je ſuis du ſentiment de Madame, m'écriai-je ſur cela. Je ne crois pas qu'il y ait un ſort plus miſérable que celui de deux époux. Auſſi depuis que j'ai l'âge de raiſon, je regarde l'hymen avec horreur de même que l'amour; car c'eſt cette dangereuſe paſſion qui nous conduit ordinairement au mariage.

Toute

Toute la compagnie éclata de rire en m'entendant parler de cette ſorte : Don André, me dit une Dame, vous êtes donc ennemi déclaré de nôtre ſexe ? Non, Madame, lui répondis-je, ne me faites pas plus coupable que je ne le ſuis. A Dieu ne plaiſe que je haïſſe les femmes ! Je les reſpecte & les honore infiniment ; mais c'eſt tout ce qu'elles doivent attendre de moi. Je ne veux ni les aimer, ni être aimé d'elles. Hé quoi ! me dit alors la fille de Don Joachim, ſi quelque belle Dame s'aviſoit de jetter les yeux ſur vous, elle pourroit donc courir riſque de ne trouver en vous qu'un ingrat ? Oui, Madame, n'en doutez pas, elle auroit le chagrin d'ai-

d'aimer toute ſeule, fût-elle auſſi aimable que vous.

Les Dames renouvellerent leurs ris à ces paroles que je prononçai d'un air très-ſérieux, & desquelles Cinthia me parût un peu émue : Mesdames, reprit-elle en s'adreſſant à ſes amies, vous voyez qu'Alvarade ne veut pas nous tromper, puisqu'il nous déclare ſes ſentimens en termes ſi clairs : D. André, s'écria une Dame qui n'avoit point encore parlé, accordez-vous avec vous-même. On vous a vû donner des fêtes aux Dames ; ce qui ſuppoſe que vous n'êtes pas ſi inſenſible que vous le dites à leurs attraits. Cela ne prouve pas que je les aime, lui répondis-je. Cela marque ſeulement que je ſuis galant, ainſi que tout Cavalier

valier le doit être. Je ne m'en défends pas ; mais je vois les Dames ſans m'en laiſſer charmer, ni ſans avoir aucune envie de leur plaire.

Voilà ce qui ſe paſſa hier chez la fille de Don Joachim, pourſuivit Don André d'Alvarade ; & pour vous dire ce que je penſe, je crus remarquer dans les yeux de Cinthia un ſecret dépit de rencontrer un homme qui ſembloit la défier de ſe ſoumettre à ſon empire. Je ne ſais après-tout ſi je ne me ſuis point trompé en imaginant cela. Je n'en voudrois pas jurer ; & l'indifférence que j'affecte pour l'orgueilleuſe, ne ſervira peut-être qu'à m'en faire mépriſer davantage : Non, lui dis-je, mon ami, je crois plûtôt que pour venger ſa vanité

nité bleſſée, elle voudra tenter de vous mettre dans ſes fers.

Effectivement dès ce jour-là même, Alvarade étant allé trouver Laure dans une maiſon où elle lui avoit donné rendez-vous, il apprit d'elle que ſa Maîtreſſe avoit donné dans le piège: Oui, Seigneur Don André, lui dit la Suivante, vous avez ſoulevé contre vous l'orgueil de la fière Cinthia. Elle ne peut, dit-elle, vous pardonner votre inſenſibilité, & je vous avertis qu'elle eſt dans la réſolution de rien épargner pour en triompher. Elle n'a pas repoſé toute la nuit, elle n'a fait que gémir & ſoupirer de rage que vous braviez le pouvoir de ſes yeux. Mais, Madame, lui ai-je dit, quel ſujet avez-vous de vous plaindre

plaindre de Don André d'Alvarade? Pouvez-vous trouver mauvais qu'il ſoit en homme ce que vous êtes en femme. Il n'eſt pas plus blâmable d'être inſenſible aux charmes des Dames, que vous l'êtes de dédaigner les vœux des Cavaliers les plus accomplis. Ne prens point ſon parti, Cinthia, m'a-t-elle répondu; ne cherche pas à l'excuſer. Je le déteſte, & je ne ſerai pas ſatisfaite, que je ne voie ce Sauvage mourir d'amour à mes piés. Je donnerois toutes les richeſſes du monde ſi je les poſſédois, pour avoir ce plaiſir-là.

Vous jugez bien par ce que je viens de dire, ajouta la ſoubrette, que la fille de D. Joachim ſe prépare à mettre tout en œuvre pour vous enflam-

mer. Réglez-vous là-deſſus, & ſoyez perſuadé que vous pouvez tout eſpérer en continuant de feindre comme vous avez commencé. Adieu, Seigneur D. André, ajouta-t-elle, je vais rejoindre ma Maîtreſſe. Revenez dans cette maiſon tantôt ſur les ſix heures; j'aurai peut-être quelque choſe de nouveau à vous apprendre. En effet Alvarade s'y étant rendu à l'heure marquée, y retrouva la Suivante qui lui dit: Tenez-

* C'eſt une aſſemblée qui ſe fait au carnaval. Elle eſt compoſée de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont déguiſés, mais démaſqués. Une femme qui tient une corbeille pleine de ceintures de ſoie de diverſes couleurs en préſente une à chaque Dame qui entre dans la ſalle du *Sarao*. Une autre femme chargée de pareilles ceintures les diſtribue aux Ca-

Tenez-vous bien ſur vos gardes; ma Maîtreſſe ſe prépare à vous attaquer avec ſes plus fortes armes. Comme nous ſommes dans le Carnaval, elle veut donner demain au ſoir un *Sarao* *, dans lequel on fera ſi bien, que vous aurez tous deux des ceintures de la même couleur. Elle ſe promet bien de vous enchanter par les œillades flateuſes qu'elle vous prodiguera. Défiez-vous de cette Syrene, qui n'a d'autre but

Cavaliers. Après quoi chacun d'eux reconnoiſſant à la couleur de ſa ceinture la perſonne qui doit être ſa Dame ce ſoir-là, l'aborde & paſſe à ſes genoux tout le tems que dure le *Sarao*. Il lui eſt permis de lui tenir les plus tendres diſcours, ſans qu'elle puiſſe s'en offenſer. C'eſt la règle; ce qui occaſionne ſouvent des intrigues. Le *Sarao* finit par des danſes.

en vous charmant, que de vous accabler de mépris, ſi vous êtes aſſez foible pour vous démentir. Défiez-vous auſſi de vous-même. Je crains que tranſporté de joie & trop plein de votre amour, vous ne vous trahiſſiez. Non non, ma chere Laure, lui répondit D. André, perdez cette crainte. Il ſuffit que je ſois averti du péril pour que je l'évite. Laiſſez-moi faire; la ſuperbe Cinthia pourra bien elle-même y être attrapée.

Alvarade après avoir eu cette nouvelle converſation avec Laure, vint m'en rendre compte, & nous nous en réjouïmes tous deux. La fille de D. Joachim de ſon côté méditant la conquête d'un homme qui n'étoit que trop épris de ſa beauté, faiſoit pour le lendemain

au

au ſoir les apprêts de ſon *Sarao*. Elle envoya des billets aux Dames qu'elle vouloit mettre de la fête; & comme D. Bernard & D. Julien étoient du nombre des Cavaliers qui y furent auſſi invités, cela plut fort à D. Joachim, qui ſe flatta de l'eſpérance que l'un ou l'autre de ces deux galans pourroit ſe rendre agréable à ſa fille. Don André, comme on peut bien ſe l'imaginer, ne fut pas oublié. Il reçut auſſi ſon billet, & le jour ſuivant lorſque l'heure de ſe rendre au *Sarao* fut venue, il y alla déguiſé fort galamment & diſpoſé à bien faire ſon perſonnage.

Si-tôt qu'il fut entré dans la ſalle, la femme qui tenoit les ceintures deſtinées pour les hommes, lui en préſenta une

qui étoit verte. Il s'en ceignit auſſi-tôt ; puis cherchant des yeux la Dame qui en devoit avoir une de la même couleur, il la trouva dans la fille de D. Joachim. Il s'avança vers elle, & l'abordant d'un air poli : Madame, lui dit-il, je regarde ce jour-ci comme le plus heureux de ma vie, puiſque la charmante Cinthia me tombe en partage. Ne vous applaudiſſez pas tant de vôtre bonheur, lui répondit-elle, le péril où vous êtes doit plûtôt vous faire trembler. Plaignez-vous du hazard qui vous auroit été plus favorable s'il vous eût adreſſé une autre Dame que moi. Vous auriez pû lui plaire, au lieu que vous ne tirerez aucun avantage de l'entretien que nous allons avoir enſemble.

ble. Je veux bien même vous avertir charitablement que ſi vous avez le malheur de devenir amoureux de moi, je vous traiterai avec la dernière rigueur. C'eſt ſurquoi vous pouvez compter.

Vous croyez m'effrayer, reprit mon ami, mais craignez vous-même que votre fierté ne céde à la mienne, car enfin, pourſuivit-il en s'attendriſſant, pourrez-vous n'être pas touchée de mes peines, quand profitant de la liberté que le *Sarao* me donne de vous parler d'amour, je vous expoſerai l'état déplorable où vous m'avez réduit. Oui, belle Cinthia, mon cœur eſt embraſé de mille feux. En achevant ces mots il lui baiſa la main avec tranſport: Alvarade, lui dit alors

la Dame en le repouſſant doucement, vous vous démentez: vous vous exprimez d'une manière, & dans des termes qui me font croire que vous m'aimez véritablement, quoique vous vous imaginiez que vous ne m'aimez point. Vous ne vous ſouvenez plus que je vous ai dit que je payerai vos ſoupirs de mépris & de rigueur. C'eſt vous, Madame, répondit D. André, c'eſt vous qui oubliez que nous ſommes dans un *Sarao*. Tout ce que j'ai dit n'eſt qu'une feinte. Quoi! répliqua la Dame, vous ne ſentez pas ce que vous venez de me dire? Le Ciel m'en préſerve, repartit le Cavalier en changeant de ton, qui? moi, j'augmenterois le nombre de vos eſclaves? Non, Madame.

Quand

Quand je ſerois capable de vous aimer, la honte m'obligeroit à vous le céler.

Vous ſavez donc bien feindre, dit Cinthia. Parfaitement, répondit Alvarade. J'emprunte, quand il me plaît, les yeux & le langage de l'Amant le plus tendre. Par exemple, ſi je voulois vous faire une déclaration d'amour, je vous dirois : Adorable Cinthia, ce n'eſt point par galanterie, ni pour remplir les devoirs du *Sarao* que je vous apprends que mon cœur s'eſt rendu à vos prémiers regards ; c'eſt pour vous découvrir mes ſecrets ſentimens, puiſque je puis aujourd'hui vous les faire connoître ſans vous révolter contre ma témérité. Et tout cela n'eſt qu'une feinte interrompit avec

précipitation la Dame? Ne m'en dites pas davantage, Alvarade. J'entrevois votre fineſſe. Vous feignez d'être inſenſible à la beauté des Dames, vous flattant que par ce moyen vous pourrez me rendre plus traitable. Je vous pénétre, n'eſt-ce pas? avouez-le-moi de bonne grace, & vous ne vous en repentirez point. Fiez-vous à la promeſſe que je vous en fais.

Don André héſita quelques momens avant que de lui répondre; mais ſe déterminant enfin à la ſatisfaire aux dépens de qui il appartiendroit, il lui avoua tout; après quoi il lui dit: Madame, j'attends préſentement mon arrêt; daignez le prononcer, décidez de mon ſort. Je pourrois, répondit Cinthia, m'offenſer de la ſupercherie

cherie que vous m'avez faite, & pour vous en punir, vous traiter comme mes autres Amans; mais je vous la pardonne à cauſe de l'invention, & vous donne la préférence ſur tous vos Rivaux.

Je laiſſe à concevoir au Lecteur le raviſſement que ces derniers mots cauſerent à mon ami, qui tant que dura le *Sarao*, c'eſt-à-dire juſqu'au lendemain matin, ne ceſſa de donner des marques de ſa réconnoiſſance à la fille de D. Joachim. A peine eut-il quitté cette Dame, qu'il accourut chez moi pour me faire part de ſa joie. Il me rendit un million de graces de lui avoir conſeillé de jouer le rôle qu'il avoit fait, en me diſant que j'étois l'auteur de ſa félicité.

Enfin quinze jours après il épouſa ſa Maîtreſſe, au préjudice de ſes deux Rivaux, qui dans le fond lui étoient préférables.

CHAPITRE XIII.

Don Cherubin va par curioſité, entendre prêcher un Pere de l'Ordre de Saint Dominique. Quel homme c'étoit que ce Religieux.

PEu de tems après ce mariage, il arriva qu'un Religieux de l'Ordre de S. Dominique vint de Guatimala demeurer à Mexique. Il prêcha d'abord dans la Cathédrale, & fit tant de bruit dès ſon prémier Sermon, qu'il devînt le ſujet de toutes les converſations de la Ville. Dans quelque

que maiſon que j'allaſſe, je n'entendois parler que du Père Cyrille. Les femmes ſur tout le vantoient, & le mettoient au-deſſus des plus fameux Prédicateurs de la Merci, de S. François, & même des Jéſuites, bien que parmi ces derniers il y en eût alors de très célèbres. Devoit-il prêcher dans une Maiſon Religieuſe, toute la Nobleſſe y couroit en foule; on augmentoit le prix des places. L'auditoire éclatoit en brouhaha. L'on y battoit même des mains, & l'on ſortoit de l'Egliſe en élevant juſqu'aux nuës l'éloquence du Prédicateur.

Je ne pus tenir contre la réputation du Père Cyrille, & je voulus juger par moi-même de ſes talens. Ayant appris qu'il devoit prêcher le jour de

l'Assomption dans son Convent, je m'y rendis, & j'y trouvai une nombreuse & brillante assemblée, quoique ce Monastère soit à une lieue de Mexique. Je m'assis parmi les auditeurs pour mon argent; & en attendant le Sermon, je m'entretins avec un Cavalier qui étoit auprès de moi. Je lui demandai s'il avoit déja entendu le Père Cyrille: deux fois, me répondit-il; & je vous proteste que jamais aucun Prédicateur ne m'a fait tant de plaisir que celui là.

Vous allez, poursuivit-il, être surpris de son stile éblouïssant, & de la beauté de ses portraits. Il a un choix de termes, & une élegance qui enlèvent, des métaphores heureuses, des allégories justes & ravis-

raviſſantes, des beautés de détail, des tours qui lui ſont particuliers, & ſur-tout des tranſitions de la dernière fineſſe. Je ne vous en dis pas davantage pour vous laiſſer le plaiſir de la ſurpriſe. Je vous avertis ſeulement qu'il faut l'écouter avec toute l'attention dont vous êtes capable; car il a une volubilité de langue qu'on a de la peine à ſuivre J'étois à ſon dernier Sermon aux Pères de la Merci. J'eus le malheur d'éternuer, & mon éternument me fit perdre une période.

A ce diſcours, qui redoubloit l'envie & l'impatience que j'avois d'entendre ce fameux perſonnage, je le vis paroître dans la chaire, & l'Egliſe rétentit auſſi-tôt d'une acclamation générale; ce qui me

me fit connoître jusqu'à quel point le public étoit prévenu en sa faveur. Le Père Cyrille ne me parut pas plus grand qu'un Nain; & il étoit en effet si petit, qu'on ne lui voyoit que la tête. Je le regardai attentivement. Ses traits me frapperent, & à peine eut-il prononcé le texte de son Sermon, que j'achevai de le reconnoître à sa voix. C'est lui, dis-je en moi-même. Oüi, ma foi, c'est le Licentié Carambola. La plaisante avanture! Il semble que nous nous suivions l'un l'autre. Nous nous disons adieu à Tolede, & nous nous revoyons à Madrid Là, nous étant quittés, nous nous retrouvons à Barcelone. On diroit que la fortune prend plaisir à nous séparer pour nous

nous rejoindre. Enſuite, doutant du rapport de mes yeux & de mes oreilles; ne me tromperois-je point auſſi, diſois-je en me reprenant? Voilà ſa voix & ſa figure à la vérité; mais ne voit-on pas tous les jours des hommes qui ſe reſſemblent parfaitement? D'ailleurs, ſe peut-il que Carambola ait pris le froc, & ce qui me paſſe, qu'il ſoit devenu un grand Prédicateur? c'eſt ce que je ne puis concevoir. Cependant, plus j'écoutois & conſiderois le Père Cyrille, plus je voulois que ce fût mon Licencié Biſcayen.

En attendant que je puſſe convertir mon doute en certitude, je prêtai une oreille attentive au Religieux, pour juger ſi le public avoit raiſon d'admirer ſon éloquence; mais

il

il débita ſon Sermon ſi rapidement, que j'en perdis plus de la moitié ſans éternuer. J'en entendis pourtant aſſez pour me conſoler de cette perte. Je fis même une remarque qui ne tournoit point à la gloire du Prédicateur. J'obſervai que les auditeurs n'étoient touchés que de la beauté du ſtile, & que l'orateur viſoit moins au cœur qu'a l'eſprit.

Quand le Sermon fut fini, je me fis conduire à la chambre du Père Cyrille, qui me revit avec une ſurpriſe égale à celle qu'il m'avoit cauſée en ſe montrant dans la chaire. Nous nous embraſſames tous deux avec affection. Monſieur le Licentié, lui dis-je, graces au Ciel, nous nous rencontrons donc encore une fois; mais avouez

avouez que cette dernière rencontre eſt plus ſurprenante que les autres. Je ne me ſerois jamais attendu à vous retrouver ſous l'habit d'un Jacobin. Mon étonnement, répondit-il, eſt pareil au vôtre, & vous vous imaginez bien que je ne ſuis pas peu curieux d'apprendre ce que vous faites à Mexique. Je croi que vous ne l'êtes pas moins de ſavoir comment je ſuis devenu Moine, &, qui plus eſt, un Prédicateur de la première volée. Il faut nous contenter l'un l'autre; mais remettons, s'il vous plaît, la partie à demain pour deux raiſons : outre que je ſuis fatigué, j'ai un long récit à vous faire. Et moi, lui dis-je, de mon côté j'ai une infinité de choſes à vous raconter.

Adieu,

Adieu, Père Cyrille, repoſez-vous. Nous nous reverrons demain.

Je quittai là-deſſus mon Predicateur ; & l'étant venu rejoindre le jour ſuivant l'après-midi, nous nous enfermaines dans ſa chambre, où nous nous préparames à nous faire une confidence réciproque de ce qui nous étoit arrivé depuis notre dernière ſéparation. Je parlai le prémier, & perſuadé que je pouvois tout dire à mon ami Carambola, je ne lui déguiſai rien. Lorſque j'eus ceſſé de parler, il prit la parole à ſon tour, & me conta l'hiſtoire de ſa métamorphoſe avec la même ſincérité.

Fin du Livre quatrième.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

LIVRE CINQUIE'ME.

CHAPITRE I.

Le Licentié Carambola commence à raconter l'hiſtoire de ſon voyage aux Indes Occidentales.

VOus ſavez bien, dit-il, que vous me laiſſâtes à Barcelone Précepteur d'un enfant gâté. Je vous témoignai, s'il vous

vous en ſouvient, que j'étois fort ſatisfait de mon poſte, que j'y avois tous les agrémens qu'un Pédagogue puiſſe trouver dans une maiſon, & que ſelon toutes les apparences, je l'occuperois long-tems. Cependant, je fus obligé de le quitter. On me remercia ; que dis-je? on me congédia, même aſſez malhonnêtement. Voici pourquoi : un jour que j'étois très-mécontent de mon petit Gentilhomme, à qui je ne pouvois faire entrer dans la tête un principe de la Langue Latine, il m'arriva d'oublier qu'il m'avoit été défendu de le châtier, de peur de le chagriner, & de le rendre malade : je lui tirai les oreilles, un peu rudement à la vérité. Il pouſſa des cris comme ſi je l'euſſe

l'eusse écorché tout vif. Sa mère qui les entendit, accourut, & trouvant son fils tout en pleurs, me traita de brutal. Le père, qui n'étoit pas maître chez lui, voulut parler en ma faveur; mais on le fit taire comme un petit garçon, & l'on me mit à la porte sans autre forme de procès.

Quelques jours après avoir été chassé de la sorte, comme je me promenois tout seul sur le Port en rêvant à la mauvaise situation de mes affaires, je rencontrai deux Pères de Saint Dominique, dont je reconnus un pour avoir fait mes études avec lui à l'Université d'Alcala. Il me remit aussi dans le moment. Nous nous abordames l'un l'autre, & nous étant cordialement embrassés, nous com-

commençames à nous entretenir des petits tours que nous avions faits enſemble au Collège à nos Profeſſeurs. Après cela, il m'apprit qu'il venoit de Solſone avec ſon compagnon, s'embarquer à Barcelone ſur un vaiſſeau qui devoit le lendemain prendre la route de Cadix, où ils étoient attendus tous deux dans leur Convent, l'un pour y profeſſer la Philoſophie, & l'autre la Théologie. J'envie votre bonheur, mes Pères, leur dis-je en ſoupirant; & je me repens bien de n'avoir pas embraſſé votre état, plûtôt que de m'être fait Galérien, car c'eſt ainſi que j'appelle un pauvre diable de Précepteur.

Mon camarade d'école ſe mit à rire en m'entendant parler

ler dans ces termes. Je ne ſavois pas, me dit-il, que la condition d'un Précepteur fût une galère. Je vous l'apprends donc, lui répondis-je, & vous pouvez vous en fier à moi. J'avoue qu'il n'y a point de règle ſans exception, & qu'il y a des maiſons où l'eſclavage des Pédagogues eſt doux, ou du moins ſuportable. Chez une prude & vieille Dévote, par exemple, un Précepteur hypocrite n'eſt pas malheureux. Il poſſéde la confiance de la Patrone qui ne voit que par ſes yeux, & qui pour prix des complaiſances intéreſſées qu'il a pour elle, fait quelquefois une généreuſe mention de lui dans un teſtament. Mais de pareilles places ſont bien rares, & pour moi juſqu'ici

je n'en ai trouvé que de miſérables.

Je ſuis fâché, reprit le même Moine, que vous ne ſoyez pas content de votre ſort. Je ſouhaiterois que vous le fuſſiez autant que je le ſuis du mien: Si tout le monde ſavoit juſqu'à quel point nous ſommes heureux, nous autres Jacobins, nos cloîtres ne pourroient contenir tous les hommes qui s'empreſſeroient à les venir habiter. Ah, Père, m'écriai-je! vous augmentez par ce diſcours le regret que j'ai de n'avoir pas pris l'habit fortuné de S. Dominique.

Si vous parlez ſérieuſement, me dit-il, je vous le ferai endoſſer quand il vous plaira. Il en eſt tems encore. Profitez de l'occaſion. Venez avec nous

nous à Cadix. Je vous présenterai au R. P. Isidore Prieur de nôtre maison, & je suis assuré qu'il vous recevra volontiers parmi nous, lorsqu'il apprendra que vous avez fait du bruit dans les écoles d'Alcala, où j'ai été témoin de vos brillantes études. Je me souviens encore qu'on vous appelloit par excellence, *Aquila Theologiæ.*

Oui, Seigneur Licentié, continua-t-il, le Père Isidore vous regardera comme une excellente acquisition pour notre Ordre, & me saura bon gré de la lui avoir procurée. Déterminez-vous, voyez ce que vous voulez faire. Je vous prendrois au mot, lui répondis-je, & partirois avec vous pour Cadix, si j'étois assez bien en

eſpèces pour faire les frais de mon voyage & de ma réception; mais je vous avouerai franchement que je n'ai pour tout bien qu'un doublon, encore en dois-je les trois quarts à l'auberge où je mange depuis que je ſuis hors de condition.

Vous n'avez pas beſoin d'argent avec nous, dit alors l'autre Moine; nous ſommes en état de vous défrayer ſur la route. Et quand à votre réception, comptez qu'elle ſe fera gratuitement en faveur de vôtre mérite. Hé bien, y a-t-il encore quelque difficulté à lever? Non, lui répartis-je, il n'y en a plus. En vérité, mes Pères, vous m'inſpirez de la vocation. Je ſuis prêt à vous ſuivre.

Mes

Mes Confrères futurs me parurent charmés de me voir disposé à les accompagner. Sans adieu, frere, me dit mon camarade de classe, nous aurons tout le tems de nous entretenir. Nous vous quittons, ajoûta-t-il en me montrant du doigt un bâtiment qui étoit dans le Port, pour aller faire porter à bord de ce Vaisseau toutes les provisions nécessaires pour notre voyage: car nous ne sommes pas gens à nous embarquer sans biscuit. Venez nous joindre là ce soir: nous partirons demain avant le jour.

Ne voulant point sortir de Barcelone comme un fripon, je retournai à l'auberge où je payai mon hôte; ensuite reprenant le chemin du Port pour me trouver au rendez-vous,

j'y arrivai avec une petite valiſe que je portois ſous le bras, & dans laquelle étoient mes hardes. Les Religieux s'étoient déja embarqués, & m'attendoient avec impatience. Ces bons Pères par précaution s'étoient pourvûs d'une grande abondance de vivres & d'une copieuſe quantité de bouteilles des meilleurs vins de la Manche, comme s'ils euſſent dû aller au bout du monde. Enfin, on leva l'ancre le lendemain avant l'aurore, & notre vaiſſeau s'éloigna du port de Barcelone. Pendant le cours de la navigation, qui, graces au Ciel, fut très-heureuſe, nos Religieux ſe montrérent de ſi belle humeur, que loin de me repentir de m'être enrollé dans leur compagnie, je

ne ceſſai de m'en applaudir, me perſuadant qu'il n'y avoit point de mortels plus heureux. Je vous dirai qu'aujourd'hui je ſuis encore dans cette opinion.

Etant arrivés à Cadix, nous nous rendimes au monaſtère des Pères de S. Dominique. Le Prieur Iſidore reçut mes deux compagnons avec diſtinction, & comme des ſujets dont ſa maiſon avoit beſoin. Il me fit auſſi un accueil favorable, lors qu'ils lui eurent dit que j'étois un ſavant Licentié qui demandoit l'habit de Novice. Il me l'accorda ſans peine, ſur l'aſſurance qu'ils lui donnérent que j'étois né pour vivre avec eux, comme en effet je leur avois aſſez fait voir ſur le vaiſſeau que je m'ac-

commodois à merveille de leur façon de vivre.

J'entrai donc au noviciat, & graces à Dieu, je ne me dégoûtai point de la vie monacale. Après avoir fait profeſſion, l'on me donna le nom de Père Cyrille. Je m'attachai à l'étude de la Théologie. Je pris enſuite les Ordres ſacrez; & me ſentant, à ce qu'il me ſembloit, du talent pour la chaire, je compoſai un Sermon, que j'eus la hardieſſe de vouloir débiter dans la Cathédrale de Cadix, devant l'Evêque & le Gouverneur. Mais, ſavez-vous de quelle manière je m'en acquittai ? Vous allez l'apprendre; car ma ſincérité doit répondre à la vôtre, & nous devons mutuellement nous raconter

conter nos avantures déſagréables avec la même franchiſe que les autres. L'aſſemblée étoit nombreuſe, & remplie de Moines de toutes ſortes d'Ordres. Un auditoire ſi éclairé, mais en même tems ſi critique & ſi jaloux, me troubla de façon, que je demeurai court au milieu de mon exorde. Je fatiguai vainement ma mémoire pour pouvoir continuer, la rébelle me refuſa conſtamment ſon ſecours, & je fus obligé de m'éclipſer; mais avant que je diſparuſſe, je dis à mes auditeurs: Meſſieurs, je vous plains, vous perdez un beau Sermon.

Vous jugez bien que ces paroles prononcées par un Biſcayen, continua le Père Cyrille, ne manquérent pas d'ex-

citer des ris. L'Evêque & le Gouverneur en perdirent leur gravité. Tous les Moines, ſi vous en exceptez ceux de notre Ordre, ſortirent de l'Egliſe, en étouffant d'envie de rire, & plus ſatisfait que ſi j'euſſe parfaitement bien prêché.

Un coup d'eſſai ſi malheureux ne me découragea point. Au contraire, pour réparer mon honneur, je m'armai d'audace, & trois mois après je remontai dans la même chaire d'où j'étois ſi déſagréablement deſcendu. Ceux de mes auditeurs qui avoient été témoins du tour que ma mémoire m'avoit joué la prémière fois, s'attendoient peut-être encore à me voir demeurer court, & à rire ſur nouveaux

frais

frais à mes dépens; mais ils furent trompés dans leur attente. Ma mémoire me fut fidelle, & je fus généralement applaudi. Que dis-je? On me trouva toutes les parties de l'orateur ; & dès ce jour-là, je fus mis en parallele avec les plus fameux Prédicateurs Eſpagnols. Ce qui prouve bien qu'on peut ſe mettre en réputation à peu de frais. Cela me fit redoubler mes efforts pour mériter les louanges qu'on me donnoit, & que malgré mon amour propre je ſentois bien que je ne méritois pas. Je compoſai d'autres Sermons dont mes auditeurs furent ſi contens, que mon nom devint plus célèbre de jour en jour.

Je jouiſſois à Cadix de l'eſti-

me générale de ſes habitans, lorſque le Père Iſidore reçut une lettre de l'Amérique. Le Prieur de Saint Jacques de Guatimala le prioit de lui envoyer deux habiles Prédicateurs pour ſoutenir la réputation de notre Ordre en ce païs-là. Je ſouhaitai d'être un des deux ſaints ouvriers qu'on y demandoit; ce fut moins à la vérité par un zèle apoſtolique, que par l'envie qu'il me prit de voir ces belles régions conquiſes par les armes Eſpagnoles. Je puis dire que ce ne fut pas ſans répugnance que le Père Iſidore me permit d'aller aux Indes, n'ayant pas alors dans ſa Communauté de ſujet qui me valût. Cependant il eut la bonté de ſe rendre à ma prière, à condition que je revien-

viendrois en Eſpagne après quelques années.

Je ſortis donc du port de Cadix avec le Père Boniface de Tabara, qui me fut donné pour compagnon. Le vent nous fut toujours favorable juſqu'à la Havane, d'où nous prîmes la route de Carthagene; de-là nous nous rendîmes à Porto-Bello dans le tems de la foire, qui, ſans contredit, doit paſſer pour la plus belle qu'il y ait au monde. Le concours prodigieux de marchands d'Eſpagne & du Perou, dont les uns viennent pour acheter, & les autres pour vendre des marchandiſes, offre aux yeux un ſpectacle très-amuſant. Pour moi, ce que je trouvai plus digne d'être regardé, fut le nombre des mulets, que je vis

arriver de Panama, chargés de barres & de lingots d'argent. Dans un ſeul jour j'en comptai juſqu'à deux cens qui furent déchargés dans la place publique; ce qui compoſoit des monceaux de lingots qui réjouiſſoient la vûe de Meſſieurs les Intéreſſez.

Nous ne nous arrêtames pas long-tems à Porto-Bello. Nous remîmes à la voile pour Venta de Cruzez, puis pour Panama, d'où nous gagnames le Port des Salines, & enſuite à Carthago. De-là, nous allames à la ville de Grenade, autrement appellée le Jardin de Mahomet, d'où nous ne tardames guères à nous rendre au port de Realejo ſur la mer du Sud, & peu de jours après nous arrivames au port de la Trinité.

J'in-

J'interrompis assez brusquement Carambola dans cet endroit : oh, que diable, lui dis-je, Monsieur le Licentié, vous me faites une relation de voyageur. Ne me nommez pas, je vous prie, tous les lieux par où vous avez passé. Je vous en quitte. Je ne suis curieux que d'entendre vos avantures. Ainsi, ne faites, s'il vous plaît, qu'un saut du port de la Trinité à Saint Jacques de Guatimala; car, selon toutes les apparences, cette dernière ville est le théatre des principaux exploits que vous avez à me raconter. Monsieur le Bachelier, me répondit-il en souriant, vous avez tort de vous plaindre. Pour éviter la prolixité, & pour serrer ma narration, j'ai supprimé les tempêtes,

pêtes & les autres périls que j'ai eſſuyés. Je vous ai même fait grace des deſcriptions que j'aurois pû faire des lieux dont je ne vous ai dit ſimplement que les noms, & qui ſeroient peut-être plus intéreſſantes que mes propres avantures. Allez, vous m'avez interrompu mal-à-propos.

Mais enfin, pourſuivit-il, puiſque vous le voulez abſolument, je vais vous faire un ſaut de vingt cinq lieues, en vous tranſportant tout-à-coup à Guatimala. Permettez-moi ſeulement auparavant de vous dire une particularité des plus ſingulières. La voici: auprès de la ville de la Trinité, on voit dans un endroit fort bas ſortir de la terre ſans diſcontinuation une épaiſſe & noire

fumée,

fumée, mêlée quelquefois de ſouffre & de tourbillons de feu. On dit que quelques voyageurs curieux d'en découvrir la cauſe, ayant eu l'imprudence de s'en approcher de trop près, avoient été renverſés par terre à demi-morts. Les gens du païs aſſurent qu'à certaine diſtance on entend des cris comme de perſonnes tourmentées, & que ces cris ſont accompagnés d'un bruit de chaînes de fer; ce qui fait donner le nom de bouche d'enfer à cet horrible gouffre.

Venons préſentement à Guatimala, continua le Père Cyrille, je ne veux pas vous faire languir plus long-tems. Nous y arrivames donc le P. Boniface & moi. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que nous cher-

chames.

chames d'abord la ville dans la ville même. Aucunes murailles, aucunes portes ne s'offrirent à ſon entrée. Quelques maiſons couvertes de chaume ou de thuiles ſe préſentérent ſeulement à nos yeux. Surpris de voir une ville qui répondoit ſi mal à l'idée que je m'en étois formée, je dis à mon camarade : Père, à votre avis, n'avons-nous pas fait une belle équipée d'avoir quitté la ville de Cadix, où nous étions ſi-bien pour venir prêcher ici ? A juger des citoyens par leurs habitations, nous n'allons avoir pour auditeurs que de la canaille. Eſt-ce là cette célèbre ville de Guatimala? Cette capitale d'un païs de trois cens lieues d'étendue, & où il y a, nous a-t'on dit, une Audience Royale

Royale indépendante de celle de Mexique, avec un prémier Préſident, qui, ſans avoir le titre de Viceroi, en a toute l'autorité. C'eſt ce que je ne puis concevoir ; ni moi non plus, diſoit le Père Boniface. Peu s'en faut que je ne croïe qu'on s'eſt moqué de nous.

Notre étonnement toutefois ne fut pas de longue durée. Lorſque nous fumes au de-là des maiſons couvertes de chaume, nous en apperçûmes de plus belles, & entre autres deux ſuperbes édifices, qui ſont dans le fauxbourg Saint Dominique, c'eſt-à-dire, le Convent des Jacobins, & le Monaſtère des Filles de la Conception. Ce dernier ſurtout entouré de hautes murailles qui forment une enceinte

d'une

d'une immenſe étendue, arrêta long-tems nos regards. Il nous ſembloit voir une ville particulière renfermée dans celle de Guatimala. Auſſi compte-t-on dans cette Maiſon juſqu'à mille filles, tant Religieuſes & Penſionnaires, que Négreſſes qui ſont à leur ſervice.

A meſure que nous avancions dans cette capitale, nous découvrions des maiſons qui lui faiſoient plus d'honneur que les prémières. Enfin, nous nous préſentames à la porte du Convent de nos Pères, qui nous reçurent comme deux perſonnages dont l'arrivée leur étoit très-agréable. Le Père Valentin Tiraquello, qui en étoit alors Prieur, n'eut pas ſi-tôt lû la lettre que je lui remis

mis de la part du Père Isidore, qu'il nous fit mille amitiez, & principalement à moi, parce que la dépêche contenoit un magnifique éloge du Père Cyrille. On nous régala parfaitement bien, & l'on nous laissa reposer quelques jours.

Pendant ce tems-là, le bruit courut dans la Ville qu'il venoit d'arriver d'Espagne deux grands Prédicateurs. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en mouvement toutes les familles Espagnoles, & sur-tout les femmes. Quand les verrons-nous, s'écrioit l'une? Que j'ai d'impatience, disoit l'autre, d'entendre ces nouveaux Apôtres! Père Cyrille, me dit un jour notre Prieur, je ne puis résister plus long-tems à la curiosité du public. Les Gentils-

hommes, les Officiers de l'Audience, les Bourgeois, toute la ville ſouhaite avec ardeur de vous voir en chaire, pour juger ſi vos talens répondent à vôtre renommée. Ils me preſſent de leur accorder cette ſatisfaction, & je n'ai pû me défendre de leur promettre qu'ils l'auront inceſſamment. Je tiendrai votre promeſſe, lui dis-je, mon Révérend Père. Je prêcherai, ſi vous voulez, dès demain dans notre Egliſe pour les contenter.

Le Prieur me voyant dans cette diſpoſition, envoya ſur le champ dans les principales maiſons, avertir que le jour ſuivant le Révérend Père Cyrille débuteroit aux Jacobins. Cette nouvelle ſe répandit auſſi-tôt dans Guatimala; ſi bien que notre

notre Egliſe ſe trouva le lendemain remplie de tout ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens dans la ville. D'un côté l'Auditoire étoit honoré de la vénérable préſence de Don François de Caſtro, Evêque de Guatimala; & de l'autre, de tous les Officiers de la Chancellerie, depuis le prémier Préſident juſqu'au Greffier, ſans parler des principales Dames de la ville qui s'étoient parées magnifiquement. Dès qu'on me vit en chaire, il s'éleva dans l'Aſſemblée un petit murmure, qui me parût un effet de ma figure de pigmée, car on prend garde à tout; mais je n'eus pas achevé mon exorde, que ce bruit déſagréable fut ſuivi d'un plus flateur; & chacun oubliant, pour ainſi dire, qu'il

qu'il me voyoit, me prêta ſon attention.

Si j'avois eu le bonheur de plaire à Cadix, je plûs encore davantage à Guatimala. Pour tout dire, en un mot, j'emportai le ſuffrage de mes auditeurs, & gagnai l'eſtime de l'Evêque, qui m'envoya le lendemain matin inviter à dîner avec le Prieur au Palais Epiſcopal.

Ce bon Prélat, qui, tout ſeptuagénaire qu'il étoit, n'avoit pas encore un air d'antiquité, m'accabla de complimens. Il félicita le Père Valentin d'avoir un Sujet auſſi capable que je l'étois de faire honneur à l'Ordre de S. Dominique. Jugez ſi les louanges de Monſeigneur chatouilloient un cœur Biſcayen. Je les ſavou-

vourois intérieurement ; mais plus je ſentois ma vanité flatée, plus j'affectois de paroître modeſte, ainſi que font tous les auteurs à qui l'on donne des louanges en face.

Outre l'eſtime de ce Prélat, je m'attirai celle des grands Officiers de l'Audience, qui me louérent tous unanimement, de manière qu'il fut décidé que le petit Père Cyrille étoit le Coriphée des Frères Prêcheurs dans les Indes. Je ne plûs pas ſeulement aux perſonnes du monde, ma réputation perça les murs du Monaſtère de la Conception. Les Religieuſes voulurent m'entendre, & je les charmai. Quelques unes d'entre elles m'écrivirent pour me témoigner juſqu'à quel point elles étoient

contentes de mon Sermon, & pour m'inviter à les aller voir à la grille; ce que je ne manquai pas de faire, lorſqu'on m'eut dit qu'à Guatimala, de même qu'à Mexique, les Moines fréquentoient librement les Religieuſes: qu'elles s'entretenoient avec eux aux parloirs, & leur donnoient quelquefois des collations entremêlées de muſique. Ce qui m'arriva dès la première viſite que je fis à celles de ces Dames qui m'avoient écrit des lettres obligeantes. Elles me régalérent de confitures, & me firent entendre de très-belles voix, entr'autres celle de la jeune Mère Dona Angela de Montalvan, fille d'un Officier de l'Audience, & la per-

perſonne du monde peut-être du plus rare mérite.

On voit peu de femmes qui n'ayent avec une grande beauté une taille défectueuſe, ou bien un eſprit borné; mais on peut dire que la Nature en formant D. Angela en avoit voulu faire un ouvrage parfait. Il eſt conſtant que cette Religieuſe, qui commençoit à peine ſon cinquième luſtre, étoit une fille incomparable. Elle ſavoit la muſique à fond, & joignoit à une voix raviſſante un génie ſupérieur. Elle m'adreſſa deux ou trois fois la parole ſi ſpirituellement & d'un air ſi gracieux, que je crus entendre & voir un Ange. Elle m'enchanta les yeux & les oreilles.

Je ſortis du Convent de la

Conception, & m'en retournai au nôtre, fort occupé de la politeſſe des Religieuſes, & peut-être un peu trop du mérite de la jeune Religieuſe dont je viens de parler: Hé bien, Père Cyrille, me dit notre Prieur, êtes-vous content de nos voiſines? J'ai ſujet de l'être, lui répondis-je. Ces Dames m'ont régalé de confitures & d'un concert qui a été merveilleuſement bien éxecuté. Je n'en doute pas, reprit le Père Valentin; ſur-tout ſi la Mère de Montalvan s'en eſt mêlée. Ouï vraiment, lui dis-je, elle y a chanté, & j'ai trouvé ſa voix admirable. Vous devez, repliqua-t-il, avoir remarqué auſſi que cette fille eſt pourvuë d'une beauté peu commune. C'eſt à quoi je n'ai pas pris garde,

garde, lui repartis-je d'un air Hypocrite. Je ne me ſuis attâché qu'à l'écouter ; ce qui n'étoit pas exactement vrai ; car ſi-tôt que mes oreilles avoient été frappées des ſons touchans de la voix d'Angela, je n'avois plus regardé que cette Religieuſe ; mais je n'oſai lui avouer que j'avois fait cette obſervation, de peur que je ne lui paruſſe avoir pris trop de plaiſir à la faire.

Je ſuis faché, reprit le Prieur, qui étoit un homme ſimple & naturel, que vous n'ayez pas conſideré avec attention la Mère de Montalvan, vous auriez vû un viſage céleſte. Le Seigneur Don François de Caſtro notre Evêque a pour elle une conſidération toute particulière. Il va ſouvent la

voir, & il lui envoie tous les jours des préſens. On le ſoupçonneroit d'en être amoureux, ſi ſa vertu conſommée & ſon âge avancé, ne mettoient pas Sa Grandeur à couvert de ce ſoupçon : mais on rend juſtice à ce vénérable Prélat, & toute la ville eſt perſuadée comme moi, qu'il n'a pour cette Dame qu'une amitié pure & délicate. Si je n'euſſe pas connu le Père Valentin pour un homme incapable de médire de ſon prochain & ſur-tout de ſon Evêque, j'aurois cru qu'il ne parloit pas ſérieuſement ; néanmoins il penſoit ce qu'il diſoit, tant il avoit bonne opinion de la vertu de Monſeigneur.

Deux jours après avoir été chez les Religieuſes de la Conception, je vis entrer dans ma cham-

chambre un Gentilhomme envoyé par le Prélat pour me dire que Sa Grandeur ſouhaitoit de me parler. Je me rendis d'abord à l'Evêché, où le Seigneur Don François m'ayant fait entrer dans ſon cabinet, me tint des diſcours obligeans & flatteurs; puis tout à coup changeant de matière : Père Cyrille, j'ai beſoin de vous, me dit il, pour réuſſir dans un deſſein que je médite. Je me flatte que vous ne me refuſerez pas votre ſecours. Je vais vous dire de quoi il s'agit. Les Filles de la Conception, qui depuis quinze jours ont perdu leur Supérieure, en vont élire une autre. Je voudrois bien que leur choix tombât ſur la Mère de Montalvan. Il faut former en ſa faveur une faction victorieu-

ſe. J'ai déja ſu gagner quelques-unes de ces Dames: elles m'ont promis leurs ſuffrages, & je ſuis aſſuré de la pluralité des voix ſi vous me ſecondez.

Monſeigneur, lui dis-je, vous pouvez diſpoſer de vôtre ſerviteur. Commandez; que faut-il que je faſſe? Je ſai, repris-il, que vous avez fait connoiſſance avec pluſieurs Religieuſes de ce monaſtère, & qu'elles ont conçû pour vous la plus haute eſtime. Vous me ferez plaiſir de leur parler ſucceſſivement en particulier de la prochaine élection, & d'employer votre éloquence à les mettre dans la diſpoſition où je les voudrois.

Je ne crois pas, lui dis-je, Monſeigneur, que j'aie beaucoup de peine à réuſſir dans cette

cette négociation. Je ſuis perſuadé que toutes les Religieuſes ſe conformeront volontiers aux ſentimens de Vôtre Grandeur. J'en doute, s'écria-t-il; ne nous flattons point. La choſe eſt plus difficile que vous ne penſez. La grande jeuneſſe d'Angela eſt un terrible obſtacle à ſurmonter. Il y a dans ce Convent vingt Filles de qualité qui ont plus de trente ans de religion, & dont la conduite a toujours été irréprochable. De quel œil celles-là verroient-elles l'autorité entre les mains d'une jeune Religieuſe? Cependant ajouta-t-il, en pouſſant un ſoupir qui me fit voir tout l'intérêt qu'il prénoit à cette affaire, cette Religieuſe, toute jeune qu'elle eſt, mérite

d'avoir la préférence ſur toutes ſes compagnes.

Vous l'avez vûe, continuat-il, vous l'avez vûe au parloir ; mais elle n'a fait ſeulement que paroître devant vous un inſtant. Vous ne ſavez pas tout ce qu'elle vaut ; il faut l'avoir entretenue plus d'une fois ; il faut la connoître enfin, pour la bien apprécier, pour appercevoir ſon mérite dans toute ſon étendue. Qu'elle a d'eſprit! Ouvre-t-elle la bouche pour parler, c'eſt un bon mot qui lui échappe : eſt-il queſtion de raiſonner, ſes raiſonnemens ſont juſtes & ſolides. Une fille de vingtdeux ans! que cela eſt aimable! Mais ce qu'on ne peut aſſez louer, & ce qui ſeul la rend digne d'être Supérieure, c'eſt ſon extrême douceur,

ceur. Heureux effet de ſon tempérament & de ſa vertu! Exempte de ces ſaillies d'humeur que les perſonnes les plus raiſonnables ne peuvent quelquefois retenir, elle conſerve une tranquillité d'ame que rien ne peut troubler. En un mot, elle réunit en ſa perſonne toutes les qualités aimables & eſtimables. C'eſt ce merite rare qui m'intéreſſe pour elle, & entre nous, je ne penſe pas que ſa jeuneſſe doive l'exclure d'un rang pour lequel je la trouve née.

Je vis bien par ce diſcours que Monſeigneur ſe laiſſoit un peu trop dominer par ſon amitié pure & délicate pour Angela, & ſon projet me parût extravagant. Néanmoins, ce que je me reprocherai toute

ma vie, au lieu de le combattre & de lui en repréſenter le ridicule, je l'approuvai contre ma conſcience, pour faire ma cour au Prélat, & gagner ſes bonnes graces C'eſt ainſi que les Grands trouvent preſque toujours dans les perſonnes du commun des miniſtres tout prêts à ſervir leurs paſſions. J'aſſurai Sa Grandeur que je lui étois entièrement dévoué, & que j'allois faire tout mon poſſible pour m'acquitter heureuſement de la commiſſion dont Elle m'honoroit. Le vieil Evêque, ravi du zéle que je marquois pour ſon ſervice, m'embraſſa d'un air affectueux; & par ſes careſſes qui flattoient ma vanité, il acheva de me faire épouſer la folle entrepriſe.

CHA-

CHAPITRE II.

Des mouvemens que le Père Cyrille ſe donna pour faire réuſſir la faction de l'Evêque; & quel en fut le ſuccès.

POur montrer plus d'empreſſement, je ne fis qu'un ſaut du Palais Epiſcopal au Monaſtère de la Conception. J'y vis les Religieuſes que je connoiſſois, & je les entretins l'une après l'autre. Je les trouvai très-oppoſées aux volontés du Prélat; mais leurs oppoſitions furent autant de triomphes pour ma réthorique. Cela m'encouragea. Je parlai à d'autres Religieuſes encore, &

principalement à quelques-unes de celles qui croyant avec raiſon mériter la préférence, regardoient comme un paſſe-droit intolérable qu'on la voulût donner à un Sujet de vingt-deux ans. Vous jugez bien que ces vieilles Mères ne ſe rendirent pas aiſément. Néanmoins toutes révoltées qu'elles étoient contre ce que je leur propoſois, je vins à bout de le leur faire accepter, comme ſi j'euſſe eu le talent de *Carnéadès pour perſuader. Enfin, je fis ſi bien, qu'en moins de huit jours je m'aſſurai du ſuffrage

* Caton le cenſeur fut d'avis qu'on renvoyât le Philoſophe Carnéadès à cauſe que par ſon éloquence il éblouiſſoit les eſprits, de telle ſorte qu'on ne pouvoit plus diſtinguer le vrai du faux quand il avoit parlé.

frage de la plûpart de ces Dames.

Je portai cette agréable nouvelle à Monſeigneur, qui la reçut avec des tranſports de joie inexprimables, & me fit des remercimens qui partoient du fonds du cœur. Il me fit outre cela préſent d'une montre d'or qu'il m'obligea d'accepter. Après m'avoir donné mille marques d'affection, il me pria d'aller voir la jeune Mère de Montalvan, pour l'informer de l'heureux effet de mes ſoins; ce que je fis volontiers. Je vole au Convent de la Conception. Je demande la Mère Angela. Elle vient au parloir, & nous nous entretenons. Je lui rendis compte de ce que j'avois fait pour elle, & je l'aſſurai que vraiſemblablement

ment elle ne pouvoit manquer d'être Supérieure. Là-dessus elle me remercia de mes peines, & fit éclater sa reconnoissance dans des termes & d'un air dont je fus enchanté. Que je découvris d'agrémens dans sa personne! J'admirai les qualités aimables & les qualités estimables, qui faisoient que Monseigneur s'intéressoit tant pour elle.

Cependant le jour de l'élection approchoit, & nous aurions eu sans doute la pluralité des voix, si toutes les anciennes Mères de la Communauté n'eussent pas réuni leurs suffrages en faveur de la Mère Sainte-Brigide, sœur d'un vieux Président de l'Audience, & sans contredit le plus digne sujet qu'il y eût parmi elles.

Cette

Cette réunion que nous n'avions pas prévûe, & qu'après tout nous n'aurions pû prévenir, fit avorter notre entrepriſe. La diſcorde ſe mit dans le Convent ; & de plus, le bruit s'étant répandu dans la ville qu'on vouloit élire pour Supérieure une Religieuſe de vingt-deux ans, pluſieurs des principaux habitans prirent feu là-deſſus. Ils coururent en foule au Monaſtère l'épée à la main, & menaçant d'enfoncer les portes pour aller défendre leurs filles contre la faction ſuſcitée par l'Evêque en faveur de la Mère de Montalvan. Il fallut pour détourner les malheurs que ce tumulte pouvoit cauſer, que le père de cette Dame entrât dans le Monaſtère, & qu'il employât le pouvoir

voir qu'il avoit ſur ſa fille pour l'engager à ſe déſiſter de ſes prétentions; ce qu'elle fit, je crois, à ſon grand regret; car la petite perſonne étoit auſſi ambitieuſe que belle. Par ce moyen, le déſordre ceſſa, & la paix fut rétablie, tant dans la ville, que dans le Convent. Ainſi la Mère Angela fut obligée de reſter ſimple Religieuſe, & de ſe contenter d'être la plus jolie de ſa communauté; ce que plus d'une de ſes compagnes auroit préféré peut-être à l'honneur d'être Supérieure.

CHA-

CHAPITRE III.

Comment après l'avanture de l'élection, le Père Cyrille devint Curé de Petapa; & des agrémens qu'il trouva dans ſa Cure.

JE ne ſai qui, de l'Evêque ou de moi, demeura le plus ſot après cette avanture, qui fit un éclat terrible dans la ville de Guatimala. Ce Prélat, que je n'ai pas revû depuis ce tems-là, fut ſi mortifié d'avoir eu le démenti dans une affaire ſi intéreſſante pour Sa Grandeur, qu'il prit le parti de ſe tenir enfermé dans ſon Palais, pour dérober ſa confuſion aux regards

regards malins du public. De mon côté, je n'étois guères moins honteux que lui, tout Moine que j'étois. Je n'osois me montrer; car comme on me connoissoit dans la ville pour un homme auquel il n'avoit pas tenu que la Mère de Montalvan n'eût été Supérieure, ma vûe m'auroit peut-être attiré des huées. Pour tout l'or du monde je n'aurois pas voulu prêcher alors à Guatimala, m'imaginant qu'on ne m'y regardoit plus que comme un discret agent du Seigneur Don François de Castro. Cette pensée me faisoit tant de peine, que je résolus d'abandonner le séjour de cette ville, quelqu'agréable qu'il fût.

Je communiquai mon dessein au Père Prieur, qui jugeant comme

comme moi qu'après ce qui s'étoit passé, j'avois effectivement raison d'avoir envie de m'éloigner de Guatimala, me dit : Père Cyrille, je suis de votre sentiment. Vous ferez bien de disparoître pour quelque tems. Le Père Boniface, après vous le meilleur Prédicateur de notre Ordre, prêchera ici pendant votre absence. J'ai, poursuivit-il, un établissement solide à vous proposer. Vous savez que nous sommes Collateurs de presque toutes les Cures des environs de Guatimala Je vous offre la plus considérable, qui est celle de Petapa, grosse Bourgade à six lieues d'ici. Le P. Etienne, un de nos Religieux, qui la possède depuis plus de trente années, a besoin de repos,

&

& demande un ſucceſſeur. Allez le trouver, & ſervez-lui de coadjuteur juſqu'à ce qu'il vous abandonne ſa place; ce qu'il ne manquera pas de faire auſſi-tôt qu'il vous aura enſeigné la Langue des Indiens. Je vous promets que vous ferez fort bien vos affaires en ce païs-là, qui d'ailleurs eſt un des plus délicieux de l'Amérique.

Je partis donc de Guatimala chargé d'une lettre du Père Valentin pour le vieux Curé de Petapa. J'étois monté ſur un mulet des écuries de notre Convent, & un Indien à pié m'accompagnoit. Pour ſuivre exactement les inſtructions que le Prieur m'avoit données, je m'arrêtai à Mixco, village voiſin de Petapa, & j'y demeurai juſqu'au lendemain pour

pour laiſſer le tems aux Alcades & aux Regidors, que je fis avertir de mon arrivée, de ſe préparer à me recevoir, comme ils reçoivent ordinairement les Prêtres ou les Religieux qui viennent pour être leurs Paſteurs, je veux dire avec une pompe qui marque bien le reſpect & la conſidération qu'ils ont pour eux. Ils vinrent donc le jour ſuivant, une lieue au-devant de moi avec des chanteurs, des trompettes & des joueurs de haut-bois. Outre cela, je trouvai en entrant dans la Bourgade des arcs de triomphe dreſſés avec des branches d'arbres, & les ruës par où je devois paſſer étoient jonchées de fleurs.

Je fus ainſi conduit en cérémonie juſqu'au Presbytere, où le

le Père Etienne, après avoir lû ma lettre de créance, me fit une réception telle que l'auroit pû ſouhaiter un Paſteur plus vain que moi. Ce bon Jacobin, quoique dans un âge avancé, paroiſſoit encore robuſte, & jouiſſoit d'une vieilleſſe exempte d'infirmités. Avec tout le bon ſens qu'il avoit eu dans ſes beaux jours, il conſervoit une humeur gaïe qui le rendoit agréable dans la ſociété. Je vois bien par cette lettre, me dit-il, que le Père Valentin me donne un ſucceſſeur qui fera bien-tôt oublier ma perte aux habitans de Petapa.

J'en ai bien de la joie, continua-t-il, & je partirois d'ici dès demain pour aller achever ma carrière dans la ſainte oiſiveté

ſaveté de quelqu'un de nos cloîtres, ſi vous n'aviez pas beſoin de moi ; mais je vous ſuis néceſſaire pour vous enſeigner le *Proconchi*, qui eſt le langage des Indiens,& qu'il faut abſolument qu'un Curé ſache dans cette Bourgade, où l'on ne parle guère Eſpagnol; les Officiers & la Nobleſſe étant preſque tous de race Indienne. Le talent que vous avez pour prêcher vous ſera inutile ici, à moins que vous n'apreniez le Proconchi. Eſt-ce que le Père Valentin ne vous l'a pas dit ? Pardonnez-moi vraiment, lui répondis-je, il m'en a repréſenté la néceſſité: mais il m'a dit en même-tems que vous me l'enſeigneriez en moins de trois mois. Il vous dit vrai, reprit le Père E-

tienne. Je poſſéde cet idiome à fond. J'ai même compoſé une Grammaire, & un Dictionnaire en Langue Indienne, & ces deux ouvrages ont l'honneur d'avoir l'approbation de l'Académie de Petapa.

A ce mot d'Académie, je fis un éclat de rire : comment donc m'écriai-je, il y a dans cette Bourgade une Académie? Très-célèbre, me répartit le Père Etienne d'un air très-ſérieux; à telles enſeignes que je ſuis un vieux membre de ce reſpectable Corps, dans lequel vous entrerez auſſi bientôt; car je prétends vous mettre inceſſamment en état de prêcher aux Indiens en Proconchi; & quand vous ſaurez bien cette Langue, les Académiciens de Petapa vous enverront

ront deux députés de leur Compagnie pour vous offrir une place parmi eux : c'eſt de quoi je puis vous aſſurer.

Sur une ſi flatteuſe aſſurance, je témoignai au Père Etienne tant d'impatience d'apprendre le Proconchi, que ſans perdre de tems il m'en enſeigna les prémiers principes. Je profitai ſi bien de ſes leçons, & m'attachai de manière à l'étude, qu'en trois mois je devins capable de compoſer en cette Langue une exhortation que j'appris par cœur, & que j'oſai débiter en public : ce que je fis avec tant de ſuccès, que les Indiens connoiſſeurs me regardérent dès ce moment comme un homme qui frappoit à la porte de l'Académie.

Si vous me demandez ce

que c'eſt que l'idiome Proconchi, je vous répondrai que c'eſt une Langue qui a ſes déclinaiſons & ſes conjuguaiſons, & qu'on peut apprendre auſſi facilement que la Grecque & la Latine : plus facilement même, puisque c'eſt une Langue vivante qu'on peut poſſéder en peu de tems en converſant avec les Indiens puriſtes. Au reſte, elle eſt harmonieuſe, & plus chargée de métaphores & de figures outrées, que la notre même. Qu'un Indien, qui ſe pique de bien parler Proconchi, vous faſſe un compliment, il n'y employera que des penſées bizarres, ſingulières, & des expreſſions recherchées. C'eſt un ſtile obſcur, enflé, un verbiage brillant, un pompeux galimatias; mais c'eſt ce qui

qui en fait l'excellence. C'eſt le ton de l'Académie de Petapa.

J'eus peu de peine à m'y conformer, le génie Biſcayen étant ami de l'obſcurité. Je fis des progrès ſi rapides dans la Langue des Indiens, que le vieux Curé me voyant en état de remplacer dignement, me mit en poſſeſſion de ſa Cure, & partit pour Guatimala, pour y aller paſſer en repos le reſte de ſes jours.

Après ſon départ, je demeurai maître du Presbitere, où je commençai à vivre en gros Bénéficier qui jouiſſoit des fruits de ſon bénéfice : car juſqu'alors, ſoit dit ſans offenſer perſonne, le Père Etienne, de peur ſans doute de me détourner de l'étude du Proconchi, avoit pris la peine de toucher

lui ſeul les revenus de la Cure, qui ne laiſſoit pas de rapporter par an deux mille bons écus, monnoïe d'Eſpagne. Ce Moine avec de bonnes qualités en avoit une fort mauvaiſe; il étoit avare. Il me l'avoit bien fait connoître par la frugalité que j'avois vû de régner dans nos repas, compoſés preſque tous de beurre, de cacao & de déteſtables boiſſons. Auſſi, le prémier ſoin dont je crus devoir m'embarraſſer, fut d'avoir une meilleure table, & de groſſir mon domeſtique. Je pris à mon ſervice un Négre, qu'un de nos Alcades me donna pour un habile Cuiſinier, & dont je fus en effet très-content.

Ce Négre, nommé Zamor, avoit été marmiton chez le Prémier Préſident de l'Audience.

dience de Guatimala, & y avoit appris la cuiſine. Il me ſervoit tous les jours quelque nouveau plat qui rendoit bon témoignage de ſon ſavoir-faire, & piquoit ma ſenſualité. Tantôt il me faiſoit manger des boudins faits avec du mahis & de la chair, ou de volaille, ou de pourceau frais, aſſaiſonnées de chilé ou poivre long; & tantôt il me régaloit d'un hériſſon à l'étuvée, ou bien d'un ragoût d'une ſorte de lézard qu'on appelle *iguana*, qui a ſur le dos des écailles vertes & noires, & qui reſſemble à un ſcorpion.

Le Père Carambola dans cet endroit remarquant que je faiſois la grimace, ne put s'empêcher de rire. Monſieur le Bachelier, me dit-il enſuite, il me ſemble que les mets dont

je vous parle ne vous font pas venir l'eau à la bouche. Non, je vous jure, lui répondis-je, ils sont plus propres à faire crever un honnête homme, qu'à flatter son goût ; jamais Zamor ne sera mon Cuisinier. Cependant, repliqua le Père Cyrille, je vous assure que les ragoûts ne sont pas si mauvais que vous vous l'imaginez ; & je suis persuadé que si vous en aviez une fois tâté, vous leur rendriez plus de justice. Un hérisson & un iguana bien cuits & bien épicés, sont d'un goût exquis ; on croit manger du lapin. Les Espagnols de même que les Indiens, s'en accommodent fort dans le pays de Guatimala. Les prémiers Officiers de la Chancellerie les préférent aux cailles, aux perdrix & aux

fai-

faiſans. A la bonne heure, lui repartis-je; on a donc bien raiſon de dire qu'il ne faut pas diſputer des goûts.

Vive Dieu! s'écria le Moine, comme s'il n'eut pas aſſez vanté ſes hériſſons & ſes lézards. Je vous avoue que je trouvois ces viandes délicieuſes. Je mangeois auſſi avec plaiſir des tortues, tant d'eau que de terre; & c'étoit un feſtin des Dieux pour moi, lors qu'avec cette ambroſie je bûvois du nectar, c'eſt-à-dire, d'une boiſſon appellée par les Indiens le *chicha*, liqueur compoſée d'eau & de jus de cannes de ſucre avec un peu de miel. Néanmoins, quelque excellent que ſoit ce breuvage, je m'en dégoûtai, quand j'appris que pour lui donner de la force, on jettoit

dans le vaiſſeau où il ſe faiſoit des feuilles de tabac, quelquefois même un crapaud tout en vie, & que ſouvent il cauſoit la mort aux perſonnes qui en avoient un peu trop bû. Je renonçai donc au chicha, ſitôt que je ſus de quelle manière il ſe faiſoit, & je m'en tins à d'autres boiſſons qui véritablement ne valoient pas les vins qu'on boit en Eſpagne; mais graces au Ciel, on s'accoutume à tout.

Avec mon cuiſinier Zamor, j'avois encore quatre autres domeſtiques; un qui me ſervoit à table, & faiſoit mes commiſſions dans la Bourgade; un autre dont l'occupation étoit d'aller recueiller mes dixmes, qui conſiſtoient en œufs, en volaille, & dans une certaine

ſomme

ſomme d'argent qui m'étoit exactement payée tous les mois par les Regidors; un Jardinier avec un valet d'écurie; car j'avois une mule pour aller prêcher dans un petit village qui étoit de ma Paroiſſe & à trois lieues de Petapa. Ce petit village, appellé Mixco, m'étoit d'un grand revenu. J'y allois ſouvent, & je n'y allois jamais que je n'en rapportaſſe ſix pièces de volaille pour le moins, avec du cacao pour me faire du chocolat, ſans compter l'argent qu'on me donnoit pour ma Meſſe & pour mon Sermon; car bien que j'euſſe affaire à des auditeurs peu capables de tirer quelque fruit de mes exhortations, je ne laiſſois pas de monter toujours en chaire, & de prêcher à bon compte. De

ſorte que mon Presbitere étoit bien munie de proviſions.

Comme chaque village eſt dédié à quelque Saint, dont les habitans célèbrent la fête pendant huit jours, le Patron de Mixco eſt fort honoré durant ſon Octave, & le Curé a tout lieu d'être content des offrandes qu'il reçoit. La Confrairie de S. Hyacinte fait dans ce tems là des réjouiſſances qui me paroiſſent mériter que je vous en faſſe ſuccintement le détail. Le prémier jour, les Confrères avec les plus jolies filles du village, s'habillent d'étoffes de ſoye ou de toille fine, ſe parent de plumes & de rubans, & forment enſemble des danſes bien concertées qu'ils exécutent à ravir. Mais ce que je n'approu-

ve

ve nullement, & ce qu'on ne peut pardonner qu'à des Indiens qui ſont encore dans l'idolâtrie, c'eſt qu'ils commencent la danſe dans l'Egliſe, & vont la continuer dans le Cimetière. Après quoi, le reſte de l'Octave, ce ſont des banquets dans leſquels on prodigue le chicha, & d'autres excellens breuvages, dont tous les aſſiſtans boivent juſqu'à crever.

CHAPITRE IV.

Il ſe fait aimer & eſtimer des Indiens & des Indiennes. Il leur préche en Proconchi, & par la beauté de ſes Sermons, il obtient une place à l'Académie de Petapa.

JE faiſois donc bien mes oiges, tant à Mixco qu'à Petapa.

tapa. Quoique je fusse obligé de rendre trois cens écus par an à notre Maison de Guatimala, il me restoit encore assez d'argent pour n'avoir pas sujet d'envier le bonheur des Religieux du Perou qui possédent des Bénéfices dans les villages des Indiens, & gardent pour eux tout ce qu'ils peuvent amasser. Je n'étois ni moins riche, ni moins heureux. Outre que j'aurois pû donner à mon Convent cinq cens écus au lieu de trois cens, je commençai à me méler sous main de trafiquer avec des Marchands; ce qui, j'en conviens, étoit un peu contre le vœu de pauvreté; mais que voulez-vous? j'imitois les autres Religieux, qui avoient comme moi de bonnes Cures. Voilà ce que

fait le mauvais exemple.

Les Indiens des environs de Guatimala, ſont des gens doux & débonnaires. Ils ne demandent qu'à vivre en paix. Ils aimeroient juſqu'aux Eſpagnols mêmes, ſi ceux-ci les traitoient avec un peu plus d'humanité. Il faut pourtant en excepter une eſpèce de Négres eſclaves, qui demeurent dans les fermes d'Indigo. Ces derniers ſont des hommes farouches & redoutables. Quoiqu'ils n'ayent point d'autres armes qu'une petite lance, ils ont la hardieſſe d'affronter un Taureau ſauvage en furie, ou de joindre dans les rivières des Crocodiles qu'ils ne quittent point qu'ils ne les ayent tués. De pareils eſclaves font quelquefois trembler leurs maîtres.

Pour

Pour les Indiens de Petapa, je vous les donne pour les meilleurs de l'Amérique. Auſſi polis, que les autres ſont groſſiers, ils forment entre eux une douce ſociété, où régne un eſprit de concorde, & une amitié fraternelle; mais ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt leur bonne-foi & leur intégrité. Je vais vous en rapporter un trait.

Un noble & riche Indien de Petapa mourut, & laiſſa une aſſez groſſe ſucceſſion à deux fils & à une fille qu'il avoit. L'aîné des deux frères ſe chargea du ſoin de faire trois lots égaux. Lorſqu'il les eut fait, il dit à ſon cadet & à ſa ſœur : choiſiſſez. Vous êtes notre aîné, lui repondirent-ils; c'eſt à vous de choiſir. Non, répli-

pliqua-t-il, puiſque j'ai fait les lots, il eſt juſte que vous preniez ceux qu'il vous plaira. Le cadet & la ſœur choiſirent donc chacun ſon lot, & le troiſième fut le partage de l'aîné. Il y avoit dans le lot de celui-ci un coffre épais, au fond duquel on avoit pratiqué une cache, où il ſe trouva par hazard mille pièces d'or. Le frère aîné en ayant fait la découverte, invita ſon frère & ſa ſœur à un repas, ſur la fin duquel il leur fit ſervir dans un plat toutes ces pièces en leur diſant : voilà ce qui étoit caché ſans que je le ſûſſe dans un coffre de mon lot; il faut que nous le partagions, la juſtice le veut.

Je vivois dans une union parfaite avec ces Indiens qui m'aimoient, tout Eſpagnol que

que j'étois. Je me divertiſſois avec eux tous les jours. Je m'entretenois librement & jouois aux cartes avec leurs femmes, dont ils ne ſont point jaloux, & qui pour la plûpart ſont ſi ſpirituelles, que c'eſt un plaiſir de les entendre parler Proconchi. Auſſi les Académiciens de Petapa les conſultent-ils aſſez ſouvent; & quand dans les conférences de ces Meſſieurs, leurs opinions ſe trouvent partagées ſur un mot, ils diſent : il faut conſulter là-deſſus les femmes. Ce qui prouve que l'Académie eſt fort galante.

Les Dames Indiennes décident donc, & leurs déciſions ſont reſpectées, même quelquefois au mépris de la Grammaire

maire du P. Etienne. J'ai connu, entr'autres, une Dame chez qui les beaux esprits de la Bourgade s'assembloient, & qu'on écoutoit comme un oracle. Elle s'exprimoit avec une élégance admirable, & jugeoit si sainement des ouvrages d'esprît, que les jugemens qu'elle en portoit ne trouvoient point de contradicteurs. Cette Dame étoit veuve d'un noble Indien qui lui avoit laissé assez de richesses pour vivre d'une manière convenable à sa qualité. J'allois souvent chez elle, & j'y rencontrois presque toujours des Académiciens, dont je mettois à profit la conversation. Je retenois ce que je leur entendois dire de singulier. Je prenois garde à leurs tours, à leurs expressions, & je remarquois

quois que ces hommes-là avoient une façon de penſer ſupérieure à celles des perſonnes ordinaires. Enfin, j'achevai d'apprendre en les écoutant toutes les délicateſſes du langage Proconchi.

Lorſque je crus en poſſéder l'eſprit & les raffinemens, je fus aſſez téméraire pour vouloir prêcher devant l'Académie en Corps ; mais pour être plus ſûr de plaire à ces Maîtres de Langue Indienne, je m'aviſai d'un expédient qui rendit ma témérité heureuſe ; parmi les livres que le Père Etienne en partant pour s'en retourner à Guatimala m'avoit laiſſés pour me perfectionner dans le Proconchi, je trouvai outre ſon Dictionaire & ſa Grammaire, un recueil de diſ-

cours.

cours nouvellement prononcés à l'Académie de Petapa ; je le feuilletai, & pêchant, pour ainſi dire, en eau trouble, j'en tirai les phraſes les plus brillantes, les façons de parler les plus nouvelles, & j'en compoſai un Sermon qui frappa tous les Académiciens : Il y a du beau là-dedans, ſe diſoient-ils les uns aux autres; ce Jacobin eſt fort de choſes, & a un ſtyle marqué à notre coin.

Que vous dirai-je ? Ces Meſſieurs furent ſi contens de ma diction, ou, ſi vous voulez, de la leur, que dans leur prémière Aſſemblée ils réſolurent de m'aſſocier à leurs glorieux travaux. Ils m'envoyérent anoncer cet honneur par deux Députez. J'eus encore recours

recours à mon recueil pour composer un discours ; & le jour de ma réception étant venu, je fis mon remerciment à mes nouveaux Confrères, en débitant effrontément à leur barbe leur propre phrases.

CHAPITRE V

Des Dames Indiennes de Petapa. De la grande & sainte entreprise que forma le Père Cyrille, & quel en fut l'évenement.

LE Père Cyrille alloit continuer son récit, mais je lui fis auparavant une question: vous venez, lui dis-je, de me vanter l'esprit des Indiennes de Petapa sans faire aucune men-

mention de leur beauté. Cela ne me prévient pas en faveur de leurs charmes. Elles ne ſont pas moins jolies que celles de Mexique répondit le Moine, ni vêtues moins proprement ; mais elles ſont habillées d'une manière différente.

Elles portent au lieu de chemiſe une eſpèce de ſurplis qu'elles appellent *Guaipil*, qui leur deſcend du haut des épaules, juſqu'au deſſous de la ceinture avec des manches fort larges & ſi courtes qu'elles ne leur couvrent que la moitié du bras. Ce Guaipil eſt orné ſur l'eſtomach de quelque ouvrage de plumes ou de cotton qui ſert plus à parer le ſein qu'à le cacher. Elles ont avec cela des bracelets & des pendans-d'oreilles, point de coeffe ſur

la

la tête; leurs cheveux ſont retrouſſés ſeulement avec des bandelettes de ſoye. Elles vont les jambes nues, & portent des ſouliers noués avec un large ruban.

Je ne vous parle que des femmes riches ou de qualité; car les autres marchent piés-nuds, & n'ont qu'une ſimple mante de laine qu'elles lient au tour d'elles; ce qui d'abord n'éblouit pas les yeux. Néanmoins quoique ces dernières n'ayent pas le coup d'œil ſéduiſant, elles ne laiſſent pas de faire auſſi des conquêtes. Il y a de Nobles Indiens & des Eſpagnols d'un goût capricieux qui les courent. Ils vont voir ſecrétement dans leurs cabanes couvertes de chaume, où il n'y a pour tout logement qu'une

qu'une ſalle-baſſe au milieu de laquelle ces Indiennes font du feu pour la cuiſſon de leurs viandes ; & comme il n'y a point de tuyau à la couverture de la cabane, la fumée remplit néceſſairement toute la ſalle ; de ſorte qu'on peut dire que ces galans ſe trouvant là comme dans un four étouffent d'amour & de fumée.

Revenons aux femmes des principaux Indiens. Celles-ci habitent des maiſons mieux bâties & bien meublées. Lorsqu'elles vont à l'Egliſe ou en viſite, elles portent un voile de toile de Hollande, d'Eſpagne ou de la Chine, qui leur couvre la tête & deſcend juſqu'à terre ; mais ſont-elles de retour au logis, elles ôtent ſans façon leur guaipil par en haut,

ſi bien qu'elles demeurent la gorge & les épaules nues. Il eſt vrai que par décence ou par grimace, elles remettront promptement le guaipil, ſi quelque homme vient leur faire viſite dans ce tems-là. Je dis par grimace, puiſqu'elles ne ſont pas cruelles naturellement ni hypocrites. Bien loin de s'armer de rigueur contre les jeunes gens qui leur font la cour, elles leur donnent beau jeu. Elles ſont galantes, enfin, comme les autres Indiennes, mais en même tems fort ſuperſtitieuſes. Quelque goût qu'elles ſe ſentent pour un homme qui les cajole, elles ne ſe rendront point à ſes déſirs amoureux qu'elles n'ayent auparavant conſulté le vol & le chant des oiſeaux, ou bien obſervé

la rencontre des bêtes qui traverſent les chemins. Si elles en tirent un augure favorable, le galant peut tout eſpérer, au lieu que ſi elles n'en conçoivent qu'un malheureux préſage, il n'a qu'à chercher fortune ailleurs.

Quelques-unes de ces Indiennes portent plus loin la ſuperſtition, & ſe mêlent de magie pour réuſſir dans leurs entrepriſes. Je me ſouviens qu'une de celles-ci voulant inſpirer de l'amour à un jeune Indien dont elle ſavoit que le cœur étoit engagé ailleurs, fit un filtre amoureux qui rendit l'Indien infidèle.

Que dites-vous, Père Cyrille, interrompis-je en riant? Vous parlez en voyageur, vous contez des fables. On

ne diſpute point des faits, me dit-il, & ce que je vous raconte en eſt un dont j'ai moi-même été témoin. Je vous dirai de plus que le filtre étoit compoſé de poudre de Colybrie. La Colybrie, ajouta-t-il, eſt un oiſeau d'un plumage brillant & de la groſſeur à peu-près d'un étourneau. On la met ſécher au ſoleil, puis on la pulveriſe, & cette poudre funeſte mêlée dans du vin ou dans quelqu'autre liqueur, porte le poiſon de l'amour dans le cœur qu'on veut enflammer ſuivant l'intention de la perſonne qui fait le charme. N'ajoutez pas foi ſi vous voulez à ce que je vous dis, mais il eſt conſtant que pluſieurs Indiens m'ont aſſuré avoir vû employer ce filtre avec ſuccès. L'Indienne

dienne même qui s'en eſt ſervie ſi efficacement me l'a avoué.

Le Moine avoit beau me paroître perſuadé de ce qu'il diſoit, il avoit beau proteſter que rien n'étoit plus véritable, je ne pouvois le croire; cependant on verra dans la ſuite, par une avanture qui m'arriva, que l'hiſtoire de l'amant Indien détaché de ſa maîtreſſe par un ſortilège, pouvoit fort bien n'être pas un conte.

Pour achever de vous peindre les Indiennes de Petapa, pourſuivit le Religieux, je dois vous dire qu'elles ne profeſſent qu'en apparence la Religion Catholique. Ce qui paſſe leur entendement, ne trouvent en elles que de l'incrédulité.

té. Je n'ai fait pour les convertir que des efforts inutiles, quoique pour en venir à bout j'aïe épuisé les expressions les plus énergiques du langage Proconchi. Ces esprits indociles & superstitieux adorent en secret des Idoles de bois ou de pierre. Ils conservent avec un soin religieux dans leurs maisons un Crapaud, ou quelqu'autre bête semblable, à la vie de laquelle ils croyent fermement que la leur est attachée.

Quand je dis qu'ils adorent sécretement leurs Idoles, c'est qu'ils n'oseroient leur rendre un culte public. Les Espagnols les en empêchent, & font un mauvais parti à leurs fausses Divinités, lorsqu'elles ont le malheur de tomber entre leurs mains.

mains. Mais c'eſt à quoi ces Idolâtres prennent bien garde. Ils cachent ordinairement leurs Idoles dans quelque caverne dont ils bouchent l'entrée, & dans laquelle ils s'aſſemblent la nuit comme dans un Pagode pour les adorer. Si malheureuſement pour eux leur Curé eſt averti de ces aſſemblées nocturnes, c'eſt à lui à y mettre ordre; ce qu'il peut faire en demandant main-forte aux Alcades & aux Régidors, qui, pour faire les Catholiques zélés, ne manquent pas de lui donner des ſoldats Eſpagnols pour l'eſcorter, & pour aller briſer les Idoles. Mais ces ſortes d'expéditions ne ſont pas ſans péril pour un Curé, qui par-là s'expoſe à gagner une couronne de Martyr, en ſe

faiſant mettre en pièces par les Indiens.

Une fin ſi glorieuſe n'eſt pas du goût de tous les Curéz. Le Père Etienne avoit toujours pris ſoin de l'éviter. Il s'étoit contenté de prêchier la parole de Dieu à ſes paroiſſiens, ſans aller abattre leurs Idoles ; & j'aurois, je crois, fort bien fait de ſuivre ſon exemple, au lieu de céder à la tentation qu'il me prit un jour de mériter une place dans le Martyrologe. Ayant appris qu'au pié d'une montagne, entre Mixco & Petapa il y avoit un antre qui receloit un Idole, & dans lequel il ſe tenoit ſouvent des aſſemblées furtives ; j'en donnai avis aux Alcades, en m'offrant bravement à détruire l'Idole. Ces Officiers

ciers louérent mon zèle & mon courage, & me fournirent une eſcorte de vingt Eſpagnols bien armés, à la tête deſquels je marchai fierément vers la caverne au milieu de la nuit.

Nous trouvames l'antre éclairé d'une prodigieuſe quantité de cierges, & nous vimes environ une cinquantaine d'Indiennes & d'Indiens dont quelques-uns encenſoient l'Idole, tandis que les autres danſoient en chantant ſes louanges. Cet Idole n'étoit rien autre choſe qu'un gros Dragon de bois peint, & élevé ſur un autel de pierre. Notre arrivée troubla la fête, & la vûe de mes ſoldats qui avoient tous l'épée à la main, épouvanta ſi fort les Idolâtres, que loin de ſe

mettre en devoir de défendre leur Divinité, ils ne ſongérent qu'à nous échapper.

J'ordonnai qu'on ne s'oppoſât point à leur fuite, & qu'on ne leur fît aucun mal. J'abandonnai enſuite le Dragon à mon eſcorte qui le briſa en mille pièces. Après quoi je retournai triomphant à Petapa, regardant ce bel exploit comme un ſervice très-important rendu à l'Egliſe.

CHA-

CHAPITRE VI.

Suite de cette glorieuſe expédition. Du danger où ſe trouva le Père Cyrille, & du ſage parti qu'il prit pour s'en tirer.

UNe ſi vigoureuſe exécution fit grand bruit dans le pays. Les Indiens véritablement convertis ne la déſaprouvèrent point; mais les autres, en beaucoup plus grand nombre, la conſidérant comme un ſacrilège qu'ils ne devoient pas laiſſer impuni, tinrent entre eux un grand conſeil, dans lequel il fut arrêté qu'une belle nuit ils m'aſſaſſineroient dans ma maiſon.

Toutes leurs meſures étoient déja priſes pour faire ce coup, & ma perte étoit infaillible, ſi le Ciel ne s'en fût mêlé. Mais les deſſeins qu'il avoit ſur moi intéreſſant ſa bonté à ne me point abandonner, il permit que la veille du jour de l'expédition projettée je reçuſſe un billet anonyme, par lequel on m'avertiſſoit du péril où j'étois, ſans m'en laiſſer ignorer la moindre circonſtance. Cet avis charitable me venoit d'une Indienne, à qui l'un des conjurez avoit révélé la conſpiration, & qui, quoiqu'Idolâtre, avoit préféré la vie d'un honnête-homme à la vengeance de ſon Idole.

Après avoir lû ce billet, qui me parut mériter mon attention, je fis mon paquet, compoſé

posé de tout mon argent, & sans dire à mes domestiques un seul mot qui pût leur faire soupçonner mon dessein, je montai sur ma mule, & pris le chemin de Guatimala, sans vouloir être accompagné que de mon Ange Gardien, qui, s'il me préserva de l'accident dont j'étois ménacé, ne me garantit pas de la peur. Je regardai mille fois derrière moi, pour voir si quelqu'un ne me poursuivoit point, & je fus enfin assez heureux pour arriver sain & sauf à notre Monastère.

Je contai à notre Prieur ma sainte prouesse, qu'il loua moins que ma fuite: Père Cyrille, me dit-il, pour vous consoler d'avoir manqué la coüronne, de Martyr que les Idolâtres vous destinoient, j'ai une agréa-

ble nouvelle à vous annoncer : Il faut à Mexique un Religieux de notre Ordre qui ait le talent de la prédication. Les Jesuites & les Cordeliers l'emportent actuellement sur nous dans cette ville-là. Nous y avons besoin d'un grand Sujet pour les balancer, & nous avons jetté les yeux sur vous. Notre Provincial, sur le rapport que je lui ai fait des applaudissemens que vos Sermons ont reçûs à Guatimala, veut vous envoyer à Mexique. J'étois sur le point de vous écrire par son ordre, & de vous rappeller de Petapa. Vous ne pouviez venir ici plus à propos.

Cette nouvelle me fit d'autant plus de plaisir que je souhaittois de voir Mexique ; & le Père Cyrille ne se sentoit pas peu flatté

flatté du choix qu'on faiſoit de lui pour aller dans cette belle ville diſputer l'honneur de la Chaire à des rivaux ſi redoutables. Je me préparai donc à obéïr au Père Provincial, qui, dans un entretien que nous eumes enſemble avant mon départ, m'exhorta particuliérement à travailler pour ſoutenir par mes Sermons la bonne renommée que les Prédicateurs de notre Ordre ont toujours eu dans les Indes. Enſuite Sa Révérence m'aſſura que mes travaux ſeroient un jour bien récompenſés; & joignant à cette aſſurance une lettre qu'elle écrivoit en ma faveur au Père Prieur de notre Convent de Mexique, elle me donna ſa bénédiction, avec laquelle je pris le chemin de

cette

cette grande ville. J'avois pour guide un Indien qui connoiſſoit parfaitement la route, & qui eut l'adreſſe de me faire éviter la rencontre des Négres Simarons qui habitent les montagnes, & détrouſſent les voyageurs. Sans lui ces honnêtes gens ſe ſeroient peut-être emparés de mes dîmes, & de la montre du Seigneur Don François de Caſtro; auſſi je le payai fort graſſement.

Etant arrivé à Mexique, j'allai ſaluer le Prieur, qui ſe nomme le Père Athanaſe, & je lui remis la dépêche du Provincial. Avant qu'il la décachetât, il la baiſa très-reſpectueuſement. Il la lut tout bas avec attention, & je remarquai qu'en la liſant, il paroiſſoit ſurpris & ſatisfait: Père Cyrille, me

me dit-il, après avoir achevé de la lire, quand cette lettre ne ſeroit pas du Révérend Père Provincial, elle contient un ſi bel éloge de votre mérite, que je ne pourrois me diſpenſer de vous recevoir comme un homme envoyé du Ciel pour conſerver la gloire de notre Ordre. Nous ne pouvons aſſez nous réjouïr de votre arrivée: car, enfin, pourſuivit-il, les Jeſuites ont pris à Mexique le haut du pavé: c'eſt un fait conſtant; mais j'eſpere qu'ils nous le céderont bientôt. Si l'on en croit cette lettre, vous allez leur ôter le prix de la prédication.

Je fis à ce compliment une réponſe auſſi modeſte qu'il étoit flatteur; & après un aſſez long entretien, dans lequel le Prieur

me

me marqua une vive impatience de m'entendre prêcher, je me disposai à le contenter. Je montai en chaire au bout de huit jours, & dès mon prémier Sermon je fis du bruit dans la ville. Que vous dirai-je? Ce bruit augmente de jour en jour, en dépit des jaloux, & je suis devenu le Prédicateur à la mode.

CHAPITRE VII.

Ce que firent ces deux amis après s'être réciproquement conté leurs avantures.

LOrsque le Père Cyrille eut achevé la relation de son voyage, je lui témoignai la joie que

que j'avois, après une longue abſence, de le revoir ſi honoré & ſi eſtimé dans la capitale du Mexique. Je le félicitai ſur l'heureux ſuccès de ſes Sermons, ſans lui dire ce que j'en penſois, ou plutôt en lui diſant ce que je n'en penſois pas; car je le louai, juſqu'à l'appeller l'Orateur de Ciceron; ce que quelque lecteur pourra me reprocher: Monſieur le Bachelier, me dira-t-il, on ne doit flatter perſonne, & ſur-tout ſes amis. D'accord, mais je répondrai à cela qu'il ne faut pas être ſincère à contre-tems, & qu'il vaut mieux applaudir aux louanges que reçoit notre ami, que de lui dire brutalement qu'il ne les mérite point. D'ailleurs, le Père Cyrille avoit pris ſon pli, & ma franchiſe n'au-

n'auroit pas été moins inutile qu'indiſcrette, ſi j'euſſe voulu me mêler de lui donner des avis.

Quand je lui eus fait compliment ſur la réputation qu'il avoit d'être un grand Prédicateur, je lui demandai s'il étoit content des manières de ſon Prieur à ſon égard : eſt-il bien ſenſible, lui dis-je, au bonheur qu'il a de vous poſſéder ? Comment en uſe-t-il avec vous ? Le mieux du monde, répondit le Biſcayen. J'ai tout lieu de me louer du Père Athanaſe. Il m'honore de ſa confiance. Il me conſulte, & me fait entrer dans mille petits détails qui prouvent qu'il a de l'amitié pour moi. Je dirai plus : il ne fait aucune partie que je n'en ſois. Régale-t-il des ſéculiers

culiers dans ſon appartement, il m'appelle pour l'aider à faire les honneurs de ſa table par ma converſation, qui, ſans vanité, n'eſt pas des plus péſantes; va-t-il en viſite chez des Religieuſes, je ſuis ſon compagnon. En un mot je partage tous ſes plaiſirs.

A ce que je vois, lui répliquai-je, ce Père Athanaſe eſt apparemment un virtuoſe? Sans doute, répartit Carambola. Pour vous en faire le portrait, je vous dirai prémièrement qu'il n'a pas encore quarante-deux ans accomplis. Pour ſa perſonne, c'eſt un de ces grands Moines, qu'on ne ſauroit voir paſſer dans la rue ſans admirer leur bonne mine. Les Dames de Mexique ſont ravies quand il va chez elles.

Outre

Outre qu'il a l'eſprit des plus amuſans, on peut dire que c'eſt un Religieux qui chante bien, & qui ſait la muſique à fond. Il a de plus le talent de la poëſie; ce qui ne doit pas être compté pour rien. Il faut, pourſuivit-il, que je vous faſſe connoître Sa Révérence. Vous me ferez plaiſir, lui dis-je; un pareil Religieux me paroît une très-bonne connoiſſance: hé bien, reprit-il, je vais vous la donner tout-à-l'heure. En même tems, il me prit par la main, & me conduiſit à l'appartement du Père Athanaſe. En y allant, je diſois en moi-même: voyons ſi le Prieur des Jacobins de Mexique eſt auſſi-bien dans ſes meubles que le Gardien des Cordeliers de Xalapa. J'au-

rois

rois tort d'en douter ; Saint Dominique eſt plus riche que Saint François.

En effet, le Père Athanaſe avoit huit à neuf pièces de plein pié, toutes ornées de tableaux, & magnifiquement meublées. Les plus beaux ouvrages de plumes de Mechoacan, y brilloient de toutes parts. On y voyoit des tables couvertes de tapis de ſoye, & des buffets garnis de vaſes de la plus belle porcelaine de la Chine & du Japon. Enfin, mes yeux furent éblouïs de la beauté des choſes qui les frappèrent, & qui certainement auroient fait honneur au Palais d'un Cardinal. Nous trouvames le Prieur qui s'amuſoit à chanter en pinçant les cordes d'un luth : mon Révérend Père, lui dit mon Con-

Conducteur, votre Révérence veut bien que je lui préſente un de mes meilleurs amis, le Seigneur Don Cherubin de la Ronda, l'illuſtre Gouverneur du jeune Don Alexis de Gelves, fils du Viceroi. Le Père Athanaſe, par rapport à mon ami Carambola, me fit toutes les politeſſes imaginables. Il me régala même d'une collation, pendant laquelle il ne parla que de muſique & de concerts.

Ce moine me fit connoître par-là où le bât le bleſſoit. J'applaudis à ce qu'il dit, & le prenant par ſon foible: mon Révérend Père, lui dis-je, mon ami m'a vanté votre voix dans des termes qui m'ont inſpiré une violente envie de vous entendre chanter; j'ai de la peine

peine à croire qu'il ne m'ait pas un peu ſurfait. Vous en allez juger par vous même, répondit modeſtement le Prieur. Vous avez raiſon de vous défier du Père Cyrille : outre qu'il a beaucoup d'amitié pour moi, il n'eſt pas fort ſenſible à l'harmonie. A ces mots il ſe leva pour aller prendre ſon luth, & ſans façon ſe mit a jouer de cet inſtrument, en chantant une chanſon, dont-il avoit lui-même, nous dit-il, compoſé l'air & les paroles. Un amant dans cette chanſon ſe plaignoit d'une Dame cruelle, & tâchoit de l'attendrir par des paroles touchantes. Il falloit voir comme le Moine entroit dans la paſſion, & filoit des ſons tendres en roulant les yeux en amant qui ſuccombe à ſa langueur ; ce

qui faiſoit avec ſon froc un contraſte fort réjouïſſant.

Seigneur Don Cherubin, me dit le Père Cyrille, après que le Prieur eut chanté, vous voyez les innocentes récréations de Sa Revérence. Que vous ſemble de ſa voix? Ne la trouvez-vous pas bien moëleuſe, & ne ſeroit-ce pas un meurtre qu'elle ne fût point exercée? Je me gardai bien de lui répondre que la voix d'un Prêtre & d'un Religieux devoit être conſacrée aux louanges du Seigneur; car les perſonnes qui prêchent aux autres n'aiment pas qu'on leur faſſe des ſermons. Au contraire, j'approuvai fort les amuſemens du Père Prieur. Je lui fis même répéter ſa chanſon, en lui diſant que j'étois charmé de ſa voix, de ſa muſique

ſique & de ſa poëſie. Je ne laiſſai pas néanmoins de dire en particulier au Père Cyrille ma penſée ſur cela; il prit le parti de ſon Prieur, & pour faire en même tems l'apologie des Moines Amériquains en deux mots, il me dit: ſi les Religieux de ce pays-ci n'ont pas des viſages qui prêchent la mortification, que cela ne vous prévienne point contre eux: pour n'avoir pas l'air hypocrite, ils n'en ſont pas moins vertueux.

Après avoir paſſé le reſte de la journée avec ces deux Moines, je les quittai en leur promettant de les revenir voir quelquefois, & en les priant de m'honorer de leurs viſites, quand leurs affaires les appelleroient à Mexique.

CHAPITRE VIII.

Don Cherubin va voir les Pénitens du déſert, & reconnoît parmi eux Don Gabriel de Monchique, le raviſſeur de Dona Paula. De la converſation qu'eurent enſemble ces deux Cavaliers ennemis, & comment ils ſe ſéparérent.

UN ſoir me trouvant dans une compagnie où l'on s'entretenoit de la beauté des environs de Mexique, j'entendis dire, & chacun en convenoit, que le lieu le plus agréable de tous, étoit celui qu'on appelle la Solitude ou le Déſert.

Com-

Comme je n'y avois point encore été, quoique j'en euſſe ſouvent entendu vanter les agrémens, je réſolus d'y aller dès le lendemain avec Toſton, qui n'étoit pas moins curieux que moi de voir cet endroit. Nous en primes le chemin, tous deux montés ſur des chevaux des écuries du Viceroi. Nous eumes fait en peu de tems les trois lieues qu'il y a de la ville à ce ſéjour ſolitaire, qui mérite bien une deſcription. C'eſt une montagne environnée de rochers, & ſur laquelle il y a un Convent que les Pères Carmes déchauſſés ont fait bâtir pour s'y retirer comme dans un hermitage.

On voit au bas & tout autour de cette montagne pluſieurs

Chapelles, qui toutes ont des jardins remplis de fleurs & de fruits. Il ſort même des rochers, en plus d'un endroit, des fontaines qui rendent avec l'ombrage des palmiers, cette ſolitude toute charmante. Le dedans de ces Chapelles eſt orné de peintures à freſque, qui repréſentent les différentes ſortes de tourmens que les Martyrs ont ſoufferts; & comme ſi ce n'étoit pas aſſez d'expoſer à la vûe du monde des diſciplines, des haires & d'autres inſtrumens de mortification, pour marquer la vie auſtère & pénitente qu'on mene en ce déſert, on voit encore dans chaque Chapelle une eſpèce d'Hermite qui ſe déchire la peau à coups de verges de fer; ce qui attire là le peuple

Mexi-

Mexiquain, à qui les ſpectacles d'horreur ſont autant de plaiſir qu'aux Anglois.

Ces Flagellans paſſent pour des Saints. Je les conſiderois avec admiration. Ayant obſervé que quelques-uns des ſpectateurs leur donnoient de l'argent pour avoir part à leurs prières, je voulus les imiter ; & dans cette intention, je m'approchai d'une Chapelle pour préſenter une piſtole au ſaint perſonnage qui s'y fouëttoit d'une étrange façon : mais imaginez-vous quel fut mon étonnement de reconnoître dans ce miſérable Hermite tout défiguré qu'il étoit, Don Gabriel de Monchique, le raviſſeur de Dona Paula. Je doutai d'abord du rapport de mes yeux, & je dis à Toſton : regarde avec

attention ce pénitent. Ne démêles-tu pas en lui les traits du perfide Don Gabriel ? eſt-ce une illuſion ? Non, Monſieur, me répondit-il, vous ne vous trompez pas; c'eſt votre ennemi lui-même; je ne puis le méconnoître, quoiqu'il ſoit couvert de ſang & preſque méconnoiſſable.

Tandis que je parcourois des yeux ce malheureux, dont la vûe, en réveillant mon reſſentiment, ſembloit me défendre de le ſatisfaire, il me remit de ſon côté Dès qu'il m'eut reconnu, il jetta par terre la diſcipline dont ſa main cruelle étoit armée contre lui. Il s'avança vers moi, & me tendant ſon eſtomac tout enſanglanté: Don Cherubin, me dit-il, frappe, venge l'outrage que je t'ai

fait;

fait; bien loin de vouloir me dérober à tes coups, j'en implore la faveur; en me perçant le ſein, tu me délivreras des remords qui me déchirent ſans relâche, ou plûtôt des furies qui me ſuivent ſans ceſſe depuis deux ans. Eh! qu'as tu fait de mon épouſe, interrompis-je avec précipitation? qu'eſt-elle devenue? parles, ſcélerat, inſtruis-moi de ſon ſort. Dona Paula n'eſt plus, répondit-il; un mois après ſon enlèvement, la mort me l'a ravie. A peine ais-je joüi de mon crime, que le Ciel m'en a puni. Si tu veux en ſavoir davantage, ajoûta-t-il, entre dans ma Chapelle; je t'informerai de tout ce que tu ſouhaites d'apprendre; auſſi-bien dois-je te faire ce récit pour juſtifier Dona Paula qui

n'eſt point coupable. En achevant ces paroles, il nous attira dans un coin de la Chapelle, Toſton & moi; & là, il nous tint le diſcours ſuivant:

Ecoutes-moi, Don Cherubin, je vais te faire un récit fidèle de la ſéduction & du raviſſement de ton épouſe. Quand j'eus formé le deſſein de lui plaire, je gagnai par des préſens la vieille Antonia ſa ſuivante, qui m'apprit que Dona Paula t'aimoit trop pour être capable de te devenir infidèle. Là-deſſus, au lieu de renoncer à mon fol amour, ainſi que je l'aurois dû faire, je m'y abandonnai de telle ſorte, que je n'héſitai point à me ſervir d'un filtre amoureux qui me fut enſeigné par un vieil Apotiquaire d'Alcaraz, & qui étoit, à ce qu'il

qu'il me dit, compoſé de la poudre d'un certain oiſeau, dont l'eſpèce ſe trouve dans quelques endroits de l'Amérique. Comme je ne donnois pas dans de pareils ſecrets, que je traitois de chimères, je doutois fort que celui là réuſſit; & toutefois Antonia n'eut pas plûtôt fait prendre de cette poudre à ſa maîtreſſe dans une taſſe de chocolat, que le charme opéra.

Dès que j'en fus averti, je pris ſi bien mon tems & mes meſures, qu'à l'entrée d'une nuit des plus obſcures, je m'éloignai d'Alcaraz avec Dona Paula & ſa Suivante, ſans que perſonne nous apperçût. Nous gagnames avant le jour le village de Villa-verde, qui n'en eſt éloigné que de deux lieues.

Nous nous tinmes cachés dans le château d'un Gentilhomme avec lequel j'avois lié amitié, qui étoit parent de Don Ambroiſe de Lorca, & par conſéquent ennemi de Don Manuel & le tien. Ce Gentilhomme ſe fit un plaiſir de nous prêter un aſile, & de favoriſer une action qui vous deshonoroit tous deux. Nous demeurames près de quinze jours dans notre retraite ſans appréhender vos perquiſitions, parce que nous étions chez un Cavalier qui n'avoit que des Domeſtiques diſcrets & fidèles. Après cela, nous étant remis en chemin la nuit pour nous approcher de la côte de Carthagéne, nous nous rendimes à un petit Port, où nous attendoit une barque pour nous conduire à

Yvica. Là, nous nous embarquames ſur un bâtiment que j'avois fait fretter pour Genes ma patrie, où je me propoſois d'aller cacher ma proïe : mais le Ciel las des deſordres de ma vie, ne voulut pas me le permettre : la Dame tomba malade, & périt dans le trajet, quoi qu'on pût faire pour la ſauver.

Ce funeſte événement, continua Monchique, me fit rentrer en moi même. Je me reprochai mon crime dont je vis alors toute l'énormité, & je pris la réſolution de l'expier, s'il étoit poſſible, en dévouant le reſte de mes jours à la plus rude pénitence. Etant arrivé à Genes dans ce deſſein, je vendis tous mes biens. Et voici l'emploi que je fis de l'argent

qui m'en revint : J'en donnai une partie à la vieille Antonia pour aller pleurer dans une maiſon de Filles pénitentes la part qu'elle avoit eue à l'enlèvement de ſa Maîtreſſe. Je payai & renvoyai mes Domeſtiques, & après avoir diſtribué aux Pauvres le reſte de mes biens, je ſortis de Genes ſous un d'habit Hermite, réſolu de m'arréter au prémier bois ou dans quelqu'autre endroit qui me paroîtroit propre à ſervir de demeure à un Anachorette: ce que je trouvai bien-tôt.

Mais, Don Cherubin, pourſuivit-il, je ne croi pas qu'il ſoit néceſſaire que je t'en diſe davantage, ni que je te raconte de quelle façon je ſuis venu d'Italie à Mexique; cela ne te regarde point. Il ſuffit de t'avoir

voir appris les faits qui t'intéreſſent; & je t'en ai, ce me ſemble, aſſez dit pour t'exciter à la vengeance. Plonges donc, ajoûtat-il, en me préſentant encore ſa poitrine, plonges ton épée dans le cœur d'un miſérable qui doit paroître un monſtre à tes yeux. Non, non, lui répondis je, quelqu'offenſe que tu m'aies faite, je ne puis me réſoudre à me venger par un aſſaſſinat. J'aime mieux te laiſſer dans ce déſert mériter par une longue & rigoureuſe pénitence : que le Ciel ait pitié de toi.

Après avoir prononcé ces paroles, je ſortis de la Chapelle, & repris le chemin de Mexique, en faiſant diverſes réflexions ſur cette avanture. J'en faiſois de triſtes, quand je me re

repréſentois que Dona Paula ne s'étant écartée de ſon devoir que par un ſortilège, étoit excuſable; & il s'élevoit dans mon ame une joie ſecrette, lorſque je penſois que ſa mort me mettoit en état d'aſpirer à la poſſeſſion de Dona Blanca. Pour Toſton, qui ne trouvoit dans cet événement que de quoi ſe réjouïr, il n'avoit que des idées riantes. Si-tôt qu'il voyoit que je m'attendriſſois ſur le ſort de Dona Paula, il me parloit de la fille de Salzedo, ſi bien que toutes réflexions faites, la joie l'emporta ſur la douleur.

Fin du cinquième Livre.

LE

LE BACHELIER DE SALAMANQUE.

LIVRE SIXIE'ME.

CHAPITRE I.

Don Cherubin à ſon retour du déſert va rendre compte de ſon voyage à Don Juan de Salzedo. De la joie qu'eut ce Sécrétaire de le voir en état d'être ſon gendre. Du nouvel emploi qu'il lui fit obtenir, & du bon avis qu'il lui donna.

J'ALLAI avec empreſſement trouver Salzedo pour l'informer

mer de la rencontre imprévûe que j'avois faite. Je l'abordai avec une agitation qui lui apprit d'avance que j'avois quelque nouvelle intéreſſante à lui annoncer. Qu'avez-vous, Don Cherubin, me dit-il, pour être ſi émû? vous ſeroit-il arrivé quelque choſe d'extraordinaire? Oui, Seigneur, lui répondis-je; & vous ne vous attendez pas au récit étonnant que j'ai à vous faire. En même tems je lui détaillai ce qui venoit de ſe paſſer au déſert, entre Monchique & moi.

Don Juan m'écouta ſans m'interrompre; après quoi m'embraſſant avec tranſport: Que cette nouvelle m'eſt agréable, s'écria-t-il! l'obſtacle qui s'oppoſoit au repos de ma vie eſt donc levé! Rien ne peut

plus

plus nous empêcher de joindre les liens du ſang à ceux de l'amitié. Je ſuis au comble de mes vœux! En vous parlant de cette ſorte, pourſuivit-il, je ſuppoſe que pour ma fille *tuum ſemper ſauciat pectus amor.* Car ſi depuis que vous ne la voyez plus, votre cœur s'étoit engagé ailleurs, il ſeroit bien triſte pour elle d'avoir un mari qui ne l'aimât point.

Je proteſtai à Salzedo que je n'avois point changé de ſentiment; & là-deſſus il me promit de nouveau la main de Dona Blanca. Je fis, comme vous pouvez penſer, les remercimens que je devois à un homme, qui pouvant marier ſa fille à quelque Seigneur de la Cour, ou bien à quelque Contador Mayor, ne dédaignoit

pas

pas mon alliance, ou plûtôt qui la déſiroit avec autant d'ardeur que ſi elle eût été très-avantageuſe pour lui.

Je lui témoignai ma reconnoiſſance dans des termes qui lui firent connoître que j'étois encore plus touché de l'affection qu'il me marquoit, que de la dot de Blanche, quelque conſidérable qu'elle pût être. Je uis perſuadé, me dit-il, de la ſincérité de vos ſentimens; & ſi je ne conſultois que mes deſirs, vous ſeriez avant huit jours l'époux de ma fille; mais une raiſon que je vais vous dire m'oblige à differer ce mariage de quelques mois.. Don Alexis prendra bien-tôt la robe virile, je veux dire qu'il n'aura plus de Gouverneur. J'attends ce tems-là pour vous procurer un

poſte

poſte plus important que le vôtre, & permettez-moi de vous le dire, plus digne d'un Cavalier qui doit être mon gendre.

En attendant, ajoûta-t-il, je vous permets de revoir ma fille comme auparavant, & d'avoir avec elle des entretiens convenables à deux perſonnes qui ſont à la veille de ſe lier l'une à l'autre par des nœuds éternels. Je ne négligeai point cette permiſſion. Je revis Blanche, qui me recevant en amant qui avoit l'aveu de ſon père, prit un peu d'amour pour moi en m'en inſpirant beaucoup pour elle.

J'étois en peine de ſavoir quelle nouvelle place mon beau-père futur deſiroit que j'euſſe pour mériter l'honneur qu'il

qu'il me vouloit faire, lorſqu'il entra dans ma chambre un matin, en me diſant d'un air gai: Mon fils, (car il ne m'appelloit plus autrement) *albo dies notanda lapillo*, vous n'êtes plus Gouverneur de Don Alexis. Ce jeune Seigneur eſt à préſent maître de ſes actions, & vous mon collègue. Le Viceroi pour récompenſer les ſoins que vous avez pris de l'éducation de ſon fils, conſent que je vous aſſocie à mon travail, & que vous partagiez avec moi le titre de prémier Sécrétaire de la Vice-royauté. C'eſt une grace que je lui ai demandée, & que je viens d'obtenir. Ne me dites point que vous ſentant incapable de vous bien acquitter de mon emploi, vous avez de la répugnance

nance à vous en mêler. Que mes fonctions ne vous épouvantent pas. Ce n'eſt point la magie noire. Il ne faut pour remplir ma place, que de l'ordre & du bon ſens. Soyez ſur cela ſans inquiétude. Je vous aurai bien-tôt mis au fait des affaires les plus difficiles.

Sur cette aſſurance, je perdis tout à coup l'averſion que j'avois eûe juſqu'alors pour les Bureaux; & je répondis à Salzedo, que veritablement mon incapacité me faiſoit peur; mais, puiſqu'il n'en étoit point effrayé, que je ferois ce qu'il voudroit, comptant bien qu'il m'aideroit de ſes conſeils, ou pour parler plus juſte, qu'il me meneroit par la lizière. Sitôt qu'il me vit déterminé à faire ce qu'il deſiroit, il me conduiſit au Viceroi, auquel il me pré-

préſenta comme ſon collégue & ſon gendre. Son Excellence approuva le deſſein qu'il avoit de m'aſſocier à ſon miniſtère, & de me faire épouſer Blanche, ne croyant pas, lui dit obligeamment ce Seigneur, qu'il pût trouver un ſujet plus propre que moi à devenir ſon gendre & ſon ſubſtitut. Après un diſcours ſi flatteur, le Comte me dit qu'il m'exhortoit à prendre mon beau-père pour modèle ; ce qu'il auroit fort bien pû ſe diſpenſer de me recommander, puiſqu'il ſavoit que je connoiſſois tout le mérite de Salzedo.

Auſſi dis je à ce Sécrétaire quand nous eûmes quitté le Viceroi : Monſeigneur n'avoit pas beſoin de me conſeiller de ſuivre vos traces. Eh ! quel autre

autre que vous pourrois-je me proposer d'imiter? quel guide peut mieux que vous me conduire dans la carrière que vous m'ouvrez, & dans la quelle je n'entre qu'en tremblant? Hélas! je crains d'avoir l'esprit trop borné pour être capable de remplir votre attente. Je vous le répéte encore, me répartit Don Juan, ce métier est plus facile que vous ne pensez. J'ai seulement un avis de la dernière conséquence à vous donner. Soyez accessible, honnête, & recevez bien tout le monde. Un air grave, à la vérité, sied bien à un Chef de Bureau; mais il ne doit rien avoir d'orgueilleux. La gravité & la sotte fierté, dit un Auteur Castillan, sont deux sœurs qui se ressemblent beaucoup, & qu'on

peut pourtant diſtinguer; l'une répond aux politeſſes qu'on lui fait; & l'autre en devient plus inſolente.

CHAPITRE II.

D. Cherubin partage les fonctions de Salzedo & s'en acquitte parfaitement bien. Il épouſe D. Blanca. Hiſtoire de trois frères Indiens.

AUſſi-tôt que je fus déclaré collégue de Don Juan de Salzedo, tous les Commis des Bureaux de la Viceroyauté vinrent avec empreſſement me ſaluer comme leur ſupérieur, & je reçus bien des viſites, la plûpart des Gentils-hommes & des

des principaux Bourgeois de Mexique m'étant venu voir, pour faire connoiſſance avec un homme qu'ils ſavoient être le meilleur ami de Salzedo & ſon gendre déſigné.

Dans les commencemens, je n'allois que pas a pas, & ne faiſois rien que je n'euſſe auparavant conſulté mon oracle, c'eſt-à-dire, mon ancien, qui prenant à m'inſtruire un plaiſir qui me raviſſoit, me donnoit de jour en jour plus de goût pour les affaires. Je m'y appliquai avec tant d'ardeur, que je n'eus pas long-tems beſoin d'un guide. Après trois mois d'exercice, on eût dit que je n'avois toute ma vie fait autre choſe que ce métier là. Il eſt vrai que je mettois toute mon attention à copier mon modèle; & j'y

réuſſis ſi bien, qu'on me ſurnomma par excellence dans la ville le ſinge de Salzedo. Je ne ſai même ſi je ne ſurpaſſai pas mon original dans l'art de recevoir poliment les perſonnes qui avoient recours à notre miniſtère. Il eſt conſtant du moins que D. Juan n'eut rien à me reprocher ſur cet article. Au contraire, il me dit un jour, m'ayant vû faire des politeſſes à un ſimple Bourgeois, fort bien, mon fils, fort bien: voilà l'accueil qu'il faut faire à tous les Citoyens qui s'adreſſent à nous. Soit qu'on leur accorde ou qu'on leur refuſe ce qu'ils demandent, nous devons toujours les renvoyer ſatisfaits de nos manières.

Je n'avois donc pas le défaut qu'ont aſſez ſouvent les prémiers

miers Sécrétaires, & quelquefois même les derniers Commis; je ne faiſois pas le petit Miniſtre. Je dirai plus, je joignois à mon air doux & civil un cœur obligeant. Je rendois tous les ſervices que je pouvois, & principalement aux perſonnes malheureuſes qui venoient implorer mon appui. Par-là, j'acquis la reputation d'honnête homme, & gagnai l'eſtime & l'amitié de toute la ville.

Mon collégue s'applaudiſſoit de ſon ouvrage. Il étoit ravi de me voir ſi bien juſtifier ſon choix; & le tems auquel il ſe propoſoit de me donner ſa fille, étant venu, il me la fit épouſer ſolemnellement dans l'Egliſe Cathédrale de Mexique, en préſence du Comte

& de la Comteſſe de Gelves, & de tous les Officiers de la Chancellerie. Les principaux Gentils-hommes de la ville aſſiſtèrent auſſi à cette cérémonie. Entre autres Don André d'Alvarade mon ami, & Don Joſeph de Sandoval, tous deux deſcendus en ligne directe de ces braves Capitaines de Cortez, qui ont rendu leurs noms ſi célèbres. On y vit pareillement Don Chriſtoval, petit fils de ce fameux Garcias Holquin, qui ſe ſaiſit du canot & de la perſonne du Roi Guahutimoc ſucceſſeur de Montézume. En un mot, les cavaliers les plus diſtingués s'y trouvèrent avec leurs épouſes; ce qui forma une brillante aſſemblée. Blanche & moi, après avoir reçu la bénédiction nuptiale de la

main

main de l'Archevêque, nous retournames au Palais où nos nôces furent célébrées avec éclat pendant trois jours; festins, bals, concerts & comédies, tout fut mis en œuvre pour les rendre magnifiques.

Quand les réjouïssances furent finies, je m'attachai aux affaires encore plus qu'auparavant; & bientôt Monseigneur devint si content de moi, qu'il ne mit presque plus de différence entre le beau-père & le gendre. Il nous consultoit tous deux sur les ordres importans qu'il recevoit de la Cour, & quelquefois il arrivoit que mon opinion prévaloit sur celle de D. Juan, qui loin de s'en montrer jaloux en paroissoit charmé.

Le Comte faisoit grand cas

de nos avis, mais il ne les ſuivoit pas toujours; & quand il s'étoit mis une choſe en tête, nous ne pouvions ni l'un ni l'autre le détourner de ſon deſſein. Il faut que je rapporte un trait de ſon opiniâtreté par lequel on pourra connoître quel homme c'étoit que ce Seigneur. Il apprit un jour que dans la Province de Mechoacan il y avoit trois frères Gentils-hommes Indiens, qui demeuroient ſur le bord d'une rivière dans laquelle il ſe trouvoit de l'or en quelques endroits qu'ils n'ignoroient pas, puiſqu'on ſavoit qu'ils avoient traſiqué de la poudre d'or avec un Marchand de Séville. Le Comte de Gelves prompt à ſaiſir les occaſions d'augmenter ſes richeſſes, envoya dans le pays

pays de Mechoacan des Soldats Eſpagnols, avec ordre d'enlever ces trois frères, & de les amener à Mexique; ce qui fut exécuté avec autant d'exactitude que de diligence. On mit les Indiens dans la priſon du Palais Le Viceroi les interrogea lui-même. Ils niérent qu'ils euſſent aucune connoiſſance des endroits de la riviére où l'on prétendoit qu'il y eût de l'or. Pour les engager à les découvrir, on employa d'abord la douceur & de belles promeſſes, enſuite les ménaces & même les tourmens. Tout cela fut inutile; on ne put leur arracher leur ſecret.

Si Son Excellence nous eût voulu croire Salzedo & moi, il en ſeroit demeuré là. Il auroit renvoyé ces malheureux dans

leur pays, & ſe ſeroit contenté de les avoir inhumainement traités. Tel fut notre avis, qui pourtant ne fut pas ſuivi, tout judicieux qu'il étoit. Le Viceroi ne pouvant perdre l'eſpérance de tirer de l'or de ces priſonniers, prit le parti d'écrire à la Cour pour informer le prémier Miniſtre de ce qui s'étoit paſſé, & lui demander ce qu'il devoit faire de ces trois Gentils-hommes Indiens. Le Duc d'Olivarès s'imaginant déja tenir vingt tonneaux de poudre d'or, fit promptement réponſe au Comte de Gelves, & lui ordonna de faire ſans façon trancher la tête aux trois frères, s'ils s'obſtinoient à garder le ſilence.

Quoique cet ordre parût cruel au Viceroi, il ne laiſſa pas

pas de ſe diſpoſer à faire cette ſanglante exécution, quelque choſe que nous puſſions, mon Collégue & moi, lui repréſenter pour l'empécher de ſe couvrir du ſang de trois hommes qui ne perſiſtoient à ſe taire, que parce qu'ils n'avoient peut-étre rien à dire. Il oppoſoit à nos diſcours deux raiſons auſquelles nous fumes obligés de nous rendre. Prémièrement, il connoiſſoit le caractère du Comte-Duc, Miniſtre altier, & qui vouloit qu'on lui obéït ſans remontrance; d'ailleurs, il le ménageoit pour ſe faire continuer dans ſon poſte quelques années au-delà du terme de ſa commiſſion, lequel étoit prêt d'expirer; car il y avoit déja quatre ans qu'il gouvernoit le Méxique, dont la Viceroyauté

ne dure que cinq ans, mais qui quelquefois eſt prolongée juſqu'à dix, par le moyen des préſens que le Viceroi fait en Eſpagne, tant au prémier Miniſtre, qu'aux Conſeillers du Conſeil des Indes.

Lorſque je vis les trois victimes infortunées de l'avarice du Comte-Duc & du Viceroi menacées d'une prochaine mort, j'en eus compaſſion : Monſeigneur, dis-je à Son Excellence, avant qu'on répande le ſang de ces Indiens, mettons l'adreſſe en uſage, puiſque la torture a été inutile. Je connois un Jacobin qui eſt fort éloquent, & qui parle parfaitement la langue Indienne. Je crois que s'il voyoit les Priſonniers, & qu'il eût avec eux pluſieurs entretiens, il viendroit

droit à bout de leur faire révéler ce qu'ils célent avec tant d'opiniâtreté. J'approuve votre idée, me répondit le Comte, & rien ne doit nous empêcher de la ſuivre. Allez tout à l'heure chercher ce Religieux, & me l'amenez; s'il peut réuſſir dans cette affaire, il n'a qu'à compter que je lui ferai avoir un Evêché. Je montai auſſi-tôt en caroſſe, & me rendis au Convent des Jacobins, en diſant en moi-même: vive Dieu! ſi mon ami Carambola pouvoit devenir Evêque, cela ſeroit fort plaiſant.

Qui vous amene ici, s'écria le Père Cyrille, dès qu'il me vit paroître? Y a-t-il quelque choſe pour votre ſervice? Il s'agit plûtôt du vôtre, lui ré-

pondis-je, puisqu'il eſt queſtion d'une mître qu'on veut vous mettre ſur la tête. J'eſpère que vous vous expliquerez, me dit-il, car je ne vous entends point. Je ne crois pas être du bois dont on fait les Evêques, quoiqu'on élève tous les jours à l'Epiſcopat des Sujets de notre Ordre. J'appris au Moine le motif de ma viſite, & à quelle condition l'on promettoit de le faire Prince de l'Egliſe. Oh, je ne tiens pas encore la mître, reprit-il en branlant la tête. Ce qu'on attend de moi n'eſt pas facile à faire. Vous vous mocquez, Seigneur Carnéadez, lui répliquai-je, en riant. Vous qui poſſédez l'heureux talent de perſuader : vous qui parlez ſi bien le langage Proconchi, vous craignez de

ne pouvoir engager les trois Priſonniers à répondre aux intentions de la Cour pour ſauver leurs vies. Oui, repartit le Père Cyrille, je crains de n'en pouvoir venir à bout. Vous ne connoiſſez pas les Indiens. Il y en a qui ſont ſi fermes dans les réſolutions qu'ils ont priſes, que les ſupplices les plus cruels ne ſauroient les épouvanter. Si ceux-ci ſont convenus entre eux de mourir plûtôt que de découvrir ce qu'ils veulent cacher, c'eſt en-vain qu'on ſe flatte de les y contraindre Je veux bien néanmoins, ajoûta-t-il, en faire l'épreuve pour contenter le Viceroi; mais je doute fort que Son Excellence ſoit fort ſatisfaite de l'événement.

Je menai au Palais le Jacobin,

bin, & le préſentai à Monſeigneur, qui lui dit: Père, vous ſavez de quoi il s'agit. Don Cherubin doit vous avoir mis au fait; & comme il m'a fort vanté votre éloquence, j'ai tout lieu de me flatter que vous engagerez les trois Indiens à rompre un ſilence qu'ils s'obſtinent à garder, & qui leur deviendra funeſte, s'ils ne ſe rendent à nos remontrances. Voyez-les, je vous prie, entretenez-les en leur propre Langue, & faites enſorte, s'il eſt poſſible, qu'ils obéïſſent aux ordres du Roi, en indiquant les endroits de la rivière dans leſquels il y a de l'or. Repréſentez-leur que ſans cette indication leur perte eſt certaine, au lieu que s'ils la font de bonne grace, je leur en tiendrai compte, & leur ferai

rai de grands avantages. Quant à vous, Père, ajoûta-t'il, ſoyez aſſuré que ſi vous réuſſiſſez, la Cour reconnoîtra ce ſervice: Monſeigneur, répondit le Père Cyrille, je ſuis diſpoſé à ſeconder votre zèle pour le ſervice du Roi, & je n'épargnerai rien pour ſatisfaire Votre Excellence; mais, je l'ai déja dit à Don Cherubin, je ne ſai ſi mes exhortations auront le ſuccès que vous vous en promettez.

En même tems notre Jacobin, pour montrer qu'il ne demandoit pas mieux que de contribuer à l'accompliſſement des déſirs du Comte, ou plûtôt que d'être Evêque, ſe fit conduire à la priſon où les trois Indiens étoient enfermés, & demeura quatre heures avec eux.

eux. Nous tirions, Monſeigneur & moi, un augure favorable d'une ſi longue viſite, & nous ne pouvions nous imaginer que les Indiens fuſſent aſſez inſenſé pour vouloir préférer la mort à la vie. Cependant nous nous trompions. L'Académicien de Petapa revint nous trouver d'un air mortifié : Ces malheureux, nous dit-il ne ſont pas capables d'entendre raiſon dans le déſeſpoir qui les poſſéde. Je les ai vainement exhortés à ſe conformer aux volontés de la Cour, mes diſcours n'ont fait qu'irriter leur fureur. Ils perſiſtent à ſoûtenir qu'ils ignorent s'il y a de l'or dans cette rivière où l'on prétend qu'il s'en trouve; & ils ajoutent à cela que quand ils le ſauroient,

ils ne l'avoueroient pas pour punir l'avidité de la Cour & du Viceroi : Hé bien, dit alors Son Excellence irritée de la fermeté des Priſonniers, ils périront puiſqu'ils veulent s'approprier des richeſſes qui appartiennent au Roi.

Ces paroles du Comte furent ſuivies d'un Arrêt de mort qu'il prononça contre eux, en conformité de l'ordre ſanguinaire de la Cour, & cela ſans oppoſition de la part des Juges de la Chancellerie. quoique ces Officiers ſoient en droit de s'oppoſer aux deſſeins injuſtes des Vicerois ; ce qu'il faut ſans doute attribuer à la crainte qu'ils avoient de déplaire au Miniſtre dont ils connoiſſoient l'eſprit vindicatif.

On dreſſa donc dans la place du

du Marché un échaffaut ſur lequel on fit prémièrement monter l'aîné des trois frères Indiens. Il étoit accompagné du Père Cyrille qui l'exhortoit en Proconchi à contenter le Vice-roi, tandis que de l'autre, l'Exécuteur tenoit à la main un large coutelas dont il affectoit de faire briller la lame aux yeux du malheureux qu'elle menaçoit; mais l'Indien regardant d'un œil intrépide l'appareil de ſon ſupplice, & plus fatigué qu'ébranlé de l'exhortation du Moine, ſe hâta de tendre la gorge au Bourreau, qui lui porta le coup mortel.

On fit auſſi-tôt venir le ſecond frère, à qui le Religieux voulut perſuader qu'il ne devoit pas ſuivre l'exemple de ſon aîné: diſcours inutile, lui dit

dit l'Indien, qui parloit un peu la Langue Eſpagnole : mon ami, pourſuivit-il, en s'adreſſant à l'Exécuteur, fais promptement ton devoir ; conſommes l'ouvrage injuſte & barbare de tes Supérieurs. A ces mots, il pencha la tête ſur le billot, & le Bourreau la lui trancha.

Il ne reſtoit plus à expédier que le cadet des trois frères. Celui-ci ne parut pas ſi-tôt ſur l'échaffaut, qu'on entendit un murmure parmi les aſſiſtans qui étoient en très-grand nombre, & ce murmure étoit un effet de la compaſſion générale que ſa vûe excitoit. Il eſt conſtant qu'on ne pouvoit le conſidérer ſans déplorer ſon malheur. C'étoit un garçon de vingt ans tout au plus, de bel-

le

le taille & de bonne mine. Les Dames, qui ſont naturellement pitoyables, plaignoient ſa jeuneſſe, & ſouhaitoient qu'il n'imitat point ſes frères. Tous les ſpectateurs faiſoient des vœux pour lui au ciel. Pour moi, j'eſpérois, & Monſeigneur ſe flattoit auſſi de cette eſpérance, que ce jeune Indien pâliroit en voyant le fer levé ſur ſa tête & les corps de ſes aînez étendus ſur l'échaffaut. Le P. Cyrille même, malgré la connoiſſance qu'il avoit de la fermeté des Indiens, ne déſeſpéroit pas d'arracher celui-ci au trépas; & pour cet effet redoublant ſes efforts, il épuiſa les diſcours les plus éloquens de ſon recueil Académique; mais il ne fut pas plus heureux dans cette entrepriſe qu'il l'avoit

voit été à Guatimala dans l'affaire de l'élection d'une Supérieure; car quand le jeune Indien apperçut par terre les têtes de ſes frères ſéparées de leurs troncs, il les ramaſſa toutes deux en fureur, & les baiſant l'une après l'autre avec tranſport: attendez, s'écria-t-il en ſa langue, attendez, mes chers frères, je vais vous ſuivre. La mort n'a pour moi que des charmes, puisqu'elle va me rejoindre à vous. Le Jacobin jugeant par ces paroles que ce furieux vouloit périr, ceſſa de l'exhorter à vivre, & l'abandonna au Bourreau qui lui abattit la tête.

La place du Marché retentit auſſi-tôt d'un cri d'horreur. Tout le peuple éclate en murmures confus. On plaint ces

trois

trois Indiens, & leurs Juges ſont accuſés d'injuſtice. Il eſt certain que cette avanture fit peu d'honneur au Comte de Gelves & au prémier Miniſtre; mais je croi que ces deux Seigneurs furent moins mortifiés d'avoir fait injuſtement mourir trois Gentils hommes, que d'avoir infructueuſement commis une ſi mauvaiſe action. Pour Don Juan de Salzedo & moi, nous en fumes véritablement affligés, auſſi-bien que le petit Père Cyrille qui s'en retourna triſtement à ſon Monaſtère, comme un homme qui perdoit un Evêché.

CHA-

CHAPITRE III.

Par quel hazard Toſton fit tout-à-coup fortune, & de la louable réſolution qu'il prit bientôt après.

LE lendemain de ce tragique événement, il en arriva un plus réjouïſſant au Palais. Blandine s'étant apperçûe que Don Alexis avoit abuſé de la foibleſſe qu'elle avoit eue pour lui, fit confidence à Toſton de l'état où elle ſe trouvoit, & ce domeſtique auſſi-tôt en avertit la Vicereine.

Cette Dame en parût auſſi étonnée que ſi elle n'eût pas dû prévoir cet accident: Ah, mon ami, lui dit-elle, que viens-tu

m'apprendre ! cette nouvelle me perce le cœur. Je n'aurois jamais crû Blandine capable de s'oublier juſques-là : Madame, lui répondit Toſton, vous ſavez qu'un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe. Quand la maîtreſſe eſt attendrie, & l'amant bien paſſionné, la raiſon & la vertu perdent aiſément ſur eux leur empire.

Ah ! foible Blandine, reprit la Comteſſe, qu'as-tu fait ! Devois-tu laiſſer prendre à mon fils des libertez qu'on ne permet qu'à un époux ? Mais pourquoi te faire ce reproche ? C'eſt à ma ſeule imprudence qu'on doit imputer ton malheur. Hélas ! c'eſt moi qui t'ai perdue, en t'expoſant au péril où ta ſageſſe a ſuccombé ! Après cette tirade de démonſtrations de dou-

douleur : je ſerois inconſolable; pourſuivit-elle en changeant de ton, ſi le mal étoit ſans remède : heureuſement il y en a: oui ſans doute, il eſt un moyen ſûr de ſauver l'honneur de Blandine. Il n'y a qu'à la marier promptement à quelque honnête homme; à toi, par exemple; tu me parois lui convenir. Madame, lui repartit Toſton, je vous remercie de la préférence.

Tu as raiſon de m'en remercier, s'écria la Vice-reine; apprends, mon ami, que tu ne feras pas une mauvaiſe affaire en t'uniſſant avec Blandine. Prémièrement, cette Criolle eſt fort jolie, & je lui donnerai une groſſe dot ;avec cela je te promets un emploi conſidérable; & ce qui ne doit pas être

compté pour rien, ma protection. Franchement, Madame, dit Toſton avec beaucoup de vivacité, vous m'éblouïſſez : il faudroit que je fuſſe ennemi de ma fortune, ſi je refuſois un pareil établiſſement. C'en eſt fait ; je ſuis tout prêt à conſerver l'honneur de Blandine aux dépens du mien.

La Vicereine charmée de voir ce garçon dans ces ſentimens, ſe hâta de lui faire épouſer ſa Criolle, dont la réputation, par ce mariage, ne reçut aucune atteinte ; car perſonne ne fut étonné de voir un Valet de chambre de Don Alexis ſe marier à une Suivante de la Comteſſe. Ce qu'il y eut de bon pour l'épouſeur dans cet hymen précipité, c'eſt qu'il toucha mille piſtoles d'Eſpagne

que

que la Vicereine lui fit compter. Ajoûtez à cela trois mille écus qu'il reçut de moi pour récompenſe des ſervices qu'il m'avoit rendus.

Lorſque ce domeſtique ſe vit ſi bien en argent, il lui prit envie de retourner dans ſon pays & d'y mener ſa femme, dont il étoit depuis longtems amoureux, & plus aimé que D. Alexis, de ſorte qu'il pouvoit ſe flatter, auſſi-bien que ce jeune Seigneur, d'être le véritable père de l'enfant qui devoit naître de Blandine. Il me communiqua ſon deſſein. Monſieur, me dit-il, quoique le ſéjour de Mexique ſoit peut-être le plus beau qu'il y ait ſur la terre habitable, j'ai réſolu de le quitter pour aller revoir ma patrie & mes parens. Mon

père, qui, comme vous ſavez, eſt Maître d'école dans la ville d'Alcaraz vit encore de même que ma mère, à moins que depuis notre ſéparation la mort ne me les ait enlevés tous deux. Ils ne ſont pas riches, & vous jugez bien que le retour d'un généreux fils qui à fait fortune leur ſera fort agréable.

Outre le plaiſir que je me fais, pourſuivit-il, de rendre leur ſort un peu plus doux, je ſens que je n'en aurai pas moins à porter de vos nouvelles au Seigneur Don Manuel de Pedrilla, votre beau-frère & votre ami, qui doit être dans une impatience mortelle d'en recevoir. Il n'en faut pas douter, lui dis-je, Don Manuel m'aime trop pour n'être pas en peine de moi; & de mon

côté,

côté, je ſerois indigne de ſon amitié, ſi je tardois plus longtems à l'informer de l'heureuſe ſituation où je me trouve. Auſſi ſuis-je dans le deſſein de la lui faire ſavoir le plûtôt qu'il me ſera poſſible par une lettre qui en contiendra un ample détail.

Non, non, Monſieur, interrompit Toſton, c'eſt un ſoin dont je me charge. Je l'inſtruirai mieux de vive voix que vous ne pourriez faire par une lettre, de tout ce qui vous eſt arrivé depuis votre départ d'Alcaraz. De plus, je ſerai en état de répondre à toutes les queſtions qu'il voudra me faire, & vous ne doutez pas qu'il ne m'en faſſe une infinité. Il eſt conſtant, repris-je, qu'un rapport de ta part ſeroit préféra-

ble à la plus longue dépêche ; mais je crains une choſe : Don Alexis ne voudra pas conſentir à l'éloignement de Blandine. Oh, que ſi, répartit Toſton, l'amour de ce Seigneur s'eſt bien rallenti. Il commence à ſe détacher de ſa Criolle, & marchant ſur les traces de ſon père, malgré tout ce que nous avons pû faire la Vicereine & moi pour l'en empêcher, il s'entête à vûe d'œil d'une Indienne coquette, dont un de ſes Pages lui a procuré la connoiſſance. Je ſuis ravi qu'il ſoit devenu volage ; car Blandine a plus de goût pour moi, ſans vanité, que pour lui. Elle abandonnera volontiers Mexique pour me ſuivre dans mon pays, où nous vivrons à notre aiſe en élevant honnêtement

la

la petite famille que nous promet ſa fécondité.

Véritablement, Don Alexis bien loin de vouloir retenir ſa Criolle, reçut ſes adieux d'un œil ſec ; mais au défaut de la douleur que le petit ingrat auroit dû avoir de perdre une perſonne qui avoit eu de ſi fortes bontez pour lui, il lui fit préſent de quelques pierreries. Après quoi, Toſton s'étant chargé des dépêches que je lui donnai pour Don Manuel, & pour ma ſœur, il partit avec Blandine pour ſe rendre à la Vera-Cruz par la voie des Muletiers.

CHAPITRE IV.

De la confidence que Don Juan de Salzedo fit à son gendre d'un projet formé par le Viceroi. Ce que c'étoit que ce projet, & comment il fut exécuté.

POur peu que mon beau-père eut été envieux & jaloux, il n'auroit pas vû sans peine les Gentils-hommes s'empresser, comme ils faisoient, à rechercher mon amitié préférablement à la sienne; mais c'étoit un bon homme qui prenoit plaisir à me voir estimé & honoré de tout le monde. Peut-être aussi qu'en lui-même attribuant à la considération qu'on

qu'on avoit pour lui celle qu'on me témoignoit, ſa vanité y trouvoit ſon compte. Quoi qu'il en ſoit, il m'aimoit autant que ſi j'euſſe été ſon propre fils. Il n'avoit point de ſecrets pour moi; & quelquefois il me faiſoit des confidences très-importantes. En voici une de celles-là qu'il me fit un jour.

Le Comte de Gelves, me dit-il, commence à perdre l'eſpérance de faire prolonger ſon Gouvernement. Un courtiſan de ſes amis bien informé des mouvemens que pluſieurs Seigneurs ſe donnent à la Cour pour obtenir la Viceroyauté de Mexique, lui mande que le Comte Duc d'Olivarès paroît avoir envie de faire tomber le choix du Roi ſur le Marquis de Serralvo. Un autre moins

avare que le Comte de Gelves, continua t-il, s'en conſoleroit, & s'en retourneroit content à Madrid avec le poiſſon qu'il a pris; mais il ne peut ſe borner, & pour profiter du tems qui lui reſte, il veut faire un bon coup de filet. Il prétend qu'en faiſant renchérir le ſel, il gagnera des ſommes immenſes; & pour rejetter ſur un autre la haine publique qui eſt attachée à ce Monopole, il a en main un homme né pour exécuter de ſemblables entrepriſes. C'eſt Don Pedro Mexio, Gentilhomme des plus riches de Mexique, & des mortels peut-être le plus audacieux.

J'aime Monſeigneur, pourſuivit Don Juan, & je chéris trop ſa gloire & ſon honneur, pour avoir applaudi à ſon deſ-

ſein

ſein lorſqu'il me l'a communiqué. Je l'ai combattu en ami ſincère, en ſerviteur zélé : mais quoique le Comte m'écoute ordinairement & ſuive aſſez mes avis, je vous dirai qu'il y a des occaſions où, comme dans celle-ci, il ne veut pas être contredit ; ſi bien qu'il eſt déterminé à faire exécuter ſon projet, quelque choſe qu'il en puiſſe arriver. Ainſi parla mon beau-père, qui me demanda enſuite ce que je diſois de ce projet. Je dis, lui répondis-je, qu'il me fait frémir, & qu'il peut avoir des ſuites fort déſagreables pour Son Excellence & pour nous. C'eſt ce que je crains, repliqua-t-il, & je ſuis bien mortifié de ne pouvoir les prévenir. Nous deſaprouvions donc cette entrepriſe Salzedo

& moi, & nous étions au deſeſpoir de voir que l'on ſe préparoit à l'exécuter. Je vais détailler de quelle façon les entrepreneurs commencèrent cet ouvrage d'iniquité. Le Lecteur verra par l'événement la vérité du proverbe : *la codicia quebra al ſaco*; la convoitiſe rompt le ſac.

Don Pedro Mexio, ſuivant l'accord fait entre le Comte & lui, acheta tout le ſel qu'il put trouver à vendre dans le pays, & en remplit les greniers qu'il avoit loués dans cette intention. Par ce moyen le ſel devint plus rare, & renchérit de jour en jour. Alors Don Pedre vendant le ſien, en augmenta peu à peu le prix, de manière que les pauvres commencèrent à ſe plaindre, & les riches à mur-

murmurer, d'autant plus qu'ils ſavoient bien les uns & les autres ce qu'ils devoient penſer de cette cherté. Ils ne s'en tinrent pas aux plaintes & aux murmures. Ils préſentèrent au nom du peuple en général, une Requête aux Juges de la Chancellerie, demandant qu'on remît le ſel à ſon prix ordinaire. Mais le Viceroi qui étoit à la tête de ces Juges, dont la plûpart n'oſoient être d'une autre opinion que la ſienne, leur fit entendre que cette cherté ne dureroit pas long-tems, & qu'il falloit prendre patience. De ſorte que perſonne n'ayant la hardieſſe de s'oppoſer à ſon avarice, on laiſſa Mexio continuer ſon brigandage à ſon aiſe.

A la fin, le peuple las de ne

pas

pas voir finir ce monopole, implora le ſecours de l'Archevéque, en expoſant dans un mémoire à Sa Grandeur, qu'elle devoit interpoſer ſon autorité Paſtorale, pour délivrer ſes ouailles de la tyrannie de Don Pedro. Le Paſteur touché de leur miſère, ou pour parler plus juſte, pouſſé par une ſecrette haine qu'il avoit pour le Viceroi, ſaiſit cette occaſion de le mortifier ſous le ſpécieux prétexte de les ſoulager. Il réſolut d'employer les cenſures de l'Egliſe contre Mexio, n'ignorant pas que ce ſeroit attaquer indirectement le Comte. Ce Prélat paſſionné ſe nommoit Don Alonſo de Zerna. Il étoit fils d'un Hidalgo de la Caſtille vieille. Il avoit obtenu, je ne ſai comment,

ment, l'Archevêché de Mexique, qui vaut ſoixante mille écus de rente: & fièr de la poſſeſſion d'un ſi riche Bénéfice, il ſe croyoit pour le moins égal au Viceroi.

Don Alonſo pour chagriner ſon ennemi, excommunia Don Pedre, & fit afficher ſon excommunication aux portes de toutes les Egliſes, afin que perſonne n'en ignorât. Mexio en étant informé n'en fit que rire. Il ſe mocqua de l'Archevêque; & pour lui montrer le peu de cas qu'il faiſoit de ſon excommunication, il continua de vendre ſon ſel, & même il en hauſſa le prix. Cette audace ne manqua pas d'irriter l'impétueux Prélat, qui de ſon côté n'écoutant & ne ſuivant que ſon humeur bouillante, pouſſa

pouſſa ſon reſſentiment juſqu'à interdire le ſervice divin.

Rien n'eſt plus conſidérable dans la nouvelle Eſpagne que cette interdiction. C'eſt, pour ainſi dire, ſonner le tocſin pour avertir le peuple que le feu eſt dans la maiſon du Seigneur; car dès le moment qu'elle eſt publiée, on ferme les portes des Egliſes, on n'y dit plus de Meſſes, on n'y fait plus de Prières, c'eſt une ſuſpenſion générale de toutes les fonctions Eccléſiaſtiques. Pour bien concevoir l'importance de cette redoutable cenſure, il faut ſavoir qu'il y a plus de mille Prêtres à Mexique, tant ſéculiers que réguliers, qui ne ſubſiſtent que des Meſſes qu'ils diſent à un écu chacune; ce qui monte à plus de mille écus

par

par jour, & ce que l'Excommunié doit payer.

Don Pedre jugeant bien que l'Archevêque vouloit le ruïner en le rendant odieux au peuple; & d'ailleurs s'appercevant que l'on commençoit à l'insulter dans les ruës, perdit une partie de sa fermeté, & se retira au Palais du Viceroi, pour prier Son Excellence de le protéger, puis qu'après tout il n'avoit fait que ce qu'Elle lui avoit ordonné. Là-dessus le Comte de Gelves envoya la plûpart de ses Domestiques aux portes des Eglises arracher les affiches d'excommunication & d'interdiction qui y étoient. Il fit dire ensuite aux Supérieurs des Convens qu'il leur commandoit d'ouvrir leurs Eglises, & d'y faire dire des

Messes

Meſſes ſous peine de déſobéïſſance. Mais les Moines répondirent, que dans cette occaſion il leur ſembloit qu'ils devoient plûtôt obéïr à leur Paſteur qu'au Viceroi. Sur leur refus, Son Excellence m'appella & me dit : Don Cherubin, allez tout à l'heure dire de ma part à l'Archevêque que je lui ordonne de révoquer ſes cenſures.

Je me rendis en diligence au Palais Archiépiſcopal, & j'expoſai ma commiſſion au Prélat, qui me dit d'un air bruſque qu'il ne pouvoit faire ce que le Comte lui demandoit, que Mexio le perturbateur du repos public, ne ſe fût préalablement ſoumis à l'Egliſe, & n'eût dédommagé tous les Prêtres des ſommes qu'il leur avoit fait perdre.

perdre. Je voulus repréſenter à Sa Grandeur irritée qu'elle ne faiſoit pas réflexion que c'étoit déſobéïr au Roi, que de refuſer d'obéïr aux ordres de ſon Miniſtre; mais le furieux Don Alonſo m'interrompit avec emportement: Taiſez-vous, mon ami, me dit-il, je n'ai pas beſoin de vos remontrances. Je ſai ce que je dois à un Viceroi qui fait un ſi mauvais uſage de ſon pouvoir, & qui mériteroit d'être traité comme Don Pedre. Je ne jugeai point à propos de répliquer, quelque envie que j'en euſſe, & je me retirai de peur d'être auſſi excommunié.

Le Viceroi, qui n'étoit guères moins violent que l'Archevêque, fut tranſporté de colère quand je lui eus rapporté ce

ce que le Prélat m'avoit dit, & cédant à ſon prémier mouvement, il fit venir le Capitaine de ſes Gardes: Tirol, lui dit-il, je vous commande d'aller vous ſaiſir de la perſonne de l'Archevêque dans quelque lieu qu'il ſoit, l'immunité des Egliſes ne devant pas même être reſpectée dans cette occaſion. Conduiſez ce Prêtre à la Vera-Cruz, & le mettez ſous la garde du Château, juſqu'à ce qu'on puiſſe l'embarquer pour le tranſporter en Eſpagne.

Tandis que Tirol raſſembloit ſes gens pour exécuter l'ordre de Son Excellence, l'Archevêque en fut averti. Il ſortit auſſi-tôt de la ville, & ſe réfugia dans le fauxbourg de Guadaloupe accompagné de pluſieurs

ſieurs Eccléſiaſtiques. Là, il dreſſa lui-même contre le Viceroi une excommunication qu'il chargea un de ſes Prêtres de faire afficher à la porte de la Cathédrale. Enſuite ayant appris qu'on le pourſuivoit, il ſe ſauva dans une Egliſe, où il fit allumer des cierges ſur l'Autel, & ſe revêtit de ſes habits Pontificaux, trop perſuadé que dans cet état aucun homme n'oſeroit mettre la main ſur lui. Mais il fut bien-tôt désabuſé. Tirol à la tête de ſes gens entra dans l'Egliſe, & s'étant reſpectueuſement approché du Prélat, le pria d'entendre la lecture d'un ordre du Roi qu'il lui apportoit, & de s'y ſoumettre ſans réſiſtance pour éviter le ſcandale. Sur cela notre Archevêque ſe mit

à

à crier qu'on violoit les privilèges des Eglises, & prit à témoin tous ses Prêtres de la violence qu'on lui faisoit. Néanmoins après avoir bien déclamé contre le Viceroi, il ôta ses habits Pontificaux, & se rendit docilement à Tirol, qui le mena sur le champ à la Vera-Cruz.

CHAPITRE V.

Des tristes & fâcheuses suites qu'eut l'enlévement de l'Archevêque de Mexique.

DOn Juan & moi, nous fumes affligés de cet enlévement, prévoyant bien qu'il auroit de fâcheuses suites. Nous avions

avions des eſpions qui nous rendoient un compte exact de ce qu'on diſoit dans la ville, & nous avions lieu de juger par leurs rapports que les habitans n'approuvoient point la conduite que le Comte avoit tenue, & même qu'ils lui donnoient le tort.

Nous apprimes bien-tôt que les Eccléſiaſtiques ſur tout étoient animés contre Son Excellence; qu'ils inſpiroient à la populace un eſprit de révolte, & qu'ils excitoient les Criolles, les Indiens & les Mulâtres, ennemis ſecrets du Gouvernement, à commencer la ſédition. Inſenſiblement le nombre des mécontens groſſit à un point qu'il ſembloit que toute la ville eût pris parti contre le Viceroi. Ses Domeſtiques ne

pouvoient paroître ſans s'expoſer à des inſultes. Salzedo même & moi, nous fumes enveloppés dans la haine du peuple, qui s'imaginoit ſans doute que nous avions eu part au Monopole du ſel. Enfin, tout annonçoit la prochaine ſédition que le retour de Tirol à Mexique fit éclater. Le prémier qui leva le bouclier fut un Prêtre, lequel voyant paſſer dans la place du Marché ce Capitaine à cheval, s'aviſa de s'écrier : *Voilà celui qui a oſé porter ſa main impie ſur le Miniſtre du Seigneur.*

A la voix de ce Prêtre, la populace s'émeut, s'aſſemble & pourſuit à coups de pierres juſqu'au Palais Tirol, qui, craignant un ſoulévement général, fait fermer les portes. La pré-

précaution ne fut pas inutile, car l'affaire devint ſérieuſe. En moins d'un quart d'heure, il ſe trouva dans la Place plus de ſix mille perſonnes de toute ſorte de conditions, qui prodiguant les injures à Tirol, ſe mirent à crier à l'envi qu'il falloit l'exterminer.

Juſques là les ſéditieux n'avoient encore fait que du bruit; & le Viceroi croyant que pour les appaiſer, il n'y avoit qu'à les envoyer prier de ſa part de ſe retirer dans leurs maiſons, en les aſſurant que Tirol s'étoit ſauvé du Palais par une porte de derrière, me chargea de cette commiſſion, de laquelle j'aurois volontiers cédé l'honneur à un autre, & dont pourtant je m'acquittai d'un air aſſez hardi pour un homme qui s'expoſoit

à être lapidé. Ce qui penſa m'arriver; car m'étant montré à un balcon pour parler aux mutins, je vis auſſi-tôt tomber ſur moi une grêle de pierres, dont heureuſement aucune ne m'atteignit. Comme il n'y avoit que des coups à gagner en voulant faire entendre raiſon à ces enragés, je me retirai ſagement, & par ma bruſque retraite, j'évitai le ſort de l'Empereur. *

Les choſes n'en demeurèrent point-là. Quelques Prêtres s'étant mis de la partie, irritèrent la fureur des mécontens, dont quelques-uns s'étant armés

* Ce Prince fut tué d'un coup de pierre, comme il parloit du haut d'un balcon à ſes Sujets pour les engager à mettre les armes bas.

armés de fusils, commencèrent à tirer aux fenêtres, & à faire siffler les balles dans le Palais, tandis que d'autres avec des leviers s'efforçoient d'abattre la muraille pour y entrer. Pendant cinq ou six heures que dura ce tumulte, un Page & deux Gardes du Comte, qui parurent aux balcons avec des carabines pour repoſter les tireurs du dehors, eurent le malheur de périr, après avoir de leur côté couché par terre quelques ſéditieux. Nous en aurions fait un grand carnage, ſi nous euſſions eu quelques pièces de canon; mais il n'y en avoit ni dans le Palais, ni dans la ville, les Eſpagnols n'appréhendant point d'être attaqués par des Nations étrangères.

Au défaut du canon, le Com-

te de Gelves fit arborer ſur ſes balcons l'étendart Royal, & ſonner la trompette, pour appeller les habitans au ſecours de leur Roi, dont il repréſentoit la perſonne. Ce qui fut encore inutile, puiſqu'aucun de ſes amis ni des Officiers de la Chancellerie, n'accourut pour le défendre. Cependant la nuit approchoit, & les mécontens l'attendoient avec impatience pour augmenter le deſordre. Comme ils s'étoient apperçus que la porte de la Priſon pouvoit aiſément être enfoncée, ils l'enfoncèrent, ou plûtôt le Geolier la leur ouvrit. Ils mirent en liberté les Priſonniers, qui ſe joignant à eux, les aidèrent à mettre le feu à la Priſon, & à brûler une partie du Palais. Alors les prin-

principaux habitans craignant que la ville ne fût réduite en cendres, ſortirent de leurs maiſons, & pour leur propre intérêt appaiſèrent la populace. Ils lui firent éteindre le feu; ſans cela, Mexique eût eu le deſtin de la ville de Troye.

Mais s'ils eurent aſſez d'autorité pour empêcher que la canaille ne brûlât le Palais du Viceroi, ils n'eurent pas le pouvoir de préſerver du pillage tous les effets de ce Seigneur. Une partie de ſes meubles fut enlevée; & lui-même, pour pourvoir à la ſûreté de ſa perſonne, ſe vit obligé de ſe réfugier avec ſon épouſe & ſon fils chez les Cordeliers, qui étoient les ſeuls Moines qui ne fuſſent pas de ſes ennemis. Ces Pères lui donnèrent un loge-

ment assez commode dans leur Convent, qui est d'une vaste étendue. Ce logement étoit celui du Père Provincial de l'Ordre qui n'étoit point alors à Mexique. C'étoit un grand corps de logis qui contenoit plusieurs appartemens fort petits & très-simplement meublés, à l'exception de celui où couchoit Sa Révérence. Pour ce dernier, il étoit composé de cinq ou six pièces, & l'on peut dire qu'on n'y voyoit rien qui sentît la pauvreté religieuse.

Salzedo, Blanche & moi, nous allames joindre le Comte au Convent pendant la nuit. Ses principaux Domestiques & les nôtres s'y rendirent aussi, & nous nous trouvames enfin tous logés, tant bien que mal. Le lendemain dès la pointe du

jour,

jour, Monſeigneur nous fit appeller mon beau-père & moi, pour délibérer tous trois ſur ce qu'il convenoit de faire dans une ſi triſte conjoncture. Il n'y a point d'autre parti à prendre, dit Don Juan, que d'envoyer promptement un homme d'eſprit & de confiance au Duc d'Olivarès, pour l'informer de cette révolte; & je ne croi pas qu'on puiſſe choiſir un homme plus capable de bien faire cette commiſſion que Don Cherubin. Je ſuis de votre avis, Salzedo, dit le Comte; il faut que Don Cherubin parte inceſſamment pour Madrid. On ne peut uſer de trop de diligence.

Le Viceroi employa toute la journée à faire des dépêches pour la Cour, & à me donner

des inſtructions, & le ſur-lendemain je pris la route de la Vera-Cruz avec un Valet de chambre & un Laquais. Je laiſſai donc Son Excellence, Madame la Comteſſe, Don Juan & ma femme chez les Cordeliers de Mexique, & faiſant toute la diligence poſſible, je gagnai la Vera-Cruz, où j'appris que l'Archevêque Don Alonſo de Zerna étoit parti pour l'Eſpagne depuis deux jours. Comme il y a toujours dans le Port de cette ville un vaiſſeau préparé pour le ſervice du Viceroi, je m'embarquai deſſus ſans perdre de tems, & fis mettre à la voile pour Cadix, où j'arrivai après une heureuſe & courte navigation.

CHA-

CHAPITRE VI.

Don Cherubin étant arrivé à Madrid, va voir le Duc d'Olivarès, & lui fait un détail du ſoulèvement de Mexique. Comment ce prémier Miniſtre fut affecté de ce rapport, & des réſolutions qui furent priſes en conſéquence dans le Conſeil de Sa Majeſté Catholique.

JE n'eus pas plûtôt mis pied à terre à Cadix, que me hâtant de traverſer l'Andalouſie & la Caſtille nouvelle, je fus bien-tôt à Madrid. Je volai d'abord chez le prémier Miniſtre qui me donna audience, dès que je lui eus fait annoncer

mon arrivée. Je lui remis les dépêches dont j'étois chargé. Il les lut avec toute l'attention qu'elles méritoient; & voyant que le Comte de Gelves lui mandoit que je pourrois l'inſtruire de toutes les circonſtances de la ſédition, il ne manqua pas de m'en demander un ample détail. Je lui obéïs en homme qui y étoit bien préparé. J'avouerai de bonne foi, que dans ma relation je deſſervis, autant que je le pus, l'Archevêque Don Alonſo. Je le peignis avec les couleurs les plus noires, & je finis mon récit en rejettant ſur l'orgueil de ce Prélat toute la faute de ce funeſte événement.

Le Duc d'Olivarès lut en plein Conſeil la dépêche du Comte de Gelves, & tout le monde

monde trouva cette affaire très-importante. On jugea qu'il étoit abſolument néceſſaire de punir les plus coupables des ſéditieux, pour retenir dans le devoir les autres Provinces de l'Amerique, leſquelles ne ſe voyant qu'à regret ſous le joug Eſpagnol, pourroient être tentées de ſuivre le mauvais exemple des Mexiquains. Il fut arrêté dans le Conſeil qu'on envoyeroit à Mexique D. Martin de Carillo, Prêtre & Inquiſiteur de Valladolid en qualité de Commiſſaire, pour y faire les informations convenables, avec pouvoir de châtier rigoureuſement quelques-uns des principaux habitans, pour n'avoir pas couru au ſon de la trompette ſe ranger ſous l'étendart Royal. On y réſolut auſſi de

changer les Officiers de la Chancellerie, pour avoir laiſſé le Viceroi dans le péril, ſans ſe donner le moindre mouvement pour l'en tirer.

A l'égard de l'Archevêque Don Alonſo, il eut beau ſolliciter à la Cour, perſonne dans le Conſeil ne voulut entreprendre ſa défenſe, tant on trouva ſa conduite digne de blâme. On le dépouilla même de ſon riche Bénéfice, pour le faire Evêque de Zamora, petit Diocèſe de quatre mille écus de rente. C'étoit en quelque façon devenir d'Evêque Meunier; mais on trouvoit encore que la Cour marquoit aſſez de conſidération pour la Maiſon de Zerna.

Le prémier Miniſtre, que la ſédition des Mexiquains inquiétoit,

quiétoit, ne me retint pas long-tems à Madrid. Il me renvoya promptement avec une dépêche pour le Viceroi. Je retournai à Mexique avec Don Martin de Carillo, dont l'arrivée répandit la terreur dans cette ville. Les Citoyens, pour la plûpart, ſe ſentant coupables, craignoient d'être punis. Tout le monde jugeoit que la Cour vouloit faire un exemple, & chacun trembloit pour lui ou pour ſes amis; mais ils en furent quittes pour la peur: Don Martin les raſſura, en leur déclarant de la part du Roi, que Sa Majeſté aimant mieux écouter ſa clémence que ſa juſtice, leur accordoit une amniſtie générale.

Cette déclaration produiſit un effet admirable. Le peuple, qui

qui partout change comme le vent, fut touché de la bonté de ſon Souverain, & s'écria : *Vive notre bon Roi Philippe ! vive le Comte de Gelves ſon Miniſtre.* Alors vous euſſiez vû ces mêmes ſéditieux qui avoient voulu maſſacrer ce Seigneur, aller en foule aux Cordeliers le demander pour le conduire à ſon Palais, avec des acclamations & des démonſtrations de joie exceſſives.

Le Viceroi, qui juſques-là n'étoit point ſorti du Convent depuis qu'il s'y étoit réfugié, voyant qu'il pouvoit impunément ſe montrer en public, s'en retourna chez lui, où, ce qui le ſurprit bien agréablement, il retrouva ſes effets tels qu'il les avoit laiſſés en ſe ſauvant chez les Moines ; car par

le

le plus grand bonheur du monde, les Gentils-hommes qui avoient eu assez de pouvoir sur la populace pour calmer sa fureur, & lui faire éteindre le feu, avoient eu en même tems la précaution de faire garder les portes du Palais par les mutins mêmes en leur défendant de voler, de peur qu'il ne vînt des ordres de la Cour qui les en fissent repentir. Si bien que dans le Palais tout reprit sa prémière face.

J'ai oublié de dire qu'à mon retour de la Cour d'Espagne, lorsque je rendis compte de mon voyage à Monseigneur, il me fit une question : Comment le Duc d'Olivarès vous a-t-il reçû, me dit-il? Dans quels sentimens le croyez-vous pour moi? Il m'a fait un ac-

cueil gracieux, répondis-je à Son Excellence, & autant qu'on peut deviner ce que penſe ce prémier Miniſtre, il m'a paru plein d'eſtime & d'amitié pour vous. Je vous dirai même que je l'ai entendu faire votre éloge dans des termes.... Tantpis, interrompit le Viceroi avec précipitation. Cela m'eſt ſuſpect, auſſi-bien que la lettre que vous m'avez remiſe de ſa part. Cette lettre eſt trop flatteuſe pour que je n'en doive pas être allarmé. Je ne ſai, mais je preſſens qu'il veut mettre à ma place le Marquis de Serralvo, & je ne croi pas être prévenu d'un faux preſſentiment. Vous vous trompez peut-être, lui dis-je, le Duc ſonge plûtôt à prolonger votre Gouvernement. Je n'o-

n'oſerois, répondit-il avec un ſoupir qui lui échappa, je n'oſerois me flatter de cette eſpérance. Je ne m'attends plus qu'à recevoir des ordres qui me rappellent à la Cour.

En effet, trois mois après il arriva un courrier de Madrid qui remit au Comte de Gelves un paquet de la part du Duc d'Olivarès. Ce prémier Miniſtre lui mandoit que Sa Majeſté ſouhaitoit de l'avoir près de ſa perſonne, lui deſtinoit une des prémières Charges de ſa Maiſon, & qu'Elle venoit de nommer le Marquis de Serralvo à la Vice-royauté de la nouvelle Eſpagne. Le Comte de Gelves perdant alors toute eſpérance d'être continué dans ſon poſte, prit ſon parti de bonne grace. Il ne ſongea plus qu'à s'en

s'en retourner à Madrid avec toutes ſes richeſſes, & qu'à faire les préparatifs de ſon départ. De notre côté, nous nous diſpoſames Salzedo & moi à le ſuivre avec nos petits effets qui valloient bien deux cens mille écus. Jugez par-là de ce que Son Excellence pouvoit emporter. Enfin, nous partimes de Mexique, & l'on peut dire que ce jour-là nous donnames aux Amériquains un ſpectacle qui exerça bien leur médiſance. Les railleurs en voyant défiler près de cent mulets chargés de balots, s'égayèrent un peu à nos dépens, & nous à bon compte nous nous rendimes avec leurs eſpèces à la Vera-Cruz.

Nous attendimes dans cette ville l'arrivée du nouveau Viceroi

ceroi pour nous embarquer ſur le même vaiſſeau qui devoit l'apporter. Ce Seigneur ne fut pas long-tems ſans paroître. D'abord qu'il fut débarqué, le Comte & lui s'abouchèrent enſemble. Ils eurent pendant deux jours des conférences ſur la ſituation des affaires de la nouvelle Eſpagne; après quoi ils ſe ſéparèrent avec plus de politeſſe que d'amitié, l'un s'en allant fort maigre à Mexique, & l'autre s'en retournant fort gras à Madrid.

CHA-

CHAPITRE VII.

De quelle manière le Comte de Gelves fut reçu à la Cour, & du parti que prirent Don Salzedo & Don Cherubin.

NOus mimes donc à la voile pour Cadix. Si nous euſſions rencontré ſur la route quelque gros vaiſſeau d'Alger ou de Salé, comme il s'y en trouve quelquefois, la rencontre eût été bonne pour lui; mais nous eumes le bonheur de commencer & d'achever notre navigation ſans voir aucun navire de mauvais augure. Etant arrivés à Cadix, nous ne nous y arrêtames qu'autant de tems qu'il nous en fallut

lut pour nous mettre en état de prendre le chemin de Madrid, où nous nous rendimes à petites journées. Nous allames deſcendre à l'hôtel de Gelves, dans la place de la Servada près de l'Egliſe de Notre-Dame de la Paix. Ce n'eſt pas le plus bel hôtel de la ville, mais il eſt commode, & nous nous y trouvames mieux logés que nous ne l'avions été chez les Cordeliers de Mexique.

Dès le lendemain du jour de notre arrivée, le Comte alla voir le prémier Miniſtre, qui le reçut avec diſtinction. Il le fit entrer dans ſon cabinet, où l'embraſſant d'un air qui marquoit beaucoup d'eſtime & d'affection: Vous croyez ſans doute, lui dit-il, que c'eſt moi qui

qui ai voulu mettre à votre place le Marquis de Serralvo; mais apprenez que vous êtes dans l'erreur. Si vous n'avez pas été continué dans votre poſte, vous ne devez vous en prendre qu'à vous; c'eſt votre faute. Tout le Conſeil unanimement n'a pas moins blâmé votre conduite que celle de l'Archevêque; & comme ce Prélat a été puni, on a jugé à propos de vous punir auſſi pour contenter les Méxiquains, qui ont ſur le cœur l'affaire du ſel.

Je n'ai point oſé, pourſuivit le Duc, entreprendre de vous juſtifier; loin d'y réuſſir j'aurois révolté le Conſeil contre vous en cherchant à vous excuſer. Mais ſi je n'ai pû faire prolonger votre Gouvernement,

ment, j'ai du moins obtenu pour vous l'agrément du Roi pour la Charge de Grand Ecuyer: ce qui doit vous consoler d'avoir perdu une place que vous n'avez pas infructueusement remplie pendant cinq bonnes années. Le Comte de Gelves, tout défiant qu'il étoit naturellement, crut le Ministre sur sa parole, & s'imaginant n'avoir que des graces à lui rendre, il lui voua un éternel attachement, & devint un de ses meilleurs amis.

Le Duc le mena chez le Roi auquel il dit en le lui présentant. Sire, voici un de vos plus zelés serviteurs, & de tous vos Vicerois celui qui peut-être a le mieux sû faire respecter votre autorité Royale dans les Indes. Il vient remercier

Votre Majeſté de l'avoir honoré de la charge de Grand Ecuyer, de laquelle il eſt d'autant plus ſatisfait, qu'elle lui procurera le bonheur de voir tous les jours ſon Maître. Le jeune Monarque fit au Comte de Gelves une réception des plus gracieuſes; & comme il étoit fort curieux, il ne manqua pas de lui faire pluſieurs queſtions ſur les Mexiquains, & entre autres celle que je vais rapporter: Comte, lui dit-il, eſt-il poſſible que parmi les Indiennes il s'en trouve d'aſſez piquantes pour mériter les regards des hommes d'Europe? Notre Viceroi rougit à cette queſtion, croyant que le Prince la lui faiſoit par malice & pour lui reprocher ſon goût pour les Négreſſes. Sire, lui répon-

répondit-il un peu troublé, on en voit quelques-unes qu'on peut enviſager ſans horreur ; mais après tout la plus jolie ne laiſſe pas d'être un objet deſagréable pour des yeux accoutumés à la beauté des Dames de Madrid. Si la Comteſſe de Gelves eût entendu ſon époux parler ainſi, je croi qu'elle n'auroit pas répondu de ſa ſincérité.

Le Comte de Gelves ayant pris poſſeſſion de la charge de Grand Ecuyer, augmenta ſon Domeſtique de pluſieurs Officiers, quoiqu'il en eût un aſſez grand nombre, & n'épargna rien pour faire à la Cour une figure convenable à ſon rang. Pour Don Juan de Salzedo & moi, nous le priames de nous permettre de le quit-

ter pour nous établir en particulier à Madrid, ayant, graces à ſes bienfaits, aſſez de bien pour y vivre honorablement; mais ce Seigneur rejettant notre prière: mes amis, nous dit-il, ne nous ſéparons point. Je me ſuis fait une trop douce habitude d'être avec vous, pour pouvoir conſentir à notre ſéparation. Ne m'abandonnez pas. Daignez tous deux vous mêler de mes affaires, je vous en conjure. Que l'un ſe charge d'adminiſtrer mes revenus, & que l'autre ſoit mon Sécrétaire.

Il n'y eut pas moyen de nous en défendre. Nous nous rendimes à ſes inſtances. Mon beau-père devint ſon Intendant, & moi le Sécrétaire de ſes commandemens. Riche, com-

comme je l'étois, je me ſerois fort bien paſſé de ce Sécrétariat; mais je l'acceptai par complaiſance pour Salzedo, lequel étant trop attaché à ce Seigneur pour lui refuſer ce qu'il demandoit, étoit bien aiſe en même tems d'avoir auprès de lui ſa fille & ſon gendre.

CHAPITRE VIII.

Don Cherubin rencontre Toſton à la Cour. De l'entretien qu'il eut avec lui, & du ſervice qu'il lui rendit.

UNe autre raiſon encore m'obligea de prendre ce parti: Blanche avoit ſi bien fait ſa Cour à la Comteſſe de Gel-

ves, qu'elle étoit devenue ſa favorite. La Vicereine auroit été au deſeſpoir de la perdre; & mon épouſe de ſon côté, charmée des attentions que cette Dame avoit pour elle, les payoit du plus vif & du plus ſincère attachement. Voilà ce qui fut principalement cauſe que je ſacrifiai au Comte le plaiſir de me rendre à moi-même.

Comme mon emploi ne m'occupoit pas beaucoup, je menois une vie aſſez agréable. J'allois preſque tous les matins au lever du Roi voir le concours de Seigneurs qui s'aſſemblent là pour faire leur Cour au Monarque; & tous les ſoirs dans les prairies de S. Jerôme j'avois le plaiſir de contempler les Dames, parmi leſquelles j'en

j'en trouvois qui me paroiſſoient bien valoir celles de Mexique. Un jour comme je ſortois de notre Hôtel pour aller à cette promenade, je ne fus pas peu ſurpris de rencontrer Toſton dans la ruë : comment, lui dis-je, c'eſt toi! Hé! que fais-tu à Madrid? je te croyois à Alcaraz : mon cher Maître, me répondit-il, vous ſavez que nos projets ne réuſſiſſent pas toujours. Je m'étois propoſé de retourner dans mon pays pour y paſſer le reſte de mes jours avec Blandine, mais le Ciel n'a pas voulu m'accorder cette ſatisfaction. J'ai fait rencontre à Cadix d'un Gabriel de Monchique, qui m'a enlevé ma femme, ſans qu'il ait été en mon pouvoir de m'y oppoſer.

Eſt-il poſſible, m'écriai-je, que ce malheur te ſoit arrivé? Racontes-moi, je te prie, de quelle façon Blandine t'a été ravie. C'eſt, reprit Toſton, un récit que je vais vous faire en peu de mots. En débarquant à Cadix, je m'aviſai pour mes péchez d'aller loger dans la ruë S. François à l'enſeigne du Pélican. Il y avoit dans cette hôtellerie un jeune Capitaine Anglois, dont le vaiſſeau étoit à l'ancre dans le port. Dès que ce fripon vit ma femme, il en fut épris, & formant le deſſein de me la ſouffler, voici de quelle manière il l'exécuta: il ſe garda bien de faire le paſſionné, de peur que je ne m'apperçuſſe de ſes intentions, & ne changeaſſe d'hôtellerie, ce que je n'aurois pas manqué de

de faire ſur le champ. Il affecta un maintien ſi ſage que j'en fus étonné. Se peut-il, diſois-je, en moi-même, qu'un Officier de Marine de cette Nation, ait un air ſi doux & ſi poli? Ce Capitaine appellé Cope, me fit mille civilités, ſans paroître prendre le moindre plaiſir à regarder Blandine, & ne la regardant même preſque pas. Je fus la duppe de ſa manœuvre. Je répondis à ſes politeſſes, & nous ſoupames enſemble le prémier jour auſſi familièrement que ſi nous euſſions été les meilleurs amis du monde.

Cope en ſoupant, me demanda de quel endroit d'Eſpagne j'étois: de la ville d'Alcaraz, lui répondis je, près de la Province de Murcie. Cela

eſt heureux, repliqua le Capitaine; je dois dans deux jours partir de Cadix pour Alicante. Je vous jetterai, ſi vous voulez, en paſſant à Vera, qui, je croi, n'eſt pas loin de chez vous. J'acceptai avec joie la propoſition, m'imaginant ne pouvoir mieux faire, & rendant graces au Ciel de trouver une ſi belle occaſion de revoir bientôt ma patrie. Je menai donc deux jours après Blandine à bord du vaiſſeau de Cope, qui nous y reçut avec des manières ſi honnêtes, que je m'applaudiſſois d'avoir fait une ſi bonne connoiſſance : allons, nous dit-il, lorſque nous fumes en pleine mer, faiſons bonne chére. J'ai une ample proviſion de toutes ſortes de viandes & d'excellens vins. Soyons tou-

toujours à table, c'eſt le moyen de ne nous point ennuyer ſur la route.

Vous connoiſſez mon foible, continua Toſton, j'aime la vie animale. Le Capitaine Cope m'engagea ſans peine à boire, & je m'enivrai comme un Allemand. Quand je fus dans ce bel état, il me fit porter à terre par ſes Matelots qui m'y laiſſèrent étendu tout de mon long. Là, je dormis d'un profond ſommeil : Après quoi m'étant réveillé au lever du ſoleil, & ne voyant point de navire, j'eus tout le loiſir de faire des réflexions ſur les politeſſes de l'Anglois, que je maudis avec d'autant plus de raiſon qu'il avoit avec ma femme en ſon pouvoir un coffre où étoient mes eſpèces, & qu'il

ne me reſtoit pour tout bien que quelques piſtoles que j'avois dans mes poches. Encore fus-je trop heureux que les Matelots ne m'euſſent pas volé cet argent pour ſe payer de la peine de m'avoir mis à terre, & abandonné à la providence.

Ne ſachant dans quel lieu j'étois, ni de quel côté je devois tourner mes pas, je ſuivis à tout hazard un ſentier qui me conduiſit au village d'Alzira près de Gibraltar, d'où je gagnai la ville de la Ronda. Je m'y repoſai deux ou trois jours. Enſuite au lieu d'aller retrouver mes parens à qui je n'étois plus en état d'être utile, j'enfilai la route de Seville ſur une mule de louage dans la réſolution de me remettre à ſervir, ſi je pouvois ren-

rencontrer quelque Maître qui me convînt. Je n'en trouvai pas, & jugeant que c'étoit à Madrid qu'il en falloit aller chercher, je pris le chemin de cette ville, où je ſuis redevenu Laquais après avoir été Valet de Chambre du fils d'un Viceroi.

Je te plains, mon ami, dis-je à Toſton, lorſqu'il eut achevé ſon récit, & je déplore encore davantage le malheur de Blandine. Quelle affreuſe avanture pour elle! Je conçois la douleur dont elle a dû être ſaiſie, lorſque le perfide Cope a fait paroître ſa trahiſon. Elle en ſera peut-être morte de chagrin. Oh, que non, répondit-il, Blandine n'eſt pas femme à imiter ces Héroïnes de Romans, qui, quand elles ſe trouvoient entre les griffes

des Corſaires, aimoient mieux mourir que de ſe rendre à leurs déſirs. Je connois mal la Criolle, ou Cope a eu peu de peine à la perſuader, & je ne crois pas, entre nous, qu'il ait eu beſoin de poudre de Colybrie pour triompher de ſa vertu.

Que dis-tu, m'écriai-je? A ce compte-là Blandine ſeroit donc une coquête? Aſſurément, repartit Toſton. J'en doutois à Mexique; mais elle a tourné mon doute en certitude ſur la route de la Vera-Cruz à Cadix. Il y avoit parmi les paſſagers un jeune Cavalier qui la lorgnoit, & je remarquai plus d'une fois qu'elle répondoit à ſes mines par des regards agaçans. En un mot, c'étoit une petite perſonne dont la garde m'auroit donné

bien

bien de la tablature à Alcaraz, où les jeunes cavaliers ſont vifs & galans. Je me conſole, enfin, de l'avoir perdue. Je voudrois ſeulement que le Capitaine Cope eût partagé le différend par la moitié: qu'il m'eût rendu mon coffre & retenu ma femme.

Je ſuis bien-aiſe, lui dis-je, mon enfant, que tu ne ſois pas plus affligé de l'enlèvement de ton épouſe; & dans le fonds tu n'as pas ſujet de l'être davantage, ſi Blandine eſt du caractère que tu dis. A l'égard de ton coffre, dont tu regrettes la perte avec plus de raiſon, j'en parlerai à Madame la Comteſſe, & j'oſe te promettre qu'elle entrera dans tes peines. De ma part, tu peux compter que je ne refuſerai

pas,

pas de contribuer à te remettre en état de faire le voyage d'Alcaraz de la manière que tu le déſires. Je ſuis auſſi perſuadé que Don Alexis ne manquera pas de compatir à ton infortune. Il pourra bien même te reprendre à ſon ſervice; mais peut être ès-tu trop attaché au maître que tu ſers actuellement pour vouloir le quitter. Oh! pour cela non, s'écria-t-il, en riant. Mon maître, qui ſe nomme Don Thomas Trasgo, eſt un original ſans copie. C'eſt un viſionnaire qui a une ſorte de folie tout-à-fait plaiſante. Il dit, & croit effectivement, qu'il a, comme Socrate, un Eſprit familier. Mon ami, me dit-il lorſqu'il m'eut arrêté pour le ſervir, apprends que j'ai un Génie qui

s'eſt

s'eſt donné à moi par prédi-lection, & qui m'inſtruit de tout ce que je veux ſavoir. Je m'entretiens avec lui tous les matins; & je t'avertis de te retirer quand tu nous entendras diſcourir enſemble; car il aime à me parler ſans témoins.

Véritablement un matin que Don Thomas étoit dans ſon cabinet, pourſuivit Toſton, je l'entendis parler tout haut. Je crus qu'il y avoit quelqu'un avec lui. Point du tout, il étoit tout ſeul. Il ſe parloit & ſe répondoit à lui même, croyant converſer réellement avec un Génie. Je fis un éclat de rire à ce portrait extravagant; & là-deſſus je quittai Toſton, après lui avoir dit de venir le jour ſuivant ſe préſenter.

ter à l'Hôtel. Ce qu'il fit, bien perſuadé qu'on le retiendroit dans cette maiſon. Il alla d'abord ſe faire annoncer à la Comteſſe, qui ne refuſa pas de lui parler. Il lui raconta ſon malheur : elle en parut touchée, quoiqu'au fond de ſon ame elle ne s'en ſouciat guères. Mon ami, dit-elle à Toſton, nous ferons quelque choſe pour vous. Il ſuffit que vous ayez mangé de notre pain, pour que nous ne vous laiſſions pas ſur le pavé. Allez voir mon fils; je ne doute point qu'il ne ſoit diſpoſé à vous faire plaiſir.

Don Alexis, que j'avois déja prévenu & déterminé à le reprendre à ſon ſervice ſur le même pied qu'auparavant, le reçut fort bien. Soyez le bien re-

revenu, Seigneur Toſton, lui dit-il d'un air railleur; comment gouvernez-vous le Capitaine Cope? Il vous a joué, ce me ſemble, un aſſez vilain tour; mais donnez-vous patience; il pourra vous renvoyer votre femme & votre argent. Peut-être ne vous a-t-il fait cette piéce que pour badiner, & pour voir comme vous prendriez la choſe. Racontez-moi l'avanture; j'aime à vous entendre faire des récits comiques, vous vous en acquittez à merveilles.

Hé! Monſieur, lui répondit Toſton, pourquoi vouloir que je vous conte une hiſtoire que vous ſavez déja, & dont je ne puis faire le récit ſans renouveller ma douleur? N'importe, repliqua Don Alexis, je

le

le veux abſolument. Un détail de ta bouche me réjouïra. Toſton pour le contenter, fit ce qu'il ſouhaitoit, & divertit infiniment ce jeune Seigneur, qui l'interrompit plus d'une fois pour s'abandonner à des ris immodérés, comme ſi l'avanture dont il s'agiſſoit eût été la plus plaiſante du monde.

Lorſque Don Alexis fut las de s'égayer aux dépens de Toſton, il prit ſon ſérieux, & lui dit : va, mon ami, pour te conſoler du malheur qui t'eſt arrivé, viens reprendre la place que tu avois auprès de moi avant ton mariage. Redeviens mon prémier Valet de chambre, & le dépoſitaire de mes ſecrets. Je te donnerai bientôt de l'occupation, ajoûta-t-il. J'ai ébauché une conquête, & j'ai

j'ai besoin de tes conseils pour l'achever. Ces paroles causèrent une grande joie à Toston, qui dès ce jour-là même quitta Don Thomas & son Génie, pour aller demeurer à l'Hôtel de Gelves.

CHAPITRE IX.

Par quel hazard Toston rencontra sa femme à laquelle il ne pensoit plus; & du nouveau changement que cette rencontre produisit dans ses affaires.

DOn Alexis le jour suivant à son lever, dit à Toston: Apprends, mon ami, que j'ai fait une jolie connoissance. Je te vas dire comment. Un matin

tin je me promenois tout ſeul au Prado. Je vis ſortir d'un jardin une Dame voilée, & dont l'air noble & majeſtueux prévenoit en faveur de ſa naiſſance. Elle fit quelques tours dans la prairie, & s'appercevant que je m'approchois d'elle pour mieux la voir, elle ſe retira vers le jardin pour y rentrer & tromper ma curioſité; mais, ſoit que mes pas précipités ne le lui permiſſent point, ſoit qu'elle voulût me laiſſer le tems de la joindre, je me trouvai avant elle à la porte du Jardin.

Madame, lui dis-je en la ſaluant avec une politeſſe reſpectueuſe, il faudroit que je fuſſe bien peu galant, ſi rencontrant une perſonne toute charmante, je ne lui témoignois pas

pas le plaiſir que me cauſe ſa vûe : Seigneur Cavalier, répondit la Dame, vous êtes prodigue de douceurs. Loin de refuſer de l'encens aux Dames qui en ſont dignes, vous avez bien la mine de l'offrir même à celles qui ne le méritent pas. Là-deſſus, je repliquai; la Dame répartit, & nous nous ſéparames après une aſſez longue converſation.

Depuis ce tems-là, dit Toſton, l'avez vous revûe? Non, répondit le jeune Comte, quoique j'aille preſque tous les matins au Prado. Si elle n'eſt pas ſortie de ſon jardin depuis ce jour-là, c'eſt apparemment qu'elle veut m'éprouver; car, ſans vanité je croi qu'elle eſt contente de moi. Il n'en faut pas douter, reprit le Valet; un Ca-

Cavalier fait comme vous, eſt ſûr de plaire. Comment la nommez-vous? Je ne ſai point encore ſon nom, répartit le Maître. Elle m'a défendu de m'informer qui elle étoit, & de peur de lui déplaire, je n'ai oſé faire aucune démarche pour la connoître. Peſte; s'écria Toſton, vous êtes un rigide obſervateur des commandemens des Dames; mais apprenez qu'elles trouvent bon quelquefois qu'on leur déſobéiſſe.

Ma foi, Monſieur, continuat-il, vous êtes encore fort éloigné de votre compte. Je vois bien qu'il faut que je me mêle de cette affaire, autrement elle tournera mal pour vous. Allons tout-à-l'heure au Prado, & montrez-moi le jardin d'où vous avez-vû ſortir votre

Prin-

Princeſſe; je ne vous en demande pas davantage. Don Alexis le prit au mot, & le mena juſqu'à la porte du jardin.

Lorſqu'ils y furent arrivés, Toſton dit au jeune Comte: laiſſez-moi ſeul ici, & retournez au logis; je vous rejoindrai bien-tôt, & ſoyez aſſuré que je vous dirai quelles perſonnes habitent cette maiſon. Nous prendrons là-deſſus nos meſures. Sur cette aſſurance, Don Alexis reprit le chemin de l'Hôtel de Gelves, & ſon confident s'aſſit auprès de la porte du jardin, eſpérant qu'il en pourroit ſortir quelque Domeſtique qu'il feroit parler.

Il y avoit déja plus d'une heure qu'il étoit là, quand tout-à-coup la porte s'ouvrit, & offrit à ſes yeux ſurpris une jeu-

ne perſonne qu'il reconnut pour être Blandine; comme en effet c'étoit elle-même, qui ſe préſentoit à ſa vûe. Elle le remit dans le moment, & courut à lui ſi tranſportée de joie qu'elle s'évanouit entre ſes bras. La mauvaiſe opinion qu'il avoit alors de la vertu de ſon épouſe, l'empêcha de partager le raviſſement où elle étoit de le rencontrer. Il crut que c'étoit une feinte, & que la Mignone étoit peut-être plus fâchée que réjouïe de le retrouver. Il ne laiſſa pourtant pas de la ſe courir; & quand elle eut repris l'uſage de ſes ſens: Eſt-ce vous, cher époux, lui dit-elle, eſt-ce vous que je vois? Vous que je croyois au fond de la mer! vous que j'ai compté parmi les morts! En diſant ces

paroles, elle embraſſoit ſon mari avec des démonſtrations de tendreſſe dont il auroit été fort touché s'il les eût cru ſincères; mais au lieu de s'y prêter de bonne grace, il repouſſa doucement ſa femme, & lui dit d'un air ſérieux: point de grimaces, Blandine. Pourquoi tous ces tranſports de joie, ou plûtôt tous ces faux témoignages d'affection? Ne m'allez-vous pas faire un beau Roman pour me perſuader que Cope à ſottement lâché ſa proye. Non; non, ne vous flattez point que je ſois aſſez crédule pour vous en croire ſur votre parole. Vous vous êtes rendue aux ſollicitations de ce Capitaine, ou vous avez cédé à ſa violence.

Toſton, répondit la Criolle, écoutez-moi ſans m'interrom-

pre. Je puis, ſans rougir, paroître devant vous. Si mon honneur s'eſt trouvé dans un grand péril, ſachez qu'il n'y a pas ſuccombé. Je vais vous faire un rapport fidèle de ce qui s'eſt paſſé entre Cope & moi, & vous verrez qu'au lieu de vous trahir, j'ai pouſſé la vertu plus loin que Lucrece.

Rappellez-vous, continua-t'elle, ce ſouper perfide que cet Anglois nous donna ſur ſon bord. Tandis que vous faiſiez la débauche avec lui, je me retirai dans une petite chambre qu'il avoit, diſoit-il, fait préparer pour vous & pour moi, & j'y dormis tranquillement juſqu'au lendemain. A mon réveil, ne vous trouvant pas à mon côté, je me levai pour vous aller chercher. Mais

dans

dans ce moment Cope entra dans ma chambre, affectant l'air d'un homme désolé : Madame, me dit-il, vous me voyez au désespoir ; il est arrivé cette nuit un malheur dont je ne puis me consoler. Le Seigneur Toston votre époux dans son ivresse ayant été sur le tillac pour quelque besoin, est tombé dans la mer, & s'est noyé. Je ne saurois revenir de ce funeste événement.

A cette triste nouvelle, je fis retentir le vaisseau de cris perçans. Je m'arrachai les cheveux ; je fus comme une possédée. Pendant ce tems-là, mon capitaine jouant le rôlle d'un homme affligé, soupiroit, gémissoit, & sembloit vouloir enchérir sur ma douleur. Il eut pendant deux jours entiers la

patience de m'entendre pouſſer des plaintes, & de voir couler mes pleurs, ſans m'oſer tenir des diſcours conſolans. Au contraire le traître irritoit mon affliction par le regret & le déplaiſir qu'il me témoignoit de vous avoir engagé à vous embarquer ſur ſon bâtiment. Il s'accuſoit avec amertume d'être la cauſe de votre mort, qu'il ne ceſſoit de ſe reprocher.

Mais dès le troiſième jour, il ne jugea plus à propos de ſe contraindre, & faiſant un autre perſonnage : Belle Blandine, me dit-il d'un air doux, il eſt bien douloureux, ſans doute, de perdre ce qu'on aime ; cependant quelque raiſon qu'on ait de pleurer ſa perte, il vaut mieux faire ſes efforts pour s'en con-

conſoler, que de ne vouloir écouter aucune conſolation. Après tout, eſt-ce à votre âge que la mort d'un mari doit faire tant de peine? Jeune & jolie comme vous êtes, vous ne ſauriez manquer d'époux; je ſens même que j'en ai un à vous propoſer; c'eſt moi, ſi vous n'avez pas d'averſion pour ma perſonne, je vous demande la préférence. Je remerciai Cope de l'honneur qu'il s'offroit à me faire, & je rejettai ſans héſiter ſa propoſition. Outre qu'il avoit une figure qui n'étoit nullement de mon goût, j'étois dans une diſpoſition peu favorable pour un amant.

L'Anglois employa cinq ou ſix jours à me faire l'amour fort poliment; mais jugeant que pour arriver à ſon but,

c'étoit prendre le chemin le plus long, il fit tout-à-coup ſuccéder les airs marins à ſa politeſſe, & je conviens que j'eus alors beſoin de toute la force que le Ciel me prêta pour réſiſter à ſa violence. Heureuſement pour moi, ma réſiſtance, au lieu d'irriter ſa fureur, la rallentit. Il paſſa ſubitement de l'amour au mépris. Il ceſſa de me tourmenter, & me regardant d'un air dédaigneux: Pour une Soubrette, me dit-il, vous faites bien la cruelle. Raſſurez-vous, ma mie; je ne veux pas devoir à mes efforts une victoire que je mépriſe. En même tems il me fit porter à terre avec mes effets par deux Matelots, auſquels il ordonna de me conduire juſqu'au prémier village,

ge, & de m'y laiſſer. Les Matelots n'exécutèrent pas en gens d'honneur l'ordre de leur Capitaine. A la vérité, ils me menèrent au village, & m'y abandonnèrent; mais conſidérant que j'étois une femme qu'ils ne reverroient probablement jamais, ils emportèrent avec eux le coffre où étoit notre argent.

J'avois par bonheur dans ma bourſe une trentaine de piſtoles d'Eſpagne, & un gros diamant au doigt. Avec de pareils effets on trouve de l'aſſiſtance par tout où il y a des hommes. Le Maître & la Maîtreſſe de l'hôtellerie du village où j'étois, entrèrent dans mes peines. Je ne leur eus pas ſi-tôt conté mon hiſtoire, qu'ils me plaignirent, & m'of-

firent leurs ſervices, en maudiſſant le Capitaine Cope, & ſes Matelots. Je leur demandai dans quel endroit d'Eſpagne j'étois. Vous êtes ici dans le village de Molina, me répondit l'Hôte, ſur la côte de Grenade, entre Marbellin & Malaga, à douze lieues de la ville d'Antequerre, où je vous conduirai moi-même ſi vous le déſirez. Vous me ferez plaiſir, lui dis-je, mon deſſein étant de me remettre au ſervice de quelque perſonne titrée, je pourrai trouver là quelque condition. Vous n'en devez pas douter, reprit-il; Antequerre eſt une ville peuplée, & où il y a ſur-tout bien de la nobleſſe. J'y ai des connoiſſances, ajoûta-t-il; je connois entre autres une bonne Dame, qui

qui étoit autrefois Duegne dans une maiſon où je ſervois; je vous menerai chez elle, & je ſuis ſûr qu'elle vous aura bientôt placée.

Je partis donc avec mon Hôte pour Antequerre, & nous y fumes à peine arrivés, qu'il alla voir cette vieille Gouvernante. Il lui raconta mon malheur, & elle en fut tellement attendrie, qu'elle lui dit: Amenez-moi cette femme infortunée; je lui offre un lit & ma table, j'épouſe ſes intérêts, je la prens ſous ma protection. Pour ſupprimer les circonſtances ſuperflues, cette Dame me mit auprès de Dona Leonor de Pedrera, fille d'un Gentilhomme d'Antequerre, avec laquelle, après la mort de ſon père, je ſuis venue demeurer

à Madrid, chez Don Elena de Toralva ſa tante, dont elle eſt unique héritière.

Je n'ai plus rien à vous dire, pourſuivit Blandine. Je viens de vous rendre compte de ma conduite, & je croi que vous devez être content de votre épouſe. Je le ſuis parfaitement, s'écria Toſton; & les choſes étant telles que vous venez de me les rapporter, j'aurois tort de ne l'être pas. Je vous avouerai même, excuſez ma ſincérité, que je n'aurois pas attendu de vous tant de réſiſtance; mais entre nous, la délicateſſe de Cope m'étonne fort, & voulez-vous bien que je vous diſe, que ſi votre rapport eſt vrai, il n'eſt guères vraiſemblable. J'en demeure d'accord avec vous, reprit l'épouſe, je

l'ai

l'ai échappé belle. Je vous en réponds, répartit le mari. Il m'a pris pendant votre récit une ſueur froide qui dure encore en ce moment. Outre le danger que vous a fait courir le Capitaine Anglois, vous n'avez pas été dans un moindre péril avec ces deux fripons de Matelots, qui vous ont conduite à Molina. Vous êtes bienheureuſe qu'ils ne vous ayent pris que votre argent.

Oh, ça, ma chère femme, continua-t-il, n'en parlons plus. Nous nous retrouvons donc enfin, à nos biens près, dans le même état où nous étions à notre départ de Cadix. Le Ciel en ſoit loué! ce qui nous doit conſoler mon enfant, c'eſt que nous allons faire en peu de tems une nouvelle fortune.

Le Comte de Gelves eſt revenu des Indes avec d'immenſes richeſſes, & on l'a fait Grand Ecuyer. Don Cherubin de la Ronda, mon ancien Maître, eſt Sécrétaire de ſes commandemens, & moi je ſuis redevenu Valet de chambre de Don Alexis. A meſure que ce jeune Seigneur avance en âge, on lui fournit plus d'argent pour ſes menus plaiſirs, & comme je ſuis l'adminiſtrateur de ſes eſpèces, mon poſte deviendra meilleur de jour en jour.

Don Alexis, dit Blandine, eſt-il toujours galant? Plus que jamais, répondit Toſton; il eſt actuellement amoureux d'une perſonne qu'il a vû ſortir de ce jardin ces jours paſſés, & cette perſonne pourroit bien être Leonor votre Maîtreſſe; c'eſt

c'eſt elle-même, reprit la Criolle; car elle m'a dit qu'un de ces matins un Cavalier l'avoit abordée dans cette prairie, & qu'elle s'étoit entretenue aſſez long-tems avec lui. Eh! comment, dit Toſton, vous a-t-elle paru affectée de cet entretien? Pas mal, répartit la Suivante. Je vous aſſure que s'il en avoit encore d'autres avec elle, il pourroit s'en faire aimer. Je vous dirai plus. Je ne ſai ſi ma Maîtreſſe ne craint pas de revoir ce Cavalier. Elle n'eſt pas ſortie du jardin depuis le jour qu'elle lui parla; elle a peut-être peur de le rencontrer.

La bonne nouvelle pour mon Maître, s'écria Toſton! je vais la lui porter tout-à-l'heure. Avec quelle joie ne l'ap-

l'apprendra-t-il pas! Sans adieu, ma chère Blandine, mes fidéles amours, nous nous reverrons; demeurez auprès de Leonor, l'intérêt de Don Alexis le demande. Secondez par vos bons offices les mouvemens que nous allons nous donner pour lui plaire. Après cette converſation, ces deux époux ſe ſéparèrent en proteſtant de part & d'autre qu'ils pardonnoient à la Fortune le tour qu'elle leur avoit joué, en faveur du plaiſir qu'elle leur faiſoit de les rejoindre.

CHA-

CHAPITRE X.

Continuation du Chapitre précedent.

TOston, avant d'aller retrouver Don Alexis, vint m'apprendre qu'il avoit rencontré Blandine, & après m'avoir rapporté toute la conversation qu'il venoit d'avoir avec elle: hé-bien, Monsieur, me dit-il, que pensez-vous de tout cela? Croyez-vous que tout ce qu'elle m'a raconté du Capitaine Cope soit au pied de la lettre, pour moi franchement je n'en croi rien du tout.

Il est vrai, lui répondis-je, qu'on en peut douter, sans passer pour incrédule; cependant

dant ce qu'un mari peut faire de mieux en pareil cas, c'eſt de s'imaginer que ſa femme lui a dit la vérité; c'eſt le parti que je prendrois à ta place pour me mettre l'eſprit en repos. Mais, pourſuivis-je, mon ami, tu n'as fait aucune mention dans ton récit, de l'enfant que Blandine doit avoir mis au monde depuis ſon départ de Mexique. Ah! vraiment vous m'en faites ſouvenir, repartit Toſton, ma femme a oublié de m'en dire des nouvelles, & moi de lui en demander. Dès que je la reverrai, je ne manquerai pas de m'informer de cet enfant, quoique la nature ne me parle qu'à demi en ſa faveur.

A ces mots, Toſton prit congé de moi, en me diſant: vou-

voulez-vous bien, Monſieur, que je vous quitte, pour me rendre auprès de Don Alexis qui m'attend, ſans doute, avec impatience. Je vais le ravir en lui rapportant ce que Blandine m'a dit de ſa Maîtreſſe. Va, cours, lui dis-je, mon garçon, quand on porte aux amans d'agréables nouvelles, on ne ſauroit aller trop vîte. Je ne doute pas que Don Alexis ne mette bien-tôt au rang de ſes conquêtes Leonor de Pedrera, puiſqu'il a ton ſecours, & celui de ton épouſe.

Auſſi-tôt que Don Alexis vit arriver ſon confident, il s'avança vers lui d'un air empreſſé. Hé-bien, lui dit-il, as-tu découvert qui ſont les perſonnes qui demeurent dans le jardin d'où j'ai vû ſortir ma Divinité?

J'ai

J'ai plus fait, répondit le Valet-de-chambre, j'ai appris le nom & la qualité de votre Déeſſe. Elle s'appelle Dona Leonor de Pedrera. Elle eſt fille d'un Gentilhomme d'Antequerre, après la mort duquel elle eſt venue à Madrid, & elle loge dans ce jardin, chez Dona Elena de Toralva, dont elle eſt niéce & unique héritière. Te voilà devenu en peu de tems bien ſavant, lui dit le jeune Comte. Et je ne vous ai pas dit encore tout ce que je ſai, lui répartit Toſton ; je ſai de bonne part que Leonor a pris du goût pour vous.

Hé, comment diable, s'écria Don Alexis, as-tu pû découvrir juſqu'aux ſentimens de cette Dame? Qui t'en a pû inſtruire? Le hazard, répondit le

le Valet. Il m'a mieux ſervi que mon adreſſe, ſi toutefois c'eſt m'avoir rendu ſervice que d'avoir inopinément préſenté ma femme à mes yeux. Que dis-tu, reprit le jeune Seigneur avec ſurpriſe? Tu as retrouvé Blandine? Oui, Monſieur, le Ciel a eu la bonté de me la rendre ſans que je la lui aye demandée, répartit le confident; & ce qu'il y a d'heureux pour vous, c'eſt qu'elle eſt ſuivante de Leonor. Tu m'enchantes, reprit avec tranſport Don Alexis, en m'apprenant que Blandine eſt à portée de me faire plaiſir. Je ſuis perſuadé qu'elle ne refuſera pas de remettre à Leonor un billet de ma part. Non, je vous en réponds, dit le Valet-de-chambre; & je vous aſſure que vous pouvez attendre d'elle tous les ſer-

ſervices qui dépendront de ſon miniſtère.

Le jeune Comte de Gelves pour profiter de l'occaſion qui ſe préſentoit de déclarer ſon amour à Leonor, écrivit un billet qu'il chargea Toſton de faire tenir à cette Dame. Le confident retourna donc le lendemain matin au Pardo. Il y trouva ſon épouſe à la porte du jardin ; il l'aborda d'un air galant & affectueux : ma chère Blandine, lui dit-il, avant que nous parlions des affaires de mon Maître, qu'il me ſoit permis, s'il vous plaît, de vous entretenir un moment des miennes. Hier, s'il vous en ſouvient, vous ne me dites pas le moindre petit mot de l'enfant dont vous étiez enceinte lorſque la fortune nous ſépara

tous

tous deux près de Gibraltar: hélas, répondit-elle en ſoupirant, la pauvre fille mourut preſqu'en naiſſant, peu de tems après que je fus entrée au ſervice de Dona Leonor; & ſa mort eût infailliblement été ſuivie de la mienne, ſi l'on n'eût pas eu de moi un ſoin tout particulier; mais ma Maîtreſſe qui m'avoit priſe en amitié, n'épargna rien pour ma conſervation. Je lui dois la vie. Auſſi par reconnoiſſance lui ai-je voué un attachement à toute épreuve.

Vous avez fort bien fait, reprit Toſton; une pareille Maîtreſſe mérite que vous l'aimiez. Sait-elle que vous avez retrouvé votre époux? Je le lui ai appris, répartit Blandine, & elle m'a permis de vous préſenter

ſenter à elle; ce que je veux faire tout-à-l'heure. Suivez-moi. En achevant ces paroles, elle le fit entrer dans le jardin, & lui montrant deux Dames qui s'y promenoient: vous voyez lui dit-elle, D. Leonor & ſa Tante. Joignons les; que je leur faſſe voir que je n'ai point épouſé un homme mal-fait & ſans mérite.

En parlant de cette ſorte, elle le prit par la main, le conduiſit à ces Dames, & les abordant d'un air badin: Mesdames, leur dit-elle, voilà l'époux que j'ai crû mort, & que j'ai tant pleuré. Regardez-le bien; ne vous paroît-il pas digne des larmes qu'il m'a couté? Aſſurément, répondit Dona Elena; on pleure ſouvent des maris moins agréables. A

ces

ces mots, Toſton fit une profonde révérence à la Dame qui venoit de les prononcer, & baiſſa modeſtement les yeux en gardant un reſpectueux ſilence. Ils ſont bien aſſortis tous deux, dit alors Leonor, & je ſuis bien aiſe que le Ciel les ait raſſemblés.

Dona Elena voulant faire parler Toſton : Vous êtes donc, lui dit-elle, chez le Comte de Gelves : oui, Madame, lui répondit-il, j'ai l'honneur d'être prémier Valet-de-chambre du Seigneur Don Alexis ſon fils unique : & vous êtes, repliqua-t-elle, apparemment ſatisfait de votre condition? Très-ſatisfait, Madame, répartit-il. Mon Maître eſt un Cavalier parfait. Je ne lui connois aucun défaut; quoique jeune, il

a une prudence conſommée. Il eſt ſage, ſans faire le Caton; & vif, ſans être étourdi; c'eſt un modèle de jeune Seigneur.

Outre mille bonnes qualitez dont il eſt doué, continua-t-il, quelque jour il poſſédera des biens conſidérables, le Comte ſon père ayant amaſſé de grandes richeſſes dans le Gouvernement de la nouvelle Eſpagne. Heureuſe la fille de qualité à qui ſa main eſt deſtinée.

En faiſant ainſi l'éloge de ſon Maître, Toſton, l'adroit Toſton, examinoit avec ſoin Leonor, & il lui ſembloit qu'elle prenoit plaiſir à l'entendre, quoiqu'elle affectât de l'écouter d'un air indifférent. Cette obſervation l'engageant à continuer de louer Don Alexis, il en fit un portrait ſi fla-

flateur, que Dona Elena ne put s'empêcher de lui dire: Mais, mon ami, vous outrez, vous exaggerez. Il n'eſt pas poſſible que le jeune Comte de Gelves ait tout le mérite que vous lui donnez. Pardonnez-moi, Madame, répartit-il effrontément; c'eſt un ſujet accompli, un abrégé de toutes les vertus.

Dans cet endroit de leur entretien, ils furent interrompus par un Page qui vint remettre un billet à Dona Elena. Elle le lut, & comme il demandoit une prompte réponſe, elle rentra pour l'aller faire. Leonor la ſuivit, laiſſant ſa Soubrette avec ſon mari dans le jardin: ces deux époux ſe voyant ſeuls, ſe mirent à rire ſans pouvoir s'en défendre: Il faut avouer,

dit Blandine à Toſton, que vous ſavez faire de beaux portraits, mais, entre nous, ils ne ſont guères reſſemblans. Je conviens, répondit-il, que j'ai un peu flatté Don Alexis; mais je ne crois pas que cela ait produit un mauvais effet. Je ſuis ſûr que votre Maîtreſſe eſt charmée de mon Maître en ce moment; car, quoique vous ne m'en ayez rien dit, je jurerois que vous avez averti Leonor que D. Alexis eſt le Cavalier qui s'eſt entretenu avec elle un matin dans la prairie : cela eſt vrai, reprit Blandine. Je lui parlerai tantôt en particulier de ce jeune Seigneur. Je verrai ce qu'elle a dans l'ame, & je vous l'apprendrai demain. Fort bien, dit Toſton; & ſi par hazard vous

vous trouvez la Dame disposée à recevoir favorablement une lettre de mon Maître, en voici une, ajouta-t-il en lui présentant le billet de Don Alexis, dans laquelle il y a une déclaration d'amour des mieux tournées, aussi y ai-je mis la main. Blandine se chargea de la lettre, en disant à son mari qu'il pouvoit assurer son Maître de ses bons offices auprès de Leonor. Là-dessus les deux époux se séparèrent, avec promesse de se retrouver au même endroit le lendemain matin.

Ils n'y manquèrent pas : Victoire, s'écria la Criolle, en revoyant Toston, victoire ! J'ai entretenu ma Maîtresse de Don Alexis. Je lui ai fait le portrait de ce Cavalier, à peu près comme vous le fites hier.

Elle a d'abord uſé de diſſimulation; mais je l'ai tournée de tant de façons, qu'elle n'a pû ſe défendre de me découvrir ſes ſentimens: oui, ma chère Blandine, m'a-t-elle dit, j'aime Don Alexis, j'en ſuis occupée depuis le jour que je l'ai vû à la porte de ce jardin, & tout le bien que j'en entends dire acheve de m'enflammer pour lui.

Venons au billet de mon Maître, interrompit Toſton. Leonor l'a-t'elle lu? Avec avidité, répondit la Soubrette, & nous l'avons toutes deux admiré. Vous m'aviez bien dit que vous y aviez mis du vôtre. Je m'en ſuis apperçue. Cette lettre a fait une vive impreſſion ſur ma Maîtreſſe. *Vivat*, reprit le Valet-de-chambre, tranſ-

transporté de joie! les choses ne peuvent aller mieux. Continuons, ménageons un tête à tête nocturne à nos amans. Ils n'ont plus besoin que de cela pour devenir éperduement amoureux l'un de l'autre. Engagez Leonor à se promener cette nuit dans le jardin, j'amenerai Don Alexis. Ils auront ensemble un long entretien, après lequel ils ne respireront que le mariage.

Blandine approuva ce dessein, qui fut exécuté. Le jeune Comte de Gelves conduit par son confident, arriva entre onze heures & minuit à la porte du jardin dans lequel ils furent introduits par Leonor & par sa Suivante, qui les attendoient impatiemment. Don Alexis aborda la Dame d'un

air reſpectueux, elle le reçut de même, & après quelques complimens de pure politeſſe de part & d'autre, ils commencèrent à prendre le ton des amans. Toſton & ſa Criolle voyant qu'ils alloient s'engager dans une tendre converſation, ſe retirèrent pour s'entretenir auſſi en particulier de leurs petites affaires.

L'amour qui rend les heures ſi longues aux amans quand ils ſont éloignés de ce qu'ils aiment, les fait paſſer en récompenſe bien rapidement lorſqu'ils ſont enſemble. Il étoit déja jour, que Don Alexis & ſa Maîtreſſe ne ſongeoient point encore à ſe ſéparer. Il fallut que les confidens les en avertiſſent: ſoin que prit volontiers Toſton à qui la nuit

ne

ne paroiſſoit pas ſi courte qu'à ſon Maître. Les deux amans ſe quittèrent enfin, en ſe diſant adieu juſqu'à la nuit ſuivante.

Cette entrevûe, ainſi que l'avoit prédit l'époux de la Criolle, irrita leur paſſion. Dès que Don Alexis fut hors du Jardin, il ſe mit à vanter les agrémens de Leonor, & principalement ſon eſprit, & il ne fit que rebattre la même choſe toute la matinée. Il ne fut occupé pendant le jour que du plaiſir que lui promettoit une ſeconde entrevûe: mais avant qu'il pût joüir d'un ſi doux entretien, il fut obligé d'en eſſuyer un qui lui fit peu de plaiſir. Le Comte ſon père, après le ſoupé s'étant enfermé avec lui dans ſon cabinet, lui tint ce diſcours: Mon fils, j'ai

une affaire de la dernière importance à vous communiquer. Le prémier Miniſtre, pour me prouver qu'il a pour moi une ſincère & véritable amitié, m'a dit qu'il vouloit vous marier, & vous donner une femme de ſa main.

Don Alexis, à ces paroles, ſe trouble & demeura tout interdit. Comment donc, continua le père, le mariage vous fait-il peur? ah! quand vous ſaurez quelle perſonne le Miniſtre propoſe, je ſuis perſuadé que vous n'aurez point de répugnance à l'épouſer. Le jeune Comte s'étant un peu remis de ſon trouble, lui dit: Seigneur, je ſuivrai toujours aveuglément vos volontés, mais daignez me permettre de vous dire que je me ſens pour le mariage

riage une averſion ..... Vous me trompez, interrompit Son Excellence; vous diſſimulez; je vois bien ce qui vous révolte contre l'hymen dont il s'agit, votre cœur s'eſt engagé ailleurs. Follement épris de quelque avanturière, vous voulez vous faire un point d'honneur de lui être fidèle.

Non, Seigneur, répartit Don Alexis, je ne brûle point d'une honteuſe ardeur. J'aime, il eſt vrai, & je ne m'en défends pas; mais l'objet de mon amour n'eſt pas d'une naiſſance à me faire rougir des ſentimens qu'il m'a inſpirés. Si vous voulez que je vous apprenne quelle eſt ſa famille..... Je vous en diſpenſe, interrompit le père pour la ſeconde fois, je ne ſuis pas curieux de connoître cette Da-

me, & je vous ordonne d'y renoncer. Je ne veux pour belle-fille que celle qui m'eſt offerte par le Miniſtre ; & ſachez que c'eſt une perſonne qui joint à la jeuneſſe & à la beauté une noble origine, & de grands biens. Allez, ajoûta t-il, allez conſulter là-deſſus Don Cherubin de la Ronda votre Gouverneur, je ſuis perſuadé que ſes conſeils ſeront conformes à mes intentions.

Le jeune Seigneur ſortit à l'inſtant du cabinet ſans repliquer ; mais au lieu de me venir chercher, il jugea plus à propos d'aller trouver Toſton. Il lui apprit la violence que ſon père prétendoit faire à ſes ſentimens, & après s'être plaint de cette tyrannie : Mon ami, dit-il à ce confident, que faut-il que je

faſſe

faſſe pour me conſerver à Leonor? comment me tirer de cet embarras? Monſieur, lui répondit Toſton, la choſe n'eſt pas facile. Monſeigneur votre père, comme vous ſavez, eſt diablement opiniâtre; s'il a réſolu que vous épouſiez la perſonne propoſée par le Miniſtre, il n'en démordra point. Mais il n'eſt pas encore tems de nous déſeſperer. Employons auparavant la ruſe. Feignez, paroiſſez conſentir à ce mariage, pendant que j'imaginerai quelque expédient pour le rompre. Ah! Toſton, s'écria Don Alexis à ces paroles, qui ſembloient flatter ſon amour de quelque eſperance, ſi tu peux en venir à bout, il n'y a rien que tu ne doives attendre de ma reconnoiſſance. Courons, volons

au rendez-vous, pourſuivit-il; je veux informer Leonor du malheur qui nous menace, l'aſſurer que je mettrai tout en uſage pour le détourner, & lui renouveller enfin le ſerment que je lui ai fait de n'être jamais qu'à elle.

Ils retournèrent donc tous deux au Jardin, où Leonor & ſa Suivante s'entretenoient, en les attendant, des bonnes qualités de Don Alexis. Blandine qui les connoiſſoit mieux que perſonne, élevoit juſqu'aux nues ce jeune Seigneur Les amans gagnèrent un cabinet de verdure où ils avoient paſſé la nuit précedente, & les époux ſe retirerent dans un autre endroit, où Toſton dit d'abord à Blandine : Mon enfant, la vie eſt une ſucceſſion continuelle

nuelle de bien & de mal, de joie & de chagrin. Hier au ſoir, par exemple, nous vinmes ici gais comme des pinçons, & nous y venons aujourd'hui plus triſtes que des hiboux. Hé! quel ſujet de triſteſſe pouvez vous avoir, lui dit ſa femme? vous auroit-on annoncé quelque mauvaiſe nouvelle? La plus cruelle que nous puſſions apprendre, repliqua-t-il! on veut ſéparer pour jamais Don Alexis & Leonor. En même tems il lui raconta ce qui venoit de ſe paſſer entre le Comte de Gelves & ſon fils.

Blandine fut pénétrée de douleur à ce récit: Vous avez bien raiſon de vous affliger; rien n'eſt plus mortifiant que ce que vous dites. Malheureuſe Leonor continua-t-elle en

en apoſtrophant ſa maîtreſſe! quel coup de foudre pour vous! Mais eſt-il donc impoſſible de le parer? Toſton qui a de l'adreſſe & de l'eſprit, ne ſera-t-il aucune tentative pour préſerver nos amans du ſort affreux qu'on leur prépare? Pardonnez-moi, répondit-il, je cherche dans ma tête quelque moyen de le prévenir; mais je vous avouerai qu'il ne me vient point là-deſſus d'idée qui me contente. Il s'en offre une en ce moment à mon eſprit, reprit la Criolle, & je ne croi pas qu'elle ſoit à rejetter. Vous n'ignorez pas que la Comteſſe aime tendrement ſon fils; penſez-vous qu'il n'y ait rien à faire de ce côté-là? Tout au contraire vraiment, s'écria Toſton, j'épouſe cette idée. J'irai

demain

demain au lever de la Comteſſe ; je lui demanderai une audience particulière. Je lui expoſerai patétiquement la ſituation de Don Alexis ; & peut-être l'attendrirai-je de façon qu'elle s'intéreſſera pour Leonor & pour lui.

Pendant que les confidens tenoient de pareils diſcours, les deux amans ſe promettoient, ſe juroient un amour à l'épreuve de tous les obſtacles que la fortune pourroit faire naître pour le traverſer. Ils ſe quittèrent l'un l'autre dans ces ſentimens. Le jeune Seigneur reprit le chemin de ſon hôtel avec Toſton, qui lui dit le deſſein où il étoit d'eſſayer ſi par ſon éloquence il ne pourroit point engager la Comteſſe ſa mère, à protéger ſon amour.

J'ap-

J'approuve ton projet, lui dit Don Alexis, & pour le rendre plus efficace, je prétends t'accompagner. Je me jetterai aux piés de ma mère, & j'embraſſerai ſes genoux, tandis que tu plaideras pour moi. Je ſuis aſſuré que nous la gagnerons.

Dans cette opinion, ils ſe déterminèrent à faire cette démarche, & ils la firent effectivement le lendemain matin. En voici le détail & le ſuccès. La Comteſſe de Gelves étoit à ſa toilette. Si-tôt qu'elle apperçut Don Alexis & ſon confident, elle fit ſortir toutes ſes femmes, & d'abord adreſſant la la parole à Toſton: Mon ami, lui dit-elle. dans quelle diſpoſition vient ici mon fils? a t-il encore de la répugnance à lier ſa deſtinée à celle d'une aimable

mable perſonne qui lui eſt offerte par le prémier Miniſtre? Madame, lui répondit Toſton, mon Maître vous a voué une aveugle obéïſſance, il eſt prêt à faire tout ce que vous lui ordonnerez; mais ſi vous lui faites épouſer la Dame qu'on lui propoſe, vous pouvez compter que vous perdez votre fils unique. Oui, ma mère, dit alors Don Alexis en ſe proſternant devant elle & lui baiſant une de ſes mains, Toſton vous dit la vérité! Si vous me donnez une femme malgré moi, je ſui mort. Choſe étrange, s'écria la Comteſſe! peut-on ſe laiſſer prévenir juſques-là contre une perſonne que l'on n'a jamais vûe? Attendez qu'on vous ait fait voir la Dame dont il eſt queſtion, & ſi vous la trouvez dés-

agréa-

agréable, je ſuis aſſez bonne mère pour m'oppoſer à une union contraire à votre repos, quoique chez nos pareils la figure ne faſſe guères rompre de mariages. Mais, ajoûta-t elle, ſi je m'en rapporte au portrait qu'on ma fait de cette Dame, c'eſt une beauté. Fut-elle plus charmante que Vénus, dit Toſton ; Madame, s'il vous plaît, ne nous en parlez pas davantage. L'amour a prévenu le Miniſtre en préſentant à nos yeux une eſpèce de Déeſſe dont nous ſommes enchantés.

Il faut en effet, reprit la Comteſſe, qu'elle ſoit pourvûe d'une beauté bien rare pour avoir fait ſur vous une ſi forte impreſſion. Sa naiſſance répond-t-elle à ſes charmes? de ce côté-là, je crains qu'elle n'ait ſujet

jet de ſe plaindre de la nature. Oh, que non, Madame, répartit Toſton! c'eſt une fille de qualité. Leonor de Pedrera doit le jour à un Gentilhomme d'Antequerre; & de plus, elle eſt nièce de Dona Elena de Toralva.

Le mère de Don Alexis n'entendit pas plûtôt prononcer ces derniers mots, qu'elle fit de grands éclats de rire qui déconcertèrent ſon fils & Toſton: Madame, lui dit ce jeune Seigneur d'un air étonné, de graces apprenez-moi la cauſe de ces ris immoderés; nous ſoupçonneriez-vous de vouloir vous en impoſer ſur la condition de Leonor? Laiſſez-moi rire à mon aiſe, s'écria-t-elle. A ces mots, ſes ris ſe renouvellèrent, pendant que le Maî-

tre

tre & le valet ne ſachant ce qu'ils en devoient penſer, ſe regardoient tous deux en gardant un ſtupide ſilence.

Il plut enfin au Ciel qu'elle ceſſât de rire; & lorſqu'elle eut repris ſon ſérieux: Don Alexis, dit-elle à ſon fils, ne vous allarmez plus. Vous ne ſerez point obligé de renoncer à votre chère Leonor puiſque c'eſt elle-même que le prémier Miniſtre vous deſtine pour épouſe. Dona Elena de Toralva eſt parente de la Ducheſſe d'Olivarès, & ce ſont ces deux Dames qui ont fait propoſer ce mariage au Comte de Gelves par le ComteDuc. N'ai-je pas eu raiſon de rire, pourſuivit-elle? ne trouvez-vous pas cette avanture plaiſante? En achevant ces paroles, de nouveaux ris lui

lui échappèrent encore, & ſon fils ſuivant ſon exemple, ſe mit à rire auſſi de même que Toſton. Après quoi le jeune Seigneur & ſon confident ſe retirèrent tranſportés de joie, & ſe rendirent avec empreſſement chez Dona Elena, où ils trouvèrent tout le monde en belle humeur, le bruit du mariage prochain de Leonor avec Don Alexis s'y étant déja répandu. Pour dire le reſte en deux mots, les nôces ſe firent peu de tems après, & il y eut de grandes réjouïſſances, tant à l'hôtel de Gelves qu'à celui de Dona Elena de Toralva.

CHA-

CHAPITRE XI.

Des choſes qui ſe paſſèrent après le mariage de Don Alexis de Gelves. Du voyage de Toſton à Alcaraz, & de ſon retour à Madrid.

DOna Elena, chez qui s'étoit fait ce mariage, aimoit ſa nièce comme une mère aime ſa fille unique; & ne voulant point ſe ſéparer d'elle, cette bonne tante céda la moitié de ſon hôtel aux nouveaux époux. Le prémier ſoin de Don Alexis fut de récompenſer Toſton d'avoir contribué à ſon bonheur. Il ne ſe contenta pas de lui faire préſent de trois

trois cens piſtoles, il le fit ſon Intendant: poſte moins conſidérable par ce qu'il valoit alors, que par ce qu'il pourroit valoir un jour. Leonor, de ſon côté, n'en uſa pas moins généreuſement avec Blandine, qui plus ſenſible à l'amitié que ſa Maîtreſſe avoit pour elle qu'à l'intérêt, lui étoit attachée de cœur & d'inclination. Ce qu'il faut admirer dans une ſoubrette.

Un matin Toſton m'étant venu voir, me dit: Seigneur Don Cherubin, je viens prendre congé de vous, & recevoir vos ordres. Je partirai dans deux jours pour Alcaraz, pour contenter l'envie que j'ai de revoir les auteurs de ma naiſſance. Don Alexis mon maître, me permet de faire ce

voyage, à condition que je ſerai de retour dans deux mois. Mon enfant, lui dis-je, le deſir qui te preſſe eſt louable, & il eſt juſte que tu le ſatisfaſſes; mais quand tu auras paſſé quelques jours avec des perſonnes ſi chères, reviens promptement à Madrid. Tu connois l'inconſtance des Grands Seigneurs, tu pourrois perdre ta place, qui ne ſauroit manquer de te conduire à une fortune conſidérable. Oh! ne craignez pas, repliqua t-il, que je m'amuſe à me divertir avec mes anciens amis. J'ai déja pris l'eſprit de la Cour, je ne pourrois plus vivre en Province. Hé! par quelle voiture, lui dis-je, prétends-tu t'en aller? Sur un des meilleurs chevaux de nos écuries, répartit-il, & ſuivi d'un La-

Laquais du logis, qui aura la livrée de Gelves, & qui ſera auſſi-bien monté que moi. Un Intendant de grande Maiſon ne doit pas voyager en gredin. Véritablement deux jours après, Toſton partit ſur un ſuperbe cheval, ſuivi d'un Laquais revêtu d'une livrée brillante, & chargé des dépêches que je lui remis pour mes beaux-frères.

Pendant ſon abſence, il arriva des changemens heureux pour la maiſon de Gelves. Don Alexis s'étant attaché à faire aſſiduement ſa Cour au Comte-Duc d'Olivarès, eut le bonheur de lui plaire à un point que ce Miniſtre le fit recevoir Gentilhomme de la Chambre du Roi: ce qui étoit le plus ſincère témoignage d'affection qu'il pût

lui donner, Son Excellence étant d'un caractère à ne vouloir mettre auprès de la perſonne du Monarque, que des hommes affidés. Ce ne fut pas tout; Dona Leonor devint en même tems Dame du Palais de la Reine, par le crédit de Madame d'Olivarès, qui étoit *Camarera-Mayor*; de ſorte que Toſton à ſon retour trouva ſon Maître & ſa Maîtreſſe à la Cour dans des rangs qu'ils n'y tenoient pas à ſon départ.

L'impatience que ce nouvel Intendant avoit de me rendre compte de ſon voyage, ne lui permit pas d'aller d'abord ſe montrer à ſa femme, ni même à Don Alexis, il vint chez moi avec un empreſſement qui marquoit bien qu'il m'aimoit. Je ne le vis pas ſans émotion paroître

roître dans ma chambre; & ne ſachant ce qu'il venoit m'annoncer, je lui demandai en tremblant ſi ce qu'il avoit à m'apprendre devoit m'affliger ou me réjouïr. Je ne vous apporte que de bonnes nouvelles, me répondit-il; Don Manuel & Don Gregorio jouiſſent d'une ſanté parfaite, auſſi-bien que leurs épouſes. Ces Dames, qui ſont toujours fort aimables, ont encore groſſi la famille depuis votre départ d'Alcaraz: votre ſœur, avec Francillo, & les deux filles qu'elle avoit, a préſentement un autre fils qui eſt en nourrice; & ſa bonne amie, outre le garçon qu'elle a eu au commencement de ſon mariage, a donné à Don Manuel deux filles en moins de vingt mois. Tous ces enfans,

continua-t-il, tant mâles que femelles, ſe portent à merveilles, & ſont tout gentils. Votre fille entr'autres eſt plus belle que le jour.

Tout cela me fait plaiſir, interrompis-je, mon ami; mais dis moi, je te prie, comment ma ſœur & mes beaux-frères ont écouté le récit que tu dois leur avoir fait de mes avantures? t'ont-ils paru prendre beaucoup de part à ma fortune? Aſſurément, répartit Toſton; ils me firent des queſtions à l'infini, & je n'eus pas peu d'affaire à contenter leur curioſité chacun m'interrogeant à ſon tour, & quelquefois tous enſemble. Mais quand je leur détaillai la rencontre de Monchique, & la manière dont il nous avoit dit avoir ſéduit Do-

na Paula, mes auditeurs commencèrent à fondre en larmes, & principalement les Dames, qui voyant votre épouſe pleinement juſtifiée, déplorèrent amèrement ſon malheur. Après cela, ils me queſtionèrent ſur Dona Blanca : ils me demandèrent de quel caractère elle étoit, & ils eurent lieu de juger par le portrait que je leur en fis, que de tous les bienfaits que vous avez reçûs de Don Juan de Salzedo, ſa fille n'étoit pas le moins conſidérable.

Il ne me reſte plus, ajoûta Toſton, qu'à vous remettre les dépêches de votre famille; & vous voulez bien après cela que je vous quitte pour me rendre auprès de mon Maître. Je vais ſavoir ſi mon abſence

ne m'a point fait de tort dans ſon eſprit. Non, mon enfant, lui dis-je; tu retrouveras Don Alexis tel que tu l'as laiſſé. J'ai pris ſoin pendant ton éloignement de te conſerver ſes bonnes graces. J'ai encore une bonne nouvelle à t'annoncer: le Roi a honoré ce jeune Seigneur d'une Charge de Gentilhomme de ſa Chambre: ce qui ne donne pas peu de relief à ton Intendance.

J'appris auſſi à Monſieur l'Intendant, que Dona Leonor étoit Dame du Palais de la Reine. Bon, s'écria-t-il plein de joie, voilà ma femme à la Cour: cela va me fixer à Madrid. Je le ſouhaite, lui dis-je, & que l'envie de revoir ton pays ne te reprenne jamais. Oh. Monſieur, me répondit-

il,

il, c'en eſt fait; je lui ai dit un éternel adieu. Je n'y ai été, comme vous ſavez, que pour voir mon père & ma mère. Je les ai trouvés tous deux morts & enterrés. J'ai répandu ſur leur tombeau les pleurs que je leur devois, & je me ſuis détaché de ma Patrie. En achevant ces paroles, il me remit les dépêches dont il étoit chargé; & me quitta.

CHAPITRE XII.

De la ſecrette & curieuſe converſation que Don Cherubin eut un jour avec le Comte de Gelves.

QUoique le Comte de Gelves, comme il a été dit, eût rapporté des Indes de grandes richeſſes, il avoit affecté par avarice & par politique, de ne pas imiter les Vicerois qui reviennent de leurs Gouvernemens. Il ne ſe montroit dans les ruës qu'accompagné de peu de monde, & il rendoit ſes viſites, pour ainſi dire, ſans éclat, & dans un équipage trop modeſte pour un Gouverneur du Mexique. A l'égard des préſens

ſens qu'il avoit faits, tant au Roi qu'aux Infans Don Ferdinand & Don Carlos, ce n'eſt pas la peine d'en parler, puiſqu'ils ne conſiſtoient qu'en quelques ouvrages de plumes, & autres ſemblables bagatelles. Auſſi le public qui cenſure tout, quelquefois ſans examen, ne louoit-il pas ſon humeur magnifique.

Ce Seigneur n'ignoroit pas ce qu'on penſoit de lui dans le monde, & il me dit un jour: J'aime mieux paſſer pour un avare, que de m'expoſer à me perdre par un faſte qui ne fait qu'exciter l'envie. L'exemple du Duc d'Oſſone, qui vient de mourir dans une Priſon, doit bien inſtruire les Vicerois. Ce grand homme vivroit peut-être encore s'il n'eût pas eu

l'imprudence de faire ſon entrée dans Madrid avec une pompe plus convenable à un Souverain, qu'à un Gouverneur qu'on rappelloit pour lui demander compte de ſon adminiſtration; s'il n'eut pas fait de ſi riches préſens à la Cour, & s'il n'eût pas enfin étalé ſes richeſſes aux yeux, de ſes ennemis & de ſes envieux. Peut-être n'avez-vous pas entendu parler de cette faſtueuſe entrée. Il faut que je vous en faſſe un détail, moins pour vous en faire admirer la magnificence, que pour vous montrer l'oſtentation de ce Viceroi de Sicile & de Naples.

Quatre Trompettes avec douze Gardes Napolitains, & douze autres Siciliens commençoient la marche. Le Maître d'hô-

d'hôtel à cheval, & vingt-quatre mulets couverts de houſſes brodées d'or, conduits par vingt Palfreniers, précedoient trois litières & trois ſuperbes caroſſes de la Ducheſſe d'Oſſone, que ſon Maître d'hôtel & celui de ſon fils ſuivoient aves des chevaux de main que menoient vingt Palfreniers. Après quoi, paroiſſoit le Majordome, Major du Duc accompagné de douze Pages à cheval vêtus à l'Eſpagnole, & de douze Halebardiers habillés à l'Italienne. Don Juan Telles venoit enſuite à la tête de trente Gentilshommes Eſpagnols, Napolitains ou Siciliens, tous richement vêtus à la Hongroiſe, & montés ſur des chevaux de prix. Après cela, le Duc ſous le même ha-

billement paroiſſoit dans un caroſſe de la dernière magnificence avec Dona Iſabella de Sandoval ſa belle-fille, ayant quatre Eſtafiers à chaque portière, & vingt Halebardiers, ſuivis de trente caroſſes pleins d'amis ou de parens, ſans compter ſix autres de reſerve. Enfin, cette indiſcrette & ſolle marche étoit fermée par une foule d'Officiers, de Pages & d'Eſclaves Turcs.

Voilà, pourſuivit le Comte de Gelves, comme le Duc d'Oſſone entra dans Madrid aux acclamations d'un concours prodigieux de peuple accouru de toutes parts pour le voir. Vous jugez bien qu'une pareille entrée ne diminua point le nombre des ennemis ſecrets qu'il avoit déja; & pour ſurcroît

croît d'indiſcrétion, il expoſa pendant quinze jours dans ſon hôtel, à la curioſité du public, les richeſſes qu'il avoit apportées d'Italie, ſe faiſant un vain plaiſir de les montrer aux Eſpagnols, comme des dépouilles des Turcs, & de glorieux monumens des victoires qu'il avoit remportées ſur ces Infidèles. Je n'ai donc pas mal fait, ajoûta le Grand Ecuyer, de tenir une conduite oppoſée à la ſienne; moi ſurtout qui ſort d'un Gouvernement, où tout le monde me ſoupçonne d'avoir amaſſé d'immenſes tréſors. Par mon entrée modeſte, j'ai prévenu l'envie que je n'aurois pas manqué d'armer contre moi par un plus grand air d'opulence.

CHA-

CHAPITRE XIII.

De l'arrivée de Don Manuel à Madrid; de la joie que ce Cavalier & Don Cherubin eurent de se revoir, & des arrangemens qu'ils prirent ensemble pour ne se plus quitter.

IL n'y avoit pas huit jours que Toston étoit de retour d'Alcaraz, lorsqu'un matin, comme, je travaillois dans mon cabinet, on vint m'y annoncer Don Manuel de Pedrilla. Je me levai dans le moment pour recevoir un homme qui m'étoit si cher. Nous nous tinmes long-tems embrassés tous deux, & nous nous témoignames par des pleurs, plûtôt que par des

des paroles, la joie que nous avions de nous retrouver. Le ſouvenir de Dona Paula nous attendrit d'abord, & nous ne pumes refuſer des larmes à la mémoire de cette adultère innocente, malgré les chagrins qu'elle nous avoit cauſés à l'un & à l'autre; mais nous repaſſames bien-tôt de la douleur à la joie, en nous entretenant de notre famille. Nous avons d'aimables enfans, me dit Don Manuel; ſi Toſton vous en a fait un portrait fidèle, il doit vous avoir aſſuré que Dona Thereſa votre fille, eſt toute mignonne, & que Don Ignacio mon fils, eſt un joli garçon. Pour votre neveu Francillo, qui s'appelle à préſent Don Franciſco de Clevillente, ce n'eſt plus un enfant, c'eſt un

un Cavalier de belle taille, & fort en état de ſervir le Roi.

Après avoir parlé des enfans, continua Don Manuel, parlons des mères. Iſmenie & Dona Franciſca ſont toujours deux jolies femmes. Je ſuis plus que jamais épris de l'une, & Don Gregorio a pour l'autre un attachement dont la vivacité ſemble augmenter de jour en jour. Vous me raviſez, interrompis-je, mon ami, en m'apprenant que vous viviez tous quatre dans la plus parfaite union: que ne puis-je aller partager avec vous les douceurs de votre ſociété! Hé! qui vous en empêche, me dit Pedrilla, n'êtes-vous pas maître de vos actions? Non, lui répondis-je, le Comte de Gelves ne veut pas que mon beau-père le quitte; & mon

mon beau-père enchaîné à ſes volontez, a la complaiſance de lui ſacrifier l'envie qu'il auroit de ſe repoſer après ſes longs travaux. De mon côté, la reconnoiſſance & l'amitié me lient ſi fortement à Salzedo, que je me fais un devoir de ne le point abandonner. Je vous reconnois à ces ſentimens, reprit Don Manuel. Ainſi donc nos Dames & moi, nous nous ſommes envain flattés de vous poſſéder avec votre épouſe. Je ne demanderois pas mieux, lui répartis-je, que de paſſer avec elles & avec vous le reſte de mes jours; mais voyez quel obſtacle s'y oppoſe. Hé bien, dit Don Manuel, après avoir rêvé quelques momens, puiſque je ne puis vous arracher de Madrid, il faut que j'engage nos

nos Dames à s'y venir établir : c'eſt ce que je veux leur propoſer, & je croi qu'elles accepteront volontiers la propoſition.

J'applaudis à cette idée, dis-je à Don Manuel; puiſſiez-vous leur faire goûter ce projet. Si vous êtes aſſez éloquent pour cela, je me charge d'acheter un grand hôtel pour loger toute notre famille : je ſuis en état de faire une pareille acquiſition, & même toute la dépenſe du ménage. Retournez-donc au plûtôt à la ville d'Alcaraz ; déterminez, s'il ſe peut, les Dames à venir demeurer à Madrid, & nous les amenez. Nous menerons dans notre hôtel une vie délicieuſe. On y verra régner la joie, & l'on y trouvera la bonne compagnie.

Don

Don Manuel impatient de voir arriver un tems ſi heureux, ſe hâta de reprendre le chemin de ſon pays; mais avant ſon départ, je le préſentai à Salzedo, qui le reçut d'une manière qui le charma. Il ne fut pas moins content des politeſſes que lui fit mon épouſe, qui le regardant comme mon meilleur ami, crut ne pouvoir lui faire aſſez de civilitez. Auſſi, me dit-il, en partant : en vérité, Don Cherubin, j'admire votre bonheur. Vous êtes entré dans une famille bien aimable. Vous avez une femme digne de toute votre tendreſſe, & un beau-père qui mérite toutes les attentions que vous avez pour lui. Je vais faire de ces deux perſonnes de ſi beaux portraits à Clevillente & à nos Dames,

que

que cela me contribuera pas peu à me faire réuſſir dans mon deſſein.

CHAPITRE XIV.

Par quel évenement le projet de Don Manuel & de Don Cherubin ne fut point executé.

J'Eſpérois, ou plûtôt je ne doutois nullement que Pedrilla ne vînt à bout de perſuader les Dames, & déja je cherchois un bel hôtel qui fût à vendre; mais c'étoit m'embarraſſer d'un ſoin inutile, comme vous allez l'entendre. Un jour que le Comte de Gelves avoit été voir le prémier Miniſtre, il s'enferma dans ſon ca-

cabinet avec Salzedo, auquel adreſſant la parole : Don Juan, lui dit-il, vous allez être ſurpris de ce que j'ai à vous dire. Je reviens de chez le Comte-Duc avec qui j'ai eu un entretien qui a roulé ſur vous : Comte, m'a-t-il dit, vous avez auprès de vous un homme qui ne m'eſt point agréable ; c'eſt Don Juan de Salzedo. Il a été Sécrétaire du Duc de Lerme, & enſuite du Duc d'Uzede, en un mot, c'eſt une créature de la Maiſon de Sandoval. Je croi que c'eſt vous en dire aſſez pour vous obliger à vous en défaire. Mais, comme je ſai qu'il vous eſt cher, & qu'il mérite d'être récompenſé des ſervices qu'il a rendus à l'Etat, le Roi le fait Corregidor

de

de la ville d'Alcaraz dans la Caſtille nouvelle.

Vous connoiſſez ce Miniſtre, continua le Grand-Ecuyer. Vous ſavez que c'eſt un eſprit plein de caprices, & qui veut abſolument tout ce qu'il veut. Si ne conſultant que mon amitié pour vous, je refuſois de le ſatisfaire, il faudroit me réſoudre à me brouiller avec lui pour jamais. Ce qui pourroit avoir de fâcheuſes ſuites pour moi; car il eſt dangereux d'avoir pour ennemi un Miniſtre qui gouverne la Monarchie & le Monarque.

Je ſuis fâché de vous perdre, ajouta-t-il, mais il faut que nous nous ſéparions. Vous le voyez bien, c'eſt une néceſſité. Seigneur, lui dit Salzedo, je

je n'ai rien à répondre à cela. Il n'eſt pas juſte que vous vous brouilliez pour ſi peu de choſe avec un homme qui peut tout. A l'égard de la Charge dont on veut m'honorer, je puis m'en paſſer, de même que de tout autre poſte, étant grace à vos bontez, dans une ſituation qui ne me laiſſe rien à deſirer. Néanmoins j'ai des raiſons pour ne la pas refuſer. Alcaraz eſt une ville fort connue de mon gendre. Il y a ſa famille & des amis qui mettront tout en uſage pour m'en rendre le ſéjour agréable. Puisqu'il faut que je m'éloigne de Madrid & de Votre Excellence, c'eſt une conſolation pour moi qu'on m'envoye dans l'endroit d'Eſpagne

que je choiſirois pour ma retraite. Cela me fait plaiſir, reprit le Comte; ſi j'ai le chagrin de ne vous plus voir, du moins j'aurai la ſatisfaction de vous croire heureux.

Après cet entretien, D. Juan vint me trouver : il y a bien des nouvelles, me dit-il. En même tems il me raconta ce que le Grand Ecuyer venoit de lui dire. Enſuite il me demanda ce que j'en penſois. Il me paroît, lui répondis-je, que le Comte craint fort de perdre les bonnes graces du prémier Miniſtre, & qu'il ſeroit homme à ſacrifier tout à ſa crainte. Au reſte nous devons nous réjouïr de cet événement. Il y a long-tems que la ſeule complaiſance nous attache à ce

ce Seigneur, & puiſqu'il nous donne lui-même une occaſion de le quitter avec honneur, ſaiſiſſons-là bruſquement. Partons pour Alcaraz le plûtôt qu'il nous ſera poſſible. Allons joindre Don Gregorio & Don Manuel mes beaux-frères. Ils ſeront ravis, ainſi que leurs épouſes, de voir groſſir leur ſociété par trois ſujets qui ne la rendront pas plus ennuyeuſe. Je vais, ſi vous le trouvez bon, envoyer dès aujourd'hui un exprès à Don Manuel, pour l'avertir qu'ayant été gratifié par le Roi de la Charge de Corregidor d'Alcaraz, vous vous diſpoſez à partir pour en aller prendre poſſeſſion. Il ſera charmé de cet avis; car je ſuis aſſuré qu'il

aimera mieux ſe préparer à nous recevoir dans cette Ville qu'à venir demeurer à Madrid.

Mon beau-père ne m'eut pas plûtôt témoigné qu'il étoit prêt à me ſuivre, que je dépêchai un Courier à Pedrilla pour l'informer de notre deſſein; & dans la lettre que je lui écrivis, je lui marquai que nous paſſerions par Cuenca.

CHAPITRE XV.

Don Juan de Salzedo part de Madrid avec ſa fille & Don Cherubin. De leur arrivée à Alcaraz, & de la réception qu'on leur fit. Fin de l'Hiſtoire du Bachelier de Salamanque.

DOn Juan de Salzedo, après avoir été remercier le prémier Miniſtre, & prêter entre les mains du Roi ſerment pour ſa Charge de Corregidor, ordonna les aprêts de ſon départ, qui furent faits en peu de tems. Notre ſortie de Madrid ne fut pas ſi faſtueuſe que l'entrée du Duc d'Oſſone, mais

elle ne laiſſoit pas d'avoir un petit air d'opulence qui nous faiſoit honneur. Trois litiéres dont l'une étoit remplie de Monſieur le Corregidor, *plena ipſo*, l'autre de mon épouſe & de moi, & la troiſième, de deux Femmes-de-Chambre: ſuivoient douze mulets chargés de notre bagage & parés de bruyantes ſonnettes. Ajoutez à cela cinq ou ſix Domeſtiques montés ſur de très-beaux chevaux dont le Grand Ecuyer nous avoit fait préſent. En vérité, notre équipage reſſembloit un peu à celui d'un Vice-roi qui va prendre poſſeſſion de ſon Gouvernement.

Nous nous rendimes à petites journées à Cuenca, où nous trouvames Don Manuel qui nous attendoit depuis deux jours.

jours. Après mille embraſſades de part & d'autre, ce Cavalier nous apprit qu'auſſi-tôt, ma lettre reçue il étoit parti pour venir au-devant de nous juſqu'à Cuenca, d'où il ſe propoſoit de nous conduire au village de Bonillo dans une ferme à lui appartenante, & dans laquelle il avoit laiſſé ſon épouſe avec ma ſœur, & Don Grégorio. Pour arriver plûtôt à cette ferme, nous nous hâtames de continuer notre chemin, & nous y trouvames effectivement Clevillente & ces deux Dames qui n'avoient pas moins d'impatience de me revoir que j'en avois de les embraſſer. C'eſt-là que les accolades & les complimens furent prodigués: Seigneur Don Juan, dit ma ſœur à Salzedo, quelle joie

pour moi de voir un Cavalier à qui mon frère a tant d'obligation! Mais de tous les biens que vous lui avez faits, celui dont je vous tiens le plus de compte, c'eſt d'avoir lié ſa deſtinée à celle de cette aimable enfant. A ces mots elle jetta ſes bras au cou de Blanche qu'elle avoit déja plus d'une fois embraſſée. Iſmenie fit auſſi-bien des careſſes à mon épouſe, qui pour ne pas demeurer en reſte avec ces deux Dames, leur rendit baiſer pour baiſer.

D'une autre part, Don Gregorio, Don Manuel, Salzedo & moi, nous fimes à peu-près la même ſcène. Nous n'eumes tous quatre pendant une heure qu'un entretien confus & entremelé d'embraſſemens.

Après

Après cela, nous reprimes notre gravité, & le nouveau Corregidor eut tout lieu d'être ſatisfait des diſcours obligeans qui lui furent adreſſez tant par les Dames que par les Cavaliers. Auſſi, medit-il plus d'une fois en particulier, qu'il étoit charmé de mes beaux-frères, & encore plus de leurs femmes, qui lui paroiſſoient, diſoit-il, avoir des manières de Princeſſes. Je ris en moi-même de ſa penſée, ou pour mieux dire de celle qui me vint là-deſſus; car je ſongeai dans le moment aux ſources où elles avoient puiſé leurs grands airs. Nous nous repoſames quelques jours dans la ferme, où par la prévoyance de Don Manuel, rien ne nous manqua, & nous nous rendimes enfin à la ville d'Alcaraz,

qui n'en eſt éloignée que de cinq à ſix lieues.

Notre équipage jetta d'abord de la poudre aux yeux des Bourgeois d'Alcaraz: ce n'eſt point là, diſoit l'un, notre pauvre défunt Corregidor, Don Martin Chinchilla, qui n'avoit pour tout équipage que deux vieilles mules dans ſon écurie: non, ma foi, diſoit l'autre; ce n'eſt pas un Corregidor ordinaire, c'eſt un Viceroi qu'on nous envoye. Le Peuple qui s'étoit mis ſous les armes pour recevoir plus honorablement ſon nouveau Magiſtrat, fit une triple décharge de mouſqueterie. Nous allames deſcendre à l'Hôtel de Pedrilla, où nous ne fumes pas ſi-tôt entrez que tous les Supérieurs des Ordres Religieux vinrent haranguer en

en latin mon beau-père, qui pour leur faire voir à qui ils s'adreſſoient, leur fit à chacun une réponſe dans la même Langue. Ce qui donna aux Auditeurs une haute opinion de lui. Après les Moines, la Nobleſſe lui fit ſon compliment, & il y répondit en homme de Cour.

Pour dire le reſte en peu de mots, il prit poſſeſſion de ſa Charge, & bien-tôt par ſa prudence, ſes ſoins vigilans, ſon intégrité, ſon déſintéreſſement, par ſes jugemens équitables, & par l'étendue de ſes lumières, il fit connoître aux habitans d'Alcaraz qu'ils avoient pour Corregidor un homme capable de gouverner un Etat. Comme il joignoit au mérite d'un Juge toutes les qualitez d'un galant homme, il gagna

ſans

ſans peine l'eſtime & l'amitié de tout le monde.

C'eſt avec un ſemblable beau-père que j'ai le bonheur de vivre actuellement tantôt à Alcaraz chez Don Manuel, tantôt au Château d'Elche, qui n'eſt qu'à trois petites lieues de la Ville, & duquel nous avons fait acquiſition des déniers des Mexiquains, ou bien au Château de Don Gregorio de Clevillente, dont l'épouſe s'accorde à merveille avec la mienne, quoiqu'elles ſoient toutes deux belles-ſœurs.

Fin du troiſième & dernier Tome.

PQ
1997
B3
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE
DS OR SLIPS FROM THIS POCKET

IVERSITY OF TORONTO LIBRARY

Le Sage, Alain René
Le bachelier de
Salamanque